

LANGUES ET LINGUISTIQUE, no 18, 1992: 1-17

COHÉRENCE TEXTUELLE ET DIDACTIQUE DES LANGUES

Gerardo ALVAREZ
professeur titulaire
France H.-LEMONNIER
professeure agrégée
Lionel GUIMONT
étudiant de 2^e cycle

Dans le présent article, les auteurs examinent les notions fondamentales de la linguistique textuelle, notamment celles qui concernent les règles de «textualisation»: récurrence, progression et relation. La cohérence textuelle y est vue comme un phénomène conceptuel et mental, qui se joue au niveau du «savoir partagé» par le sujet communicant et le sujet interprétant. Au fil du texte, diverses implications pédagogiques pour la «didactique du texte» sont soulignées.

Langues et linguistique, n° 18, 1992

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

li.ulaval.ca

COHÉRENCE TEXTUELLE ET DIDACTIQUE DES LANGUES

Gerardo ALVAREZ
France H.-LEMONNIER
Lionel GUIMONT

1. LES TENDANCES ACTUELLES

L'avènement, depuis les années 70, de nouvelles tendances méthodologiques dans l'enseignement des langues — langues maternelles et langues secondes — n'est pas un phénomène isolé. Il correspond de façon presque symétrique à celui des nouvelles tendances en linguistique, à savoir les études portant sur l'énonciation, la pragmatique, l'analyse du discours et la linguistique textuelle. Cette évolution a eu pour conséquence, d'abord en linguistique et plus tard en didactique, le dépassement de l'analyse fondée sur les unités morphologiques, syntagmatiques et phrastiques (que ce soit dans la linguistique de tradition saussurienne ou dans celle de filiation chomskyenne), pour embrasser une perspective beaucoup plus large, englobant le niveau du discours et celui du texte.

En effet, l'introduction des approches *fonctionnelles*, *communicatives* et *interactives* dans l'enseignement des langues, pour ne considérer que l'évolution en didactique, a obligé les didacticiens à deux changements majeurs.

D'une part, ils ont dû dépasser le niveau du code — ou du système — proprement dit pour se concentrer sur les phénomènes liés à son utilisation dans la communication réelle. Il ne suffit plus, désormais, d'obtenir de l'apprenant la capacité de construire mécaniquement des phrases correctes; il faudra y ajouter celle de produire et de comprendre des phrases réelles dans des situations réelles de communication (ou dans des situations simulées, les plus proches possible de la communication réelle). De là viennent la popularité de notions telles que «compétence de communication» (Hymes, 1972, 1984) et «actes de parole» (Austin, 1970; Searle, 1972; Récanati, 1980) et leur utilisation massive en didactique des langues.

D'autre part, les théoriciens ont été obligés de dépasser le niveau de la phrase comme unité structurale maximale (d'analyse, en linguistique; d'exercice, en didactique) pour considérer les phénomènes

liés à l'articulation des phrases dans un texte (Maingueneau, 1976; de Beaugrande et Dressler, 1981; Charolles, 1988).

Le domaine de l'analyse du discours et de la linguistique textuelle étant extrêmement vaste, nous n'aborderons ici qu'un seul aspect de la contribution que les recherches théoriques sur le texte peuvent apporter à l'enseignement des langues: la possibilité de réunir différentes phrases pour former un texte. Cela implique, dès le départ, qu'on puisse répondre à des questions comme: Qu'est-ce qu'un texte? Dans quelles conditions deux phrases ou plus peuvent-elles former un texte? Qu'est-ce que la compétence textuelle d'un individu? Etc.

2. ÉBAUCHE DE DÉFINITION

Les définitions de *discours* et de *texte* sont aussi nombreuses que contradictoires (Maingueneau, 1976, 1985). Loin de vouloir trancher de façon définitive cette question complexe — ce qui serait prétentieux de notre part — nous rappellerons simplement quelques notions opératoires de base qui nous semblent utiles pour le travail pédagogique:

- Le texte est une configuration linguistique, un produit (audible, visible) de l'activité du sujet producteur de langage (Bronckart, 1985)¹.
- Le discours est la production/réception du texte par des sujets empiriques d'énonciation/interprétation.

Autrement dit, le *texte* fait *discours* dans une situation de communication concrète, c'est-à-dire lorsque sont mis en présence un énonciateur et un destinataire, ou, pour employer une autre terminologie, un sujet communiquant et un sujet interprétant (Charaudeau, 1983). Le texte conserve alors, dans sa configuration linguistique, les traces de la situation de discours (présence et statuts respectifs de l'énonciateur et du destinataire, cadre énonciatif, etc.), ce qui se traduit par des phénomènes de deixis, de modalisation, d'implication, etc. Dans cette perspective, *texte* et *discours* constituent deux regards différents mais complémentaires sur un même phénomène. C'est pour cette raison que l'analyse du discours et la linguistique textuelle sont bien souvent confondus. Il nous a donc semblé utile de les distinguer avant d'amorcer un travail pédagogique sur les textes.

Le texte est une unité plus grande que la phrase (bien qu'il puisse y avoir des textes d'une seule phrase, si la situation le permet). Il correspond normalement à une séquence de phrases répondant à des règles spécifiques de «textualisation», ou de bonne formation textuelle.

Un bon exercice pour faire saisir les notions de *texte* et de *non-texte* consiste à présenter à la classe des séries de phrases parmi lesquelles certaines forment des textes et d'autres non. C'est l'exercice que nous appelons «textes et non-textes», dont voici quelques exemples.

i- *Défense de passer sur le gazon.*

Il s'agit d'une phrase-texte, fonctionnant comme un discours correct et complet, lorsque placée dans la situation appropriée.

ii- *Une voiture sport doit faire corps avec la route. Au Québec, c'est la voile qui a été le plus durement atteinte. Richard Desjardins n'avait jamais imaginé qu'il serait un jour un sujet à débat radiophonique.*

Cette séquence ne constitue pas un texte, bien qu'elle soit formée de phrases authentiques, toutes issues du magazine *L'actualité* du 1er juin 1991.

iii- *Le Mexique pourrait devenir la Corée des années 90. Le Mexique pourrait devenir la Corée des années 90. Le Mexique pourrait devenir la Corée des années 90.*

Cette séquence, quoique pour des raisons différentes de celles de ii, ne constitue pas davantage un texte.

Le texte peut se présenter sous la forme orale ou écrite, selon les différentes situations discursives (orales ou écrites). Dans chacun des cas, le texte présente des caractéristiques spécifiques qui découlent de son caractère monologal ou dialogal. En effet, bien que Bakhtine (1977) et plus tard Ducrot (1983) aient signalé le caractère dialogique de tout texte, même écrit (avec le concept de *dialogisme* ou de *polyphonie*), nous pouvons dire, en simplifiant les choses, qu'un texte écrit est essentiellement monologal: un seul énonciateur est responsable de la structuration des phrases du texte². Par contre, le texte oral peut être monologal (la dissertation d'un orateur devant une assemblée ou à la télévision) ou dialogal (une conversation). Dans ce dernier cas, deux — ou plus — co-énonciateurs participent à la construction du texte, selon le principe de *coopération* de Grice (1979). Les exemples suivants, tirés de «textes et non-textes» montrent un cas de coopération et un cas de non-coopération:

- iv- A. *Vous avez des colères de temps en temps?*
B. *Rarement. ça ne m'est plus arrivé depuis vingt ans.*
A. *Depuis vingt ans...*
B. *Oui. Depuis que je connais Thérèse je n'en ai plus eu.*
(Transcription d'une entrevue avec G. Simenon, Roulet, 1990)
- v- A. *Ce matin, j'ai vu Pierre.*
B. *Je me demande où j'ai laissé mon agenda.*

- A. *Il était plutôt déçu.*
B. *Ah, non mais... c'est pas possible!*
A. *Je n'ai rien voulu lui promettre. Je ne lui fais pas confiance.*
B. *J'suis sûr que je l'ai pris avec moi.*
(Conversation imaginaire d'un vieux couple)

La notion de «compétence textuelle» doit aussi être examinée en détail, si on veut comprendre à fond les différents types de constructions textuelles. Il semble évident que la compétence de construction du texte oral dialogal (la conversation) soit celle qui s'acquiert le plus précocement et de la façon la plus générale. Cette «compétence conversationnelle» semble être dominante par rapport aux autres compétences linguistiques de l'individu (Kerbrat-Orecchioni, 1986). Par contre, les compétences monologiques — orale (parler en public) et écrite (rédiger un article) — s'acquièrent plus tardivement et sont celles qui posent le plus de difficultés.

3. LES RÈGLES DE LA TEXTUALISATION

En 1978, dans un article désormais classique, Michel Charolles énonçait ce qu'il appelle «les quatre méta-règles de la cohérence textuelle»:

- 1- la méta-règle de répétition
- 2- la méta-règle de progression
- 3- la méta-règle de non-contradiction
- 4- la méta-règle de relation.

Sans entrer dans la discussion théorique du problème, ce qui déborderait le cadre de cet article, nous pouvons considérer que la troisième règle est un sous-ensemble de la quatrième: — la règle de non-contradiction serait un cas particulier de la règle de relation. Nous préférons donc parler de trois grandes exigences de cohérence textuelle (ou de bonne formation textuelle) que nous appellerons:

- 1- la règle de récurrence
- 2- la règle de progression et
- 3- la règle de relation

3.1 La règle de récurrence

Un texte cohérent présente normalement des éléments qui réapparaissent au fil de son développement. Autrement dit, chaque phrase reprend, de façon explicite ou implicite, des éléments des phrases antérieures. C'est le cas du texte (iv-) qui est un dialogue bien formé:

«rarement» réfère à «de temps en temps»; «depuis vingt ans» reprend l'idée de «rarement»; «ça ne m'est plus arrivé» est récurrent par rapport à «vous avez des colères», etc. Par contre, (ii-) ne constitue pas un texte, parce que d'une phrase à l'autre on ne retrouve aucune récurrence des éléments. La récurrence des éléments d'une phrase à l'autre, lorsqu'elle se manifeste au niveau formel (syntaxico-sémantique) contribue à former un texte cohésif et s'appelle la *cohésion*. La cohésion textuelle est donc fondamentalement constituée par la récurrence au fil du texte de certains éléments conceptuels au moyen de marques formelles explicites.

La cohésion contribue à la cohérence, mais il peut y avoir cohérence sans cohésion formelle, comme dans

vi- *Tu vas à la fête chez Paul ce soir?*

Ma voiture est en panne.

où *Ma voiture est en panne* peut être une réponse cohérente à la question formulée, sans pour autant en reprendre le moindre élément formel. Le même phénomène peut se retrouver dans les textes descriptifs:

vii- *La soirée était triste. La neige tombait lentement sur les champs. Les oiseaux se cachaient dans leurs nids...*

En fait, la cohérence peut relever d'un niveau supérieur de cohésion, comme c'est souvent le cas dans les textes littéraires. Ainsi, par exemple, dans le texte de Cortazar «Instructions pour avoir peur» tiré de *Cronopes et fameux* (voir annexe), en dépit du fait qu'on ne retrouve jamais d'un paragraphe à l'autre les mêmes actants — on a l'impression que chaque paragraphe parle d'une chose différente —, n'importe quel lecteur averti trouvera que le texte est cohérent. Sans doute peut-on affirmer que les mécanismes ordinaires (syntaxico-sémantiques) de la cohésion sont surtout valables pour les textes transactionnels ou «ordinaires». Dans le cas des textes littéraires par contre, le problème de la cohésion peut se résoudre à un autre niveau: dans le texte de Cortazar que nous venons de mentionner, on peut parler d'une récurrence structurelle et thématique assurant la cohérence au niveau de la macrostructure, comme l'indique d'ailleurs le titre «Instructions pour avoir peur».

Du point de vue pédagogique, il peut s'avérer très utile d'étudier les mécanismes linguistiques de la récurrence textuelle. Ceux-ci peuvent être regroupés sous quatre rubriques:

1- la simple répétition: un syntagme désignationnel réapparaît sous la même forme dans une (ou plusieurs) autre(s) phrase(s).

viii- Le général a parlé à la télévision. Le général en sait long mais le général en dit peu.

- 2- les procédés anaphoriques et cataphoriques: cette rubrique inclut tous les phénomènes de pronominalisation, définitivisation, nominalisation, etc. qui permettent de reprendre formellement un élément linguistique précédent (s'il s'agit de l'annonce d'un élément subséquent, on parlera de *cataphore*) sans le répéter comme tel.

ix- *Le général a parlé à la télévision; il en sait long...*

x- *Les 30 candidats se battent pour cinq emplois. La lutte est féroce.*

(L'actualité, 15-05-91, p. 61)

- 3- la substitution lexicale: cette rubrique inclut tous les cas de synonymie ou de para-synonymie et les relations d'hyponymie et d'hyperonymie.

xi- *L'aluminium. Plus qu'un métal, c'est un précieux atout pour le Québec (...). Forts d'un produit d'avenir ...*

(L'actualité, 15-05-91, p. 27)

xii- *Les perturbations du langage: (...), le jeune médecin qu'est André Roch Lecours se laisse fasciner par ces troubles, ces manques.*

(L'actualité, 15-05-91, p. 19)

- 4- la co-référence lexicale (ou «paraphrase désignationnelle»): c'est le cas des syntagmes, généralement complexes, qui ont le même référent — désignent la même réalité — qu'un autre syntagme:

xiii- *Ivan Lendl a remporté l'affrontement. L'homme de glace s'est mis à chauffer durant la deuxième manche, ...*

(La Presse, 26-07-91)

Dans l'enseignement des langues, le contrôle de ces mécanismes s'avère être d'une grande utilité. Il est important, dans les activités de lecture par exemple, de montrer les diverses formes sous lesquelles peuvent réapparaître les actants d'un texte (compte tenu du fait qu'une trame narrative met en scène de nombreux actants ayant tous des rôles et des propriétés qui leur sont propres — Charaudeau, 1983). Un exercice instructif consiste à établir les «séries actanciennes» (ou séries thématiques), qui parcourent un texte bien construit à la manière de fils conducteurs. Du point de vue de la production textuelle (exercices de rédaction), il serait fort utile de faire travailler les étudiants sur tous ces mécanismes qui assurent la cohésion du texte, notamment en leur faisant varier les formes de récurrence des actants³.

3.2 la règle de progression

La récurrence est une condition nécessaire à la bonne formation textuelle mais elle n'est pas la seule. Chaque phrase, en plus d'être thématiquement reliée, doit apporter une information nouvelle. Autrement dit, chaque phrase nouvelle doit parler de la même chose (récurrence) mais en même temps en dire quelque chose de nouveau (progression). C'est de cette situation apparemment paradoxale que résulte un état de tension constante, un équilibre instable, entre récurrence et progression. En termes théoriques, on utilise généralement «thème» pour désigner l'élément connu, et «rhème» pour l'apport d'information nouvelle (bien que le problème soit sûrement plus compliqué que la simple opposition *connu/nouveau* — Adam, 1977). Ainsi, la cohésion textuelle est maintenue par la récurrence des *thèmes* et la progression textuelle est assurée par l'introduction d'informations nouvelles au niveau des *rhèmes*.

Le texte suivant nous fournit un bel exemple d'une cohérence établie sur les deux niveaux: il est cohésif (toutes les actions se réfèrent au même actant, lequel réapparaît dans chaque phrase) et progressif (chaque phrase apporte une information nouvelle).

Situation: mari et femme avant de s'endormir.

xiv- La femme: *As-tu fermé l'eau? As-tu éteint les lumières? As-tu fermé la porte à clef? As-tu sorti le chat? As-tu couvert les enfants? As-tu remonté le réveil? As-tu vérifié les robinets? As-tu rentré le paillason?*

L'homme: *Ça suffit Mathilde! Une question de plus et je me suicide!*

La femme: *Ah, j'oubliais! As-tu chargé le revolver?*

(Texte de bande dessinée, *La Razon*, Buenos Aires, 11-04-1986, notre traduction)

À des fins pédagogiques, il serait utile de travailler les diverses formes de progression textuelle (progression à thème constant, progression linéaire, progression à thèmes dérivés, progression dissociée, etc.). Leur analyse, trop longue et trop complexe, ne peut être abordée dans le cadre de cet article (voir Combettes, 1983).

Il est très instructif aussi de disposer le développement progressif des actants autour d'un schéma actanciel, comme celui de Greimas, 1966 (voir par exemple Alvarez, 1991).

3.3. La règle de relation

«Pour qu'un texte soit cohérent, il est nécessaire que les faits du monde auxquels il se réfère soient directement reliés» (Charolles, 1978). Cette règle, qui semble indiquer une évidence, est néanmoins la plus difficile à appliquer. Ainsi, par exemple, la suite de phrases

xv- *Il pleut. Le chat va se mouiller.*

ne présente aucun problème, parce que tout sujet interprétant saura établir la relation «normale» entre la pluie et le fait que le chat va se mouiller. Par contre,

xvi- *Vas-tu aller à la fête de Robert?*

- *Non. Je suis blond.*

ne semble pas constituer une séquence cohérente, parce qu'il ne semble pas y avoir la moindre relation entre le fait d'être blond et la fête de Robert. À moins que... À moins que, dans l'univers en question (qui fait partie du «savoir partagé» des deux interlocuteurs), le fait d'être blond soit une raison suffisante pour ne pas aller chez Robert. Autrement dit, la relation ne se trouve pas nécessairement dans le «monde réel», mais dans le monde de référence que construisent les deux participants à ce dialogue. La cohérence se construit au niveau de chaque sujet énonciateur et se reconstruit (ou se rejette) au niveau de chaque sujet interprétant⁴.

Un cas fréquent est celui des déterminations culturelles, spécifiques à une société, et dont peut dépendre le fait qu'il y ait ou non relation entre deux phénomènes. Dans une conversation, la cohérence peut s'établir entre deux personnes d'une même culture alors qu'un étranger ne verrait aucune relation entre les faits mentionnés. Galisson et Coste (1976) citent en ce sens le dialogue suivant:

xvii- Le père: *Tu ne vas pas à l'école, mon garçon?*

Le fils: *On est mercredi, papa!*

qui ne peut s'interpréter correctement que dans une société où il n'y a pas de classe le mercredi.

La relation peut être inscrite dans la langue: on parle alors d'inférences linguistiques. Si quelqu'un dit «*Bérénice est veuve*», il ne peut, de façon cohérente, ajouter ensuite «*Son mari vit à Montréal*». À partir de l'assertion «*Bérénice est veuve*», on peut inférer que Bérénice a été mariée, que son mari est mort, etc. Pour que le texte soit cohérent, les relations inférentielles déjà inscrites dans le contenu sémantique des lexèmes et des syntagmes ne peuvent entrer en contradiction les unes avec les autres.

Mais au-delà des relations inscrites dans le sens des mots ou des syntagmes, la cohérence est le résultat d'une interaction entre le

texte et la «connaissance du monde» que partagent, supposément, les interlocuteurs.

Autrement dit, la cohérence est un phénomène conceptuel et mental: c'est la relation entre les phénomènes mentionnés, laquelle est mentalement postulée comme existante. Pour qu'on puisse «partager la cohérence», il doit y avoir un savoir implicite, partagé entre l'énonciateur et le destinataire, sur les relations du monde que l'acte de langage fait intervenir. Comme le disent De Beaugrande et Dressler (1981), «la cohérence n'est pas seulement une caractéristique intratextuelle; c'est plutôt le résultat des processus cognitifs mis en oeuvre par les interlocuteurs»⁵. La cohérence est le résultat d'un travail conjoint du sujet énonciateur et du sujet interprétant; il peut évidemment arriver qu'il y ait «cohérence» pour le premier et non pour le deuxième.

4. COHÉRENCE ET ÉNONCIATION

Pour mieux comprendre ce problème de la «règle de relation», il convient de se rappeler que tout acte de langage est le fruit d'une activité d'énonciation qui consiste en une espèce de «mise en scène» d'un jeu d'images. Le sujet énonciateur met en scène, linguistiquement, une image de lui-même, une image du destinataire, et une image du monde référentiel qui les unit (Charaudeau, 1983). Le sujet producteur de discours peut relier deux phrases (ou plus), qu'il présente comme ayant une relation. Par exemple:

xviii- *Le voisin doit être revenu de vacances. Le chien jappe.*

L'énonciateur propose une cohérence qui, pour lui, est valable. Que le destinataire accepte ou non cette proposition de cohérence dépendra d'un «savoir partagé» qu'ils ont ou n'ont pas.

5. COHÉRENCE ET CONNEXION⁶

La relation entre deux fragments de texte se situe dans le champ de ce qu'on appelle la connexion. L'énonciateur peut postuler une relation sans la marquer explicitement, comme en (xviii). Il peut aussi indiquer explicitement la relation au moyen d'un élément connecteur, qui agit comme indicateur d'une opération logique. Par exemple:

xix- *Le voisin doit être revenu de vacances, puisque le chien jappe.*

Cependant, même dans le cas d'une relation marquée explicitement par un connecteur, la cohérence de la relation proposée reste sous la responsabilité du sujet énonciateur. C'est lui qui établit la relation et le sens qu'on doit lui donner, comme dans la phrase de

Flaubert sur Monsieur Homais, le pharmacien dans *Madame Bovary* (3^e partie, chap. IX):

xx- *Bien que philosophe, Homais respectait les morts.*

L'énonciateur est également responsable des éventuelles combinaisons textuelles qui peuvent paraître contradictoires ou paradoxales:

xxi- *Une autre victoire comme celle-ci et nous sommes perdus.*
(Pyrrhus)

xxii- *Parce que je ne te retiens jamais, je te tiens fermement.*
(R.M.Rilke)

xxiii- *Il faudra que tu meures*
Si tu veux viv', mon ami.
(Richard Desjardins, *Tu m'aimes-tu?*)

Chaque langue dispose d'éléments connecteurs qui permettent, entre autres, les relations contradictoires ou dialectiques:

xxiv- *Il faut être là, sans être là.*

xxv- *Quelqu'un peut être accompagné et en même temps être seul.*

6. LE POSTULAT DE COHÉRENCE

On peut affirmer qu'il existe, dans l'usage normal de la langue, un «postulat de cohérence». Si quelqu'un dit ou écrit:

xxvi- *Bérénice est partie. Les fenêtres sont ouvertes. Les fleurs ont séché.*

bien qu'il n'y ait ni récurrence des actants, ni progression thématique apparente, ni connexion explicite, l'interlocuteur fait le pari qu'il y a relation entre ces phrases et que le texte est bien formé⁷. C'est que, normalement, personne ne produit des textes incohérents. Les textes vraiment incohérents se retrouvent la plupart du temps dans les exemples fabriqués par les linguistes ou par les logiciens. Le postulat de cohérence est fondé sur le fait que nous parlons et écrivons essentiellement pour communiquer avec les autres et non pour leur faire subir un soliloque incompréhensible. Si un interlocuteur émet une réplique que l'autre considère non cohérente, ce dernier est en droit d'exiger une explication, comme dans le dialogue suivant:

Situation: Charlie Brown et Linus, au téléphone

xxvii- Charlie Brown: *Peggy Jean est partie, Linus! Elle s'est fâchée! Elle a dit que je ne lui faisais pas confiance*

Linus: (pas de réponse)

Charlie Brown: *Je l'aimais, Linus. Et maintenant, je ne la reverrai plus jamais.*

Linus: *Le golf est un jeu difficile, Charlie Brown!*

Charlie Brown: *Mais qu'est-ce que ça vient faire?*
(indigné)

Linus: *Je cherchais quelque chose à dire.*

7. COHÉRENCE TEXTUELLE ET DIDACTIQUE

Le problème de fond réside dans la nécessité qu'il y a de transmettre au destinataire les «instructions de cohérence» (par exemple à travers l'usage des connecteurs adéquats). Il se trouve que de nombreux individus ne possèdent pas la compétence textuelle nécessaire pour produire des textes bien formés (cohérents), surtout s'ils sont de type monologal (oraux ou écrits). C'est que généralement l'école ne développe pas cette capacité. Dans une certaine mesure, ceci va de pair avec une espèce d'autosatisfaction démagogique, malheureusement assez répandue, qui se traduit par des commentaires tels que: «Aucune importance! Moi, je me comprends!», quand on fait remarquer à quelqu'un que son texte est mal construit. Le problème, cependant, n'est pas de se comprendre, mais de faire comprendre notre message à autrui. Le langage est irrémédiablement transitif. Il nous semble qu'il est temps de passer, aussi bien en langue maternelle qu'en langue étrangère, au niveau de la «textualisation», c'est-à-dire de développer la capacité d'analyser et de produire des textes bien formés. Pour ce faire, il convient de travailler sur des textes authentiques, de préférence transactionnels, et de faire produire des textes correspondant à des situations authentiques de communication. Il va de soi qu'un tel travail scolaire (au sens large du mot) doit s'appuyer sur une théorie du texte qui embrasse les phénomènes mentionnés ici et plusieurs autres, qui n'ont pu être inclus pour des raisons d'espace, comme la narrativité, l'argumentation et la typologie textuelle (textes descriptifs, narratifs, incitatifs, explicatifs, etc.).

C'est donc dire qu'il y a ici un grand défi à relever pour ceux qui ont pour tâche de former les futurs professeurs de langues. Il y a également un défi pour l'ensemble de la société: si une société veut aujourd'hui, à la veille du troisième millénaire, participer pleinement à un monde dominé par les échanges (scientifiques, économiques, culturels, artistiques, etc.), il faut qu'une partie appréciable de sa population développe une compétence textuelle qui lui permette de présenter ses idées dans une forme qui soit claire pour les récepteurs éventuels. Il ne s'agit donc pas d'un simple problème de «norme textuelle», qui serait imposée par des enseignants répressifs. Il s'agit plutôt d'un choix de société, comme on dit couramment.

ANNEXE

Instructions pour avoir peur

En un certain village d'Écosse, on vend des livres avec une page blanche glissée au milieu des autres. Si un lecteur débouche sur cette page quand sonnent trois heures, il meurt.

Sur la place du Quirinal à Rome, il y a un point que connaissaient les initiés jusqu'au XIX^e siècle et d'où, les jours de pleine lune, on voit bouger lentement les statues des Dioscures luttant avec leurs chevaux cabrés.

À Amalfi, au bout de la côte, il y a une jetée qui s'avance dans la mer et dans la nuit. On y entend aboyer un chien bien au-delà du dernier réverbère.

Un monsieur étale du dentifrice sur sa brosse. Soudain, il voit, couché sur le dos, un minuscule corps de femme, en corail ou peut-être en mie de pain colorée.

En ouvrant l'armoire pour prendre une chemise, tombe un vieux calendrier qui s'effeuille, s'éparpille, couvre le linge de milliers de papillons de papier sali.

On connaît le cas d'un voyageur de commerce qui un jour se mit à souffrir du poignet gauche, juste sous son bracelet-montre. Quant il enleva sa montre, le sang se mit à perler: on voyait la trace de dents très fines.

Le médecin a fini de vous ausculter; il vous rassure. Sa voix grave et cordiale précède les remèdes qu'il couche sur son ordonnance, assis à son bureau. De temps en temps il lève la tête et sourit pour vous encourager. Ce n'est rien, dans une semaine vous serez d'aplomb. Vous vous enfoncez dans votre fauteuil, béat, et regardez distraitement autour de vous. Soudain, dans la pénombre, sous le bureau, vous apercevez les jambes du médecin. Il a remonté son pantalon jusqu'aux cuisses et porte des bas de femme.

NOTES

1. Les études sur le texte comme unité abstraite (Slatka, 1975; Adam, 1977) ne seront pas abordées ici.
2. Mais il peut être dialogique, tout en étant monologal (voir Roulet, 1985).
3. Pour plus de détails sur la cohésion textuelle, voir Halliday et Hasan, 1976; van Dijk, 1973; Charolles, 1978;
4. Ainsi, on peut réinterpréter une séquence que Charolles (1978) considère incohérente:
 - *Est-ce que Philippe a vendu sa voiture?*
 - *Non. Il a maigri.*La séquence peut être cohérente si les participants au dialogue savent que Philippe voulait vendre son auto parce qu'il se trouvait trop gros et qu'il voulait s'obliger à marcher pour pouvoir maigrir. Ou encore que Philippe voulait vendre sa voiture parce qu'elle était trop petite et qu'il avait de la difficulté à s'y mouvoir à cause de son embonpoint.
5. Notre traduction.
6. Voir à ce sujet Anscombe et Ducrot, 1983; Charolles, 1986; Adam, 1981; etc.
7. Tout processus d'interprétation est un pari, dirait Charaudeau.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM, J.M. (1977): «Ordre du texte. Ordre du discours», *Pratiques*, no 13.
- (1981): «Votez Mir Rose. Achetez Giscard. Analyses pragmatiques», *Pratiques*, no 30.
- (1987): «Énonciation et textualité. Les connecteurs: l'argumentation dans le texte», *Cahiers du DLSL*, Université de Lausanne.
- ALVAREZ, G. et D. HUOT, éd. (1983): *La classe de langues face aux recherches en pragmatique*, Actes du 3^e Colloque GREDIL, Québec, CIRB.
- ALVAREZ, G. (1991): *Linguistique textuelle et enseignement des langues*, *Taller de Letras*, Université Catholique de Santiago, Chili.
- ANSCROMBE, J.C. et O. DUCROT (1983): *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- AUSTIN, L. (1970): *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- BAKHTINE, M. (1977): *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit.
- CHARAUDEAU, P. (1983): *Langage et discours. Problématique sémiolinguistique de l'analyse du discours*, Paris, Hachette.
- CHAROLLES, M. (1978): «Introduction aux problèmes de la cohérence des textes», *Langue française*, no 38.
- (1986): «La gestion des orientations argumentatives dans une activité rédactionnelle», *Pratiques*, no 49.
- (1988): «Les études sur la cohérence, la cohésion et la connexité depuis la fin des années 1960», *Modèles linguistiques*, tome X:2.
- COMBETTES, B. (1983): *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- DE BEAUGRANDE, R. et W. DRESSLER (1981): *Introduction to text linguistics*, Londres, Longman.
- DUCROT, O. (1983): «Énonciation et polyphonie», dans Alvarez, G. et D. Huot, *La classe de langues face aux recherches en pragmatique*, Actes du 3^e Colloque GREDIL, Québec, CIRB.
- GALISSION, R. et D. COSTE (1976): *Dictionnaire de Didactique des langues*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, A. (1966): *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GRICE, H.P. (1979): «Logique et conversation», *Communications*, no 30.
- HALLIDAY, M.A.K. et R. HASAN (1976): *Cohesion in English*, Londres, Longman.

- HYMES, D. (1972): «On Communicative Competence», dans Pride & Holmes, Sociolinguistics, Londres, Penguin.**
- KERBRAT-ORRECHIONI, C. (1986): «Nouvelle communication et analyse conversationnelle», Langue Française, no 70.**
- (1990): **Les interactions verbales**, Paris, Hachette.
- LUNDQUIST, L. (1980): La cohérence textuelle: syntaxe, sémantique, pragmatique**, Copenhague, Nyt Nordisk Forlag.
- MAINGUENEAU, D. (1976): Initiation aux méthodes de l'analyse du discours**, Paris, Hachette.
- (1986): **Éléments de linguistique pour le texte littéraire**, Paris, Bordas.
- MOIRAND, S. (1990): Une grammaire des textes et des dialogues**, Paris, Hachette.
- ROULET, E. (1990): «Vers une approche modulaire de la structure du discours», conférence prononcée à l'Université Laval, novembre 1990.**
- RUCK, H. (1980): Linguistique textuelle et enseignement des langues**, Paris, Hatier/Crédif.
- SEARLE, J. (1972): Les actes de langage**, Paris, Hermann.
- VAN DIJK, T. (1973): «Grammaires textuelles et structures narratives», dans C. Chabrol (éd), Sémiotique narrative et textuelle**, Paris, Larousse.

LANGUES ET LINGUISTIQUE, no 18, 1992: 19-35

**POUR UNE MÉTHODOLOGIE DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE
ET SÉMIOLOGIQUE DU JEU VERBAL (AVEC UNE
APPLICATION À L'OEUVRE DE MARC FAVREAU/SOL)**

Conrad BUREAU
professeur titulaire

Cet article tente d'identifier les mécanismes linguistiques et/ou sémiologiques du jeu verbal. Après une distinction entre jeu verbal et jeu sémiologique, il propose une typologie fondée sur les aspects suivants: phonique, lexical, sémantique, graphémique, grammatical, syntaxique, typographique, pictural. D'autres éléments de la méthodologie sont présentés: inventaire et description, classement et proportion de jeux verbaux de chaque catégorie, types d'unités linguistiques considérées. L'analyse d'un monologue de Marc Favreau (Sol), «*Couchemar sur une psycatalogne*», permet ensuite d'explicitier la notion de «*motivation thématique*».

Langues et linguistique, n° 18, 1992

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lli.ulaval.ca

***Langues et linguistique*, n° 18, 1992**

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

li.ulaval.ca

**POUR UNE MÉTHODOLOGIE DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE
ET SÉMIOLOGIQUE DU JEU VERBAL (AVEC UNE
APPLICATION À L'OEUVRE DE MARC FAVREAU/SOL)**

Conrad BUREAU

Boris Vian écrivait: «Il n'y a pas de mystère pour moi dans les mots. J'aime bien jouer avec. C'est pitoyable la peur que les gens ont des mots: ils se laissent dominer par eux». Le chercheur ne doit pas, non plus, avoir peur des mots; mais il doit faire un choix parmi les termes possibles et ensuite les définir, sans se laisser «dominer par eux». Il doit ensuite indiquer clairement son point de vue.

TERMINOLOGIE ET POINT DE VUE

Pour désigner cette opération ludique sur les mots, si chère à Boris Vian, quels termes utiliser? «Jeux de mots», comme le fait le langage le plus courant, «jeux de langage» comme le propose Laure Hesbois, «mot d'esprit» en s'inspirant de Sigmund Freud ou «jeu verbal» à la suite de Vital Gadbois et Henri Baudin?

Dans *Les jeux de langage*¹, ouvrage fondamental et monumental de par son caractère encyclopédique, Laure Hesbois propose une typologie des jeux de langage, répartis en sept catégories, après quoi elle inventorie et décrit à peu près tous les types de jeux de langage possibles, de la comptine aux mots croisés, en passant par les virelangues, les anagrammes, les calembours, les devinettes, les charades, les rébus, etc. Son point de vue est le suivant: «éclairer la signification de certains phénomènes regroupés sous l'étiquette «jeux de langage» [...] en conjuguant certaines pratiques linguistiques éprouvées [...] et certains concepts psychanalytiques nouveaux»². Mon point de vue est différent, dans la mesure où il ne se fonde ici - mais seulement ici - que sur la linguistique.

Dans une thèse importante consacrée à Boris Vian, Vital Gadbois³, s'inspirant d'Henri Baudin, utilise l'appellation «jeu verbal». Chez Gadbois, cette expression renvoie à un concept général qui recouvre les cinq grandes catégories suivantes: «jeu avec les mots, jeux d'agencements de mots, jeux de mots, jeux sur les mots (jeux d'esprit),

jeux de sens»⁴, eux-mêmes subdivisés en sous-catégories. Le but de Gadbois est de faire «l'étude des récurrences du jeu verbal dans *L'écume des jours*»⁵ de Boris Vian, dans une perspective stylistique. Ma démarche se rapproche de celle de Gadbois.

Je lui emprunte donc la notion de «jeu verbal», mais sans adopter ici sa typologie, même si elle est rigoureuse et opératoire, comme il l'a si bien démontré. C'est encore une question de point de vue: j'entends proposer une typologie fondée, d'une part, sur les aspects linguistiques impliqués dans le jeu verbal: phonique, graphémique, lexical, sémantique, grammatical, syntaxique et, d'autre part, sur les aspects sémiologiques éventuellement présents: typographique et pictural notamment.

L'objectif du présent article est donc de présenter une méthodologie de l'analyse linguistique et sémiologique du jeu verbal. La plupart des exemples que je donnerai sont tirés de *L'univers est dans la pomme* de Marc Favreau⁶ et plus particulièrement du monologue intitulé «Couchemar sur une psycatalogne»⁷.

JEU VERBAL ET JEU SÉMIOLOGIQUE

Tout système linguistique opère par choix successifs d'unités discrètes. À chaque point de la chaîne syntagmatique du discours, il y a sélection d'une unité et d'une seule, qu'il s'agisse d'une unité phonique ou d'une unité significative. Le jeu verbal, au contraire, opère sur deux ou plusieurs unités à la fois, ce qui abolit le caractère discret du signe linguistique et crée ainsi une ambivalence, sinon une polyvalence.

On peut donc définir le JEU VERBAL comme: la production volontaire et consciente d'une ambivalence qui affecte un ou plusieurs aspects d'un système linguistique, ou encore: la production d'une ambivalence voulue et communiquée comme ambivalence.

Cette définition appelle quelques remarques. Elle implique que ni le lapsus, ni le «mot d'enfant», ni le jeu par accident ne peuvent être considérés comme des jeux verbaux, au sens strict. Dans ces trois cas, en effet, le jeu n'est pas voulu par l'émetteur, de sorte qu'il n'existe que pour le récepteur et par défaut, pour ainsi dire: c'est un faux jeu verbal, parce qu'il n'y a pas intention de communication d'un jeu sciemment construit et voulu comme tel.

Ainsi, quand un étudiant écrit sur une fiche d'identité qu'il est inscrit dans le programme de «communications publiques» (Université Laval, automne 1988), il a produit un lapsus écrit - sans

doute intéressant en psychanalyse - mais non un jeu verbal, au sens de la définition linguistique que je viens de proposer. Le fait que récepteurs et réceptrices réagissent à cette séquence - qu'ils la trouvent drôle ou amusante - n'est ni un caractère définitoire du jeu verbal, ni un critère opératoire pour son identification ... puisqu'un jeu verbal peut être produit sans que personne ne le saisisse. Le jeu verbal est fondé essentiellement sur la construction volontaire d'une ambivalence, quelle que soit par ailleurs la réaction provoquée, quel que soit l'effet produit. De même lorsqu'une dame - plus riche que mélomane - désire assister à la première du ballet The Nutcracker Suite, téléphone à la Place des Arts et demande des billets pour... The Sweet Nut Cracker, on a encore affaire à un lapsus et non un jeu verbal, tout simplement parce que l'ambivalence phonique et sémantique a été produite accidentellement et non volontairement.

L'ambivalence dont il est question dans la définition n'apparaît pas uniquement dans les systèmes de communication de type linguistique. En effet, dans d'autres cas, il faut considérer également les systèmes de communications non linguistiques, notamment les niveaux typographique, pictural et photographique, abondamment utilisés en publicité et qui constituent, en rapport avec le texte ou combinés avec lui, de véritables jeux sémiologiques.

On peut alors définir le JEU SÉMIOLOGIQUE comme: la production volontaire et consciente d'une ambivalence qui affecte un ou plusieurs aspects d'un système sémiologique non linguistique. Là où jeu verbal et jeu sémiologique sont combinés, on pourrait parler de jeu mixte, c'est-à-dire d'un jeu qui fait intervenir deux ou plusieurs systèmes de communication différents. Un des exemples les plus célèbres nous est donné par Rabelais⁸, dans son poème consacré à «la dive bouteille» (voir Annexe 1): la disposition typographique du texte produit, par elle-même, un iconème⁹ (selon la terminologie de Claude Cossette), c'est-à-dire un signifiant iconique dont le signifié pictural est «la forme d'une bouteille»; ce jeu mixte instaure ainsi un véritable mimétisme entre le contenant pictural, qui est d'ordre sémiologique, et le contenu sémantique, qui est ici de nature linguistique. *Calligrammes*¹⁰ d'Appollinaire, contient plusieurs exemples de jeu mixte. Ainsi, dans «La colombe poignardée et le jet d'eau»¹¹, la disposition typographique du texte produit deux iconèmes, au niveau pictural: la forme d'une colombe et celle d'un jet d'eau surgissant d'un bassin (voir Annexe 2).

Dans le cas même de Sol/Marc Favreau, une analyse exhaustive devrait tenir compte des niveaux sémiologiques manifestés au moment de la présentation sur scène: sémiologie gestuelle et scénique,

entre autres. Ainsi, au cours de la présentation de son spectacle L'univers est dans la pomme, quand il fut parvenu au fragment suivant:

«et quand tu te verras sous la terre souricière en train de lui faire le creusot dans le noir... Houille! que tu seras minable!

Tu devras gagner ton pain à la lueur de ton front...!

(p. 21)»

Sol a fait ostensiblement le geste du mineur creusant le sous-sol avec son pic, pour bien mettre en valeur le jeu sur minable/mineur. Et comme le public ne semblait pas réagir assez vite à ce jeu verbal, Sol a répété le même geste, de façon encore plus ostensible à l'endroit de l'assistance; jeu mixte, là aussi, faisant appel au linguistique et au gestuel, et qui témoigne éloquemment de la volonté et de la conscience du jeu, de la part de son auteur.

Autre précision à propos des deux définitions. L'ambivalence - et dans certains cas, la polyvalence - présente dans le jeu verbal ou dans le jeu sémiologique est créée par le rapprochement d'au moins deux éléments d'ordre linguistique et/ou sémiologique. Ce rapprochement réalise un renvoi entre unités, soit au niveau de la forme, soit au niveau du contenu, soit aux deux niveaux à la fois, renvoi qui prend appui sur l'identité, la quasi-identité, la simple ressemblance ou la différence entre ces unités.

TYPOLOGIE

Chaque type de jeu, linguistique ou sémiologique, est défini à partir du système ou du sous-système qui est effectivement exploité:

- jeu phonique: au niveau des signifiants de l'oral (sons);
- jeu graphémique: au niveau des signifiants de l'écrit (graphèmes);
- jeu lexical: au niveau des inventaires ouverts (lexèmes):
 - 1° par adjonction ou modification d'affixes (préfixes et suffixes);
 - 2° par adjonction ou modification du radical ou de la terminaison;
 - 3° par création de lexèmes: néologismes, mots-valises, mots composés, etc.
 - 4° par transfert d'une catégorie lexicale à une autre;
- jeu sémantique: au niveau des valeurs de contenu particulières que prennent les unités à cause du contexte;
- jeu grammatical: au niveau des inventaires fermés: modalités nominales, verbales, adjectivales;
- jeu syntaxique: au niveau de la construction de la phrase, de l'ordre des mots et des rapports de dépendance;

- jeu typographique:
 - 1° au niveau des caractères d'imprimerie: taille, type, orientation, grain, etc.
 - 2° au niveau de la mise en page: blancs d'imprimerie, espacements, enjambements, rejets, disposition générale du texte;
- jeu pictural: au niveau des formes et des couleurs organisées sur une surface à deux dimensions.

Le terme phonique a été choisi à dessein. Il n'y a exploitation directe des sons que dans un discours oral (Sol en spectacle, disques, cassettes). Dans un texte écrit, il n'y a pas de sons, à strictement parler, mais seulement des lettres (ou des caractères, comme en chinois); dans un tel cas, il s'agit d'une simple référence phonique, car l'exploitation des sons est indirecte. Il est évident, par exemple, que dans cette phrase de Valéry: «Entre deux mots, il faut choisir le moindre», le jeu verbal sur mots/maux ne pourrait exister sans une telle référence phonique (homophonie à l'oral), même s'il s'agit d'une phrase écrite. On aurait donc avantage à distinguer entre JEU PHONIQUE: exploitation directe des sons à l'oral et JEU RÉFÉRENCE PHONIQUE: exploitation indirecte des sons à l'écrit. De plus, il ne faut pas confondre jeu phonique et jeu phonétique. Le JEU PHONÉTIQUE consiste en l'imitation de la prononciation d'un autre locuteur ou d'une autre locutrice: par exemple, l'imitation de la prononciation d'un enfant ou d'un homme politique, l'imitation, par un franco-québécois, de l'accent parisien, marseillais ou vice-versa, etc.

Tout en exploitant les mécanismes d'un système linguistique ou sémiologique, le jeu peut faire appel à la SITUATION non linguistique, c'est-à-dire à n'importe quel événement de la vie sociale, politique, économique, culturelle, etc. Ainsi, pour quelqu'un qui n'aurait aucune connaissance de la peinture moderne, il serait bien difficile de comprendre plusieurs des jeux verbaux qui s'accumulent dans «Pôvres petites couleurs» (p. 115-120):

-«Les couleurs furieusement braques» (p. 116)

1. «braque», adjectif: «fou, écervelé, toqué»;
2. Braque, «le peintre».

-«l'outremer débordueuse» (p. 116)

1. «déborde»;
2. Borduas.

-«Ici c'est une ancienne belle qui magritte à vue d'oeil» (p. 119)

1. «maigrit»
2. Magritte

-«Plus haut, c'est une chagallerie» (p. 119)

1. Chagall
 2. «galerie»
 3. «chagallerie»: manière propre à Chagall.
- «C'est la guernicasso» (p. 119)
1. Guernica: peinture de Picasso.
 2. Picasso: l'auteur.

INVENTAIRE ET DESCRIPTION

Pour faire l'inventaire des jeux, verbaux et / ou sémiologiques, il faut tenir compte du nombre d'aspects exploités dans chacun. Il est plutôt rare que le jeu verbal ne fasse intervenir qu'un seul aspect; bien au contraire, dans la plupart des cas, plusieurs aspects sont exploités **simultanément**. Quant à la description, il est nécessaire d'identifier, pour chaque aspect, les éléments qui constituent l'ambivalence ou la polyvalence. Voici quelques exemples pour illustrer mes propos.

-«Mes parents ils étaient pas riches les pauvres» (p. 63)

- sémantique: 1. opposition entre la notion de «riches»
2. et celle de «pauvres»;
3. «les pauvres»: désignation sympathique.

-«J'a fait un rêve esstradinaire» (p. 145)

- grammatical: 1. je suppose la forme verbale ai;
2. Sol combine je avec a.

-«Et là je suis tant tellement haut que j'a le prestige» (p. 149)

- syntaxique: 1. construction habituelle: tellement haut;
2. adjonction de tant: tant tellement haut.

-«J'a fait un rêve esstradinaire» (p. 145)

- phonique: 1. [ɛstradinɛʁ]
2. [ɛkstrɑɔʁdinɛʁ]
-graphémique: 1. esstradinaire,
2. extraordinaire.

-«J'a une peur atroxe une peur affreude!» (p. 148)

- phonique: quasi-homophonie:
1. [afɛʁøz]
2. [afɛʁød]

-lexical par création d'un lexème:

1. affreuse,
2. à + Freud,
3. affreude.

- graphémique: 1. affreuse
2. affreude

- sémantique: 1. notion d'«affreuse»;
2. «Freud», fondateur de la psychanalyse.
- «Ils psychausent, ils psychausent» (p. 147)
 - phonique: homophonie [psikoz]
 - lexical par création d'un lexème:
 - 1. psy-
 - 2. causent.
 - sémantique: 1. ils «causent» avec leur «psy-»;
2. ils «ont des psychoses».
- «Couchemar sur une psycatalogne» (p. 145)
 - phonique: quasi-homophonie:
 - 1. [kuʃmaʁ]
 - 2. [koʃmaʁ]
 - lexical: création d'un lexème:
 - 1. coucher et couche,
 - 2. cauchemar,
 - 3. couchemar.
 - sémantique: 1. notion de «cauchemar»;
2. sens de «être couché» sur le divan;
3. sens de «la couche», c'est-à-dire «le divan» sur lequel on s'étend pour la séance.
- «Détendez-vous sur mon divague» (p. 146)
 - phonique (ressemblance):
 - 1. [divag]
 - 2. [divɑ]
 - lexical par transfert:
 - 1. de la catégorie des verbes: il divague,
 - 2. à celle des noms: un beau divague:
 - sémantique:
 - 1. sens de «divaguer»;
 - 2. sens de «divan»;
 - 3. divague: «divan pour divaguer».
- «Allez-y serchez serchez dans votre jujube conscient» (p. 147)
 - phonique par quasi-homophonie:
 - 1. [ʒyʒybkɔsjɑ]
 - 2. [sybkɔsjɑ]
 - sémantique:
 - 1. jujube: «pâte extraite du fruit du jujubier (remède)»;
 - 2. jujube: au Québec, sorte de bonbon (les fameux «jelly beans»);

3. le «subconscient».

-syntaxique:

1. construction prédicat verbal + complément + épithète: serchez + dans votre jujube + conscient;
2. construction prédicat verbal + complément: serchez + dans votre subconscious.

-«J'a seulement suivi les cours de récréation» (p. 43)

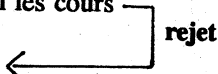
-phonique: homophonie [kuʁ]

- sémantique:
1. «suivre les cours» dispensés à l'école;
 2. «fréquenter les cours de récréation».

-typographique:

1. au lieu d'écrire: cours de récréation sur la même ligne,
2. il y a rejet du segment de récréation sur la ligne suivante:

«j'a seulement suivi les cours
de récréation»



Dans l'inventaire, comme on vient de le voir, les jeux se répartissent par classes; les CLASSES sont définies, d'une part, par la nature même du système ou du sous-système exploité et, d'autre part, par le nombre d'aspects (un ou plusieurs) qui entrent en jeu. Une fois l'inventaire et la description terminés, il y a lieu de procéder à une analyse statistique où l'on établit les proportions pour chacune des classes de jeux et ensuite pour chacun des aspects exploités. Faute de place ici, je me permets de vous renvoyer à un article antérieur sur le sujet¹².

TYPES D'UNITÉS LINGUISTIQUES ÉTUDIÉES

Le jeu verbal peut se manifester aussi bien à partir d'un mot ou d'un groupe de mots qu'à partir de toute une phrase, voire du texte entier. Les segments soumis à l'étude peuvent donc être:

-des mots simples (ou morphèmes dans le jargon des linguistes):

«Une belle grande fébrile toute blanche avec deux grandes stresses dans les cheveux» (p. 145)

-des mots composés:

«Faites le récidivan de votre vie» (p. 147)

«Je voyais bien qu'elle faisait de l'épathologie» (p. 145)

«Elle m'a parlé de ma mèrancelique

et de mon pèrenoïaque» (p. 147)

«Et moi j'écoute je suis la psycatalogne» (p. 147)

-des syntagmes:

«Peut-être c'est un déficient manteau mais
je le garde» (p. 146)

«J'avais un blocage thoracique» (p. 147)

-des propositions subordonnées:

«Et quand elle a voulu que je passe avec elle l'après-méditation en
transe et en dentelle» (p. 150)

-des phrases:

«Même qu'on a fait rouiller la porte» (p. 151)

-plusieurs phrases successives (jeu transphrastique ou encore jeu verbal
filé):

«Elle regardait ma fleur
(dans mon rêve j'avais une fleur sur le manteau près du cœur)

- Oh comme vous avez une belle névrose

- Ouille je l'a toujours eue

tout petit déjà j'avais la névrose à la pouponnière...» (p. 146)

- le texte tout entier:

C'est le cas du texte «L'adversité» (p. 43-47) où le titre lui-même
devient un jeu rétroactif sur adversité/université, parce que le rêve
d'étudier et de devenir un grand homme n'a pas été réalisé¹³. Même
phénomène dans La clef anglaise (p. 151-156) où la clef qui ouvre la
porte des secteurs politique, social, financier et culturel appartient
aux...anglais.

MOTIVATION THÉMATIQUE

Chez beaucoup d'humoristes, l'abondance des jeux
verbaux n'est possible, bien souvent, qu'à cause de l'abondance des
changements de thèmes, voire des coqs-à-l'âne et ce, dans un même
monologue. Ce qui est remarquable, dans l'oeuvre de Marc Favreau,
c'est ce que j'appellerai la motivation thématique des jeux verbaux,
c'est-à-dire une récurrence importante de jeux verbaux orientés vers le
thème principal du monologue. Selon les critères linguistiques, une
unité peut s'avérer «motivée»:

-phoniquement:

c'est le cas des onomatopées comme glouglou, ou tic-tac; à cet égard,
admirons le superbe «Houille!» de Marc Favreau dans: «Houille! que
tu seras minable!» (p. 21), où l'ambivalence phonique et sémantique,
fait intervenir l'exclamation ouille! et le minerai houille;

-étymologiquement, par composition ou dérivation:

psychanalyse à partir de l'élément psych- tiré de psyché et, par la suite, psychanalyser, psychanalyste...d'où la fameuse psychatalogne de Sol;

-par association¹⁵:

par exemple, le divan, ce meuble, cette couche associée obligatoirement à la séance de psychanalyse, ou encore le récit que l'on fait au cours de cette séance, ce qui amène, chez Marc Favreau, la création de récidivan.

Motivation thématique? Qu'on en juge par la liste suivante:

- «**Couchemar sur une psycatalogne**»
- «**Y avait la foule qui filait qui se défoulait qui me refoulait!**»
- «**Pôvre petit moi je me sentais comme un petit compressé**»
- «**Une belle grande fébrile toute blanche avec deux grandes stressés dans les cheveux et un tétanoscope qui lui pendait là sur le centre médical...!**»
- «**Je voyais bien qu'elle faisait de l'épathologie...**»
- «**Peut-être c'est un déficient manteau mais je le garde je suis pas venu là pour me faire démanteler!**»
- «**Oh comme vous avez une belle névrose!**»
- «**Tout petit déjà j'avais la névrose à la pouponnière**»
- «**Vous aimeriez pas faire un peu de reposing? Détendez-vous sur mon divague**»
- «**C'était un beau divague très molluptueux**»
- «**Faites le récidivan de votre vie**»
- «**Et ils (les gens) psycasent ils psycasent et moi je les écoute je suis la psycatalogne**»
- «**Rien à faire j'étais comme imbibé j'avais un blocage thoracique**»
- «**Serchez dans votre jujube conscient**»
- «**Elle m'a parlé de ma mèrancelique et de mon pèranoïaque**»
- «**Je suis solnambule**»
- «**J'a une peur atroxe une peur affreude!**»
- «**Je suis violancé dans le ciel un ciel terrible un ciel d'orange avec des éclairs au chocolat un vrai démenciel...!**»

et je monte encore plus haut jusque dans l'atrocephère!
et je suis tant tellement haut que j'a le prestige
je suis déphrasé je me dégyroscope et je tombe c'est la chute
la chute verte et oléagineuse je tombe je tombe
dans une presse à épices je tombe
dans un goinfre sans fond
je m'abîme
et je dixparais
dans l'entonnoir fatal du fainéant final»
«Et je suis là sous le soleil de l'anxiété
en train de cueillir des angoisses...»
- «Alors la psycatalogne m'a dit:
-Bon si vous faites des couchemars comme celui-là
Faut pas rester tout seul faut essayer de faire des choses avec
d'autres...»
- «Et quand elle a voulu que je passe
avec elle l'aprèsméditation en transe et en dentelle
là j'a eu peur
et encore pluss peur quand elle a dit qu'on ferait aussi
de la dynamite de krupp!
Alors là non j'a dit non et je m'a sauvé
je suis quand même pas un anarcisse...!»

Sur un total d'environ 90 jeux verbaux dans «Couchemar sur une psycatalogne», il y en a une cinquantaine, soit 55%, qui sont motivés thématiquement, sans compter tous ces autres mots, comme rêve, enfance, peur, qui, sans être des jeux verbaux, sont eux aussi motivés thématiquement. L'ensemble de ces récurrences¹⁶ construisent ainsi une constellation sémantique rigoureuse et cohérente qui constitue objectivement LE fait de style majeur de ce monologue de cinq pages. Style, jeu, amusement? Comme le souligne le philosophe Gilles-G. Granger: «Le style caractérise un travail au sens plein du terme, et l'individualité de l'objet ainsi obtenu présente quelque chose d'immédiatement volontaire, sinon dans son contenu, du moins dans son intention première»¹⁷.

CONCLUSION

Les jeux verbaux comme «ouille j'a pas fait essprès», «je m'a sauvé», «elle continuillait», «esstradinaire», «passque», «pluss» peuvent créer la fausse impression que la caractéristique principale de l'oeuvre de Marc Favreau est la simple fantaisie verbale. Mais l'enver-

gure de la motivation thématique et l'étendue de la constellation sémantique dans ce monologue - comme dans les autres d'ailleurs - démontrent clairement et statistiquement que ce qui est privilégié, chez cet auteur, c'est le recours à des jeux verbaux créateurs de sens.

Or, la production du sens, c'est la traduction, à travers la parole, des rapports que nous entretenons avec le monde. En proposant, par le jeu verbal, des rapports nouveaux et inédits avec le monde, qui s'appuient, par surcroît, sur une profonde connaissance et une utilisation judicieuse des mécanismes de la langue, c'est à l'intelligence que Marc Favreau s'adresse, non à la facilité. Et la popularité de Sol, autant auprès des adultes que des jeunes, contredit éloquemment ce cliché si répandu dans le monde des médias qui rabaisse le public à un âge mental de douze ans et le transforme en une masse avide de facilité, de produits culturels inférieurs, et de blagues de bas étage, pour ne pas dire de... sous-sol. De sous-Sol, en tout cas!

Une analyse antérieure m'a permis d'identifier plus de 1 000 jeux verbaux dans seulement huit monologues et j'ai pu observer la même tendance, cette même récurrence importante de jeux verbaux producteurs de sens; en effet, plus de 60% de ces jeux verbaux appartiennent à la classe phonique + sémantique. Enfin, après avoir fait l'inventaire des jeux verbaux présents dans tous les monologues de *L'univers est dans la pomme* (au cours de l'automne 1988, avec des étudiants de 1er cycle), nous avons observé une proportion semblable, ce qui traduit cette volonté, chez l'auteur, de questionner le monde et nos rapports avec le monde, par la création de significations nouvelles qui suscitent la réflexion, en proposant un regard différent sur ce monde. Le style, considéré comme travail, au sens de Granger, est dans la différence.

Sol n'est pas un amuseur public... même si on s'amuse «comme de p'tits fous» avec lui. Grand comédien comme le montre ses performances sur scène, c'est en même temps un philosophe par sa sagesse à la fois simple, fondamentale et subtile, un linguiste en action par son travail sur la langue qu'il semble violenter, mais qu'il explore, en fait, et exploite dans toutes ses possibilités pour mieux dire; n'est-il pas aussi lui-même, comme le montre «Couchemar sur une psycatalogne», un... psychanalyste plutôt avisé?

Sans jouer avec les mots, ou justement pour «jouer avec», selon le mot de Boris Vian, je conclurai en disant que, Sol est véritablement...seul...de son espèce!

ANNEXE 1

O

Bouteille
Pleine toute
De mistères,
D'une oreille
Je t'escoute:
Ne différez
Et le mot profères
Auquel prend mon cuer!
En la tant divine liqueur,
Qui est dedans tes flans reclose,
Bachus, que fut d'Inde vainqueur,
Tient toute vérité enclose.
Vin tant divin, loing de toy est forclose
Toute mensonge et toute tromperye,
En joye soit l'âme de Noé close,
Lequel de toy nous fist la tempérye.
Sonne le beau mot, je t'en pry,
Qui me doibt oster de misère.
Ainsi ne se perde une goutte
De toy, soit blanche, ou soit vermeille,
O Bouteille
Pleine toute
De mistères?

-RABELAIS, François, *Oeuvres complètes*, Paris,
Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1955, p. 881.

ANNEXE 2

*La colombe poignardée
et le jet d'eau*

Douces figures poignardées
 MIA YETTE ANNIE et toi MARIE MAREYE LORIE
 où vous jeunes filles
 MAIS près d'un jet d'eau qui pleure et qui prie
 cette colombe s'extasie

Tous les souvenirs de vous ?
 O mes amis partis en France
 Joillissent vers le firmament
 Et vos regards en leur dormance
 Meurent mélancolique
 Où sont-ils Braque et Max Jacob
 Dersin aux yeux gris commes
 Où est Raynal Billy Dalize
 Où les noms se mélangent
 Comme des pas dans une grille
 Où est Cremoniza qui s'engage
 Où peut-être sont les morts de la
 Où souvenirs mon âme et Mine
 Où pleure sur ma prière

CEUX QUI SONT PARTIS À LA GUERRE AU URSS SE BATTENT MAINTENANT
 Le soir tombe
 Jardins où saigne abondamment le thierier rose dans guerrière

APOLLINAIRE - 10

10

-APOLLINAIRE, Guillaume, *Calligrammes*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 1966, p. 74.

NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. HESBOIS, L. (1986): *Les jeux de langage*, Éd. de l'Université d'Ottawa, 333 p.
2. Ouvrage cité, pp. 18-19
3. GADBOIS, V. (1972): *Le jeu verbal dans «L'écume des jours» de Boris Vian. Questions de méthode*, thèse de doctorat de 3e cycle (Directeur Georges Mounin), Université de Provence, 310 p.
4. Ouvrage cité, pp. 137-138.
5. Ouvrage cité, p. 85.
6. FAVREAU, M. (1987): *Sol. L'univers est dans la pomme*, Montréal, Stanké, 207 p.
7. Ouvrage cité, pp. 145-150.
8. RABELAIS, F. (1955): *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 881.
9. COSSETTE, C. (1983): *Les images démaquillées*, Québec, Éditions Riguil, p. 413.
10. APPOLLINAIRE, G. (1966): *Calligrammes*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 188 p.
11. Ouvrage cité, p. 74.
12. BUREAU, C. (1987): «Analyse stylistique du jeu verbal dans l'oeuvre de l'humoriste québécois Marc Favreau, Alias Sob», *Langues et linguistique*, no 13, pp. 25-47.
13. Ouvrage cité, p. 44.
14. MOUNIN, G. (1974): *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, P.U.F., pp. 223-224.
15. DE SAUSSURE, F. (1968): *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, pp. 173-175 et 181-182.
16. Sur la notion de «récurrence», voir C. BUREAU, *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective*, Paris, P.U.F., 1976, pp. 23-27.
17. GRANGER, G. (1968): *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand Colin, pp. 203-204.

LANGUES ET LINGUISTIQUE, no 18, 1992: 37-66

LA DISPONIBILITÉ SUFFIXALE

Silvia FAITELSON-WEISER

professeure titulaire

René GINGRAS

étudiant de 3^e cycle

Plusieurs études portant sur la suffixation traitent de la fréquence et de la productivité suffixale, mais les auteurs de ces études ne s'entendent pas toujours sur le sens de ces termes. Dans le cadre de notre projet de recherche portant sur les suffixes formateurs d'adjectifs en espagnol moderne, nous considérons qu'il faut distinguer trois notions: la **fréquence**, la **productivité** et la **disponibilité**. Dans cet article, nous définissons ces trois concepts et présentons les critères que nous avons retenus pour évaluer la disponibilité d'un suffixe donné. Nous appliquerons ces critères aux suffixes formateurs d'adjectifs qui véhiculent la valeur générique d'«identification».

Langues et linguistique, n° 18, 1992

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lli.ulaval.ca

Langues et linguistique, n° 18, 1992

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lii.ulaval.ca

LA DISPONIBILITÉ SUFFIXALE

Silvia FAITELSON-WEISER
René GINGRAS

Dans le cadre de notre projet de recherche portant sur les suffixes formateurs d'adjectifs en espagnol moderne¹, nous avons établi qu'il était utile de distinguer les suffixes proprement dits des formes suffixales et des réalisations suffixales (voir Faitelson-Weiser et Gingras, 1991). Les formes suffixales, avons-nous dit, se différencient les unes des autres uniquement par leurs signifiants, alors que les suffixes se caractérisent aussi bien par leur signifiants que par leurs signifiés, ces derniers étant donnés par ce que nous appelons la valeur générique² du suffixe (voir Faitelson-Weiser, 1990: 165-166). D'autre part, une forme suffixale ne doit pas être confondue avec les réalisations suffixales. En effet, une forme suffixale ne comprend que l'ensemble des phonèmes constituant le suffixe éventuel, comme représentation abstraite, et avec indication de ses exigences désinentielles; une réalisation, par contre, est la forme concrète sous laquelle se présente le suffixe dans les mots qu'il constitue. Ainsi, par exemple, alors que la forme suffixale *-/ENSE/*³ n'a qu'une seule réalisation (*-/ense/*) et ne donne lieu qu'au suffixe *-/ense/* d'«identification», la forme suffixale *-/IB/*, donnant lieu également à un seul suffixe (*-/iβ/* d'«agent»), se réalise de quatre manières différentes (*-/a'tiβ-o|a/*, *-/i'tiβ-ola/*, *Δ-/tiβ-ola/* et *Δ-/iβ-ola/*), et la forme suffixale *-/V'DIΘ/* a trois réalisations (*-/a'diθ-o|a/*, *-/e'diθ-o|a/* et *-/i'diθ-o|a/*) et donne lieu à deux suffixes différents: *-/V'diθ1/-*, d'«agent» et *-/V'diθ1/-* de «patient».

Toute forme suffixale se caractérise donc par sa représentation phonologique générale, par son degré de «transparence sémantique» — soit sa capacité d'intervenir dans des constructions spécialisées⁴ ou lexicalisées⁵ — par les suffixes auxquels elle donne lieu et par ses réalisations. Les réalisations suffixales, pour leur part, sont marquées par leur forme, par leur degré de «transparence formelle» — qui tient compte de leur capacité de produire des dérivés par ajout (dérivation), par auto-substitution ou par soustraction⁶ — par leur mode d'adjonction au thème dérivatif — suivant le modèle général de formation de l'espagnol (perte de la composante post-tonique et perte de l'accent) ou non — et par la régularité morphologique des suffixés qu'elles forment (Faitelson-Weiser et Gingras, 1990), ainsi que par les relations de pseudo-homonymie qu'elles entretiennent avec les terminaisons qui, constituant elles-mêmes des formes suffixales ou non, diffèrent de la forme suffixale en question de par la

morphologie désinentielle qu'elles requièrent. Enfin, un suffixe se laisse identifier par sa forme, par sa valeur générique et sa ou ses valeurs spécifiques et par les relations de concurrence et équivalence qu'il établit avec d'autres suffixes (Faitelson-Weiser 1990).

Outre ces caractéristiques, que l'on pourrait qualifier de linguistiques proprement dites, formes suffixales, suffixes et réalisations peuvent aussi être caractérisés par certains traits d'usage, tels leur distribution socio-géographique et par certains traits quantitatifs, tels leur productivité, leur fréquence ou, encore, leur disponibilité.

Le présent article a comme objectif la discussion de la pertinence de l'usage des traits quantitatifs dans la caractérisation des formes suffixales, réalisations suffixales ou suffixes.

1. ÉTAT DE LA QUESTION

Nombreux sont les auteurs qui, s'étant intéressés au phénomène de la suffixation, parlent de leur productivité ou de leur fréquence; cependant, les avis sur l'importance ou l'utilité de ces notions diffèrent selon les diverses approches; parfois, les contradictions sont plus apparentes que réelles et ne sont dues qu'à l'emploi de terminologies différentes.

Ainsi, par exemple, Arnold's (1966: 80), distinguant la productivité de la fréquence, affirme que «such non-productive suffixes as *-al* / *-ial* / *-ual*, *-ve*, *-ant* / *-ent* and *-ive* are among the 32 most frequent of the English language».

Gawelko (1973: 409) affirme aussi que la fréquence est différente de la productivité, mais parle de «la fréquence des suffixes dans les textes ou les dictionnaires [...]»; il considère que la productivité est donnée par la fréquence d'un suffixe et par un ensemble d'autres particularités, autant que possible formelles, mais aussi sémantiques.

Ljung (1970: 237), pour sa part, comme Guilbert (voir plus loin), limite la productivité à la capacité qu'a un élément linguistique de faire partie de combinaisons nouvelles («by «productivity» in the absolute sens we mean, presumably, the ability of a lexical item (in our case a suffix) to appear in new i.e. previously non-existing combinations»).

Selon Kvavik (1975: 24), la fréquence est donnée par le nombre de fois qu'un item apparaît dans un corpus déterminé («Frequency is the number of times an item has appeared in a given corpus, while the term productivity is used for either the capacity to form new lexical items or the historical increment in lexical items when viewed retrospectively. From the synchronic perspective, productivity and frequency have a relationship ... Yet mere frequency is not sufficient for providing a model»); quant au terme productivité, elle explique qu'il est utilisé pour parler aussi bien de la capacité d'un suffixe à former de nouveaux items lexicaux, que de l'accroissement historique de ces items vus retrospectivement.

Guilbert (1975: 196) affirme que la **productivité** est un critère qui permet d'opérer «un certain tri parmi les affixes synonymes».

Aronoff se contente, dans un premier temps, de postuler les liens entre ce qu'il appelle **productivity** et la cohérence sémantique d'une part : «As far as I can tell, there is a direct link between semantic coherence and productivity ... the surer one is of what a word will mean, the more likely one is to use it» (1976: 39) et entre cette productivité et la régularité morphologique, d'autre part : «A speaker confronted with an adjective of the form *Xacious*, from which he wishes to form a nominal in + *ity*, will know that the nominal must be *Xacity* and will, therefore, not hesitate to use it. When faced, however, with an adjective in *Xulous*, he is in a quandary. Which is correct, *Xulity* or *Xulosity*? He doesn't know, though he does know that one of the forms is correct, that there is no free variation. In order to avoid the stigma of using the wrong word, he simply uses neither» (1976: 42); dans un ouvrage postérieur, il définit la **productivity** d'une façon telle qu'elle correspond plutôt à ce que nous appellerons la **disponibilité** (voir plus loin): «the productivity of a given rule at a given time would tell us how likely it is that a new word will be used which is formed according to that pattern rather than according to another» (Aronoff, 1980: 72).

Zwanenburg (1983: 28) distingue la **productivité** («quotient du nombre de mots que cette règle peut former par le nombre de mots qu'on rencontre réellement dans la langue») de ce qu'il appelle le **rendement** («nombre absolu de mots dérivés à l'aide de cette règle qu'on rencontre réellement dans la langue»).

Moreno de Alba (1986: 20-21) considère qu'il ne faut pas lier **dérivation et productivité** («Ciertamente, hay sufijos más productivos que otros, pero esta diferencia, a mi entender, es sólo cuantitativa y no cualitativa. No puede supeditarse el concepto de derivación al de productividad»).

Mohanani (1986: 55) suit à ce propos l'idée d'Aronoff, mais ajoute à la notion de possibilité de création d'une forme, celle de sa reconnaissance («A PRODUCTIVE rule is one which can be used either in the production or recognition of novel forms»).

Quant à nous, dans le cadre de notre projet, nous considérons qu'il faut distinguer trois notions différentes: la **fréquence**, la **productivité** et la **disponibilité**; pour l'utilisation de ce dernier terme nous nous sommes inspirés, indirectement, de l'ouvrage de Corbin (1987).

2. LA FRÉQUENCE

Pour ce qui est de la **fréquence** d'un suffixe, nous la définissons, à l'instar de Kvavik, comme le nombre de fois qu'un item apparaît dans un texte déterminé, tout en entendant par item un suffixe, c'est-à-dire un *signe* linguistique à part entière, doté de son *signifiant* —la

réalisation suffixale— et de son *signifié* —la valeur générique et la ou les valeurs spécifiques propres au suffixe (Faitelson-Weiser et Gingras, 1990: 185). Ainsi, nous abondons dans le sens de Arnold's (voir plus haut), et nous divergeons de Gawelko qui utilise le terme aussi bien pour parler des occurrences des suffixes dans les textes que dans les dictionnaires.

De la définition que nous venons de donner du terme, il s'ensuit que la fréquence suffixale, comme probablement la fréquence de tout autre item linguistique, n'est mesurable que dans le cadre d'un corpus précis, corpus qui ne sera jamais représentatif —notamment du point de vue de la fréquence des items linguistiques le composant— de l'ensemble des emplois discursifs (qu'il suffise, par exemple, de songer à la différence de fréquence d'emploi des suffixés en *-oide* dans certains textes de chimie et dans un texte littéraire). Aussi sommes-nous obligés de conclure que la détermination de la fréquence d'emploi d'un suffixe, serait une tâche ardue qui, du point de vue linguistique, produirait des résultats justifiant à peine les efforts déployés. Cependant, parfois, pour des raisons spécifiques (recherche d'indices stylistiques, recherches portant sur l'emploi réel d'un suffixe, recherche d'une confirmation des hypothèses de disponibilité, p. ex.), l'étude comparative des fréquences de certains suffixes dans deux ou plusieurs corpus différents pourrait s'avérer intéressante. Pour toutes ces raisons, nous n'avons pas tenu compte, dans un premier temps, de la fréquence de nos suffixes, et cela même si nous avions dans nos fichiers les données en provenance du *Diccionario Reverso* de Mighetto & Rosengren (1982).

3. LA PRODUCTIVITÉ

La *productivité*, quant à nous, serait donnée par le nombre de lexies de la *langue* qui contiennent, selon le cas, une forme suffixale, un suffixe ou une réalisation suffixale. Il s'agit donc, partiellement, de ce que Gawelko appelle la fréquence et, si l'on veut, aussi de la productivité synchronique de Kvavik; la notion se rapproche également du *rendement* de Zwanenburg.

Comme la fréquence, la productivité aussi est non mesurable de façon absolue; cependant, il nous a semblé que les dictionnaires et lexiques de l'espagnol offrent une image suffisamment représentative de cette langue et que, regardés avec un certain discernement, ils pouvaient constituer une source valable de cette productivité; aussi avons-nous fondé notre étude sur le lexique du *Dictionnaire inverse et analyse statistique de la langue espagnole*, qui contient le lexique de 16 dictionnaires différents de cette langue, et nous avons divisé nos formes suffixales, nos suffixes et nos réalisations suffixales, selon leur nombre d'occurrences dans le *DIASLE*, en 5 groupes différents, à savoir : très productifs, productifs, assez productifs, peu productifs et très peu productifs (voir annexe).

4. LA DISPONIBILITÉ

Enfin, la **disponibilité** est pour nous, un peu comme pour Mohanan, un indice qui nous indique quelles sont les possibilités qu'a un suffixe ou une réalisation suffixale d'être utilisé ou identifié comme tel par l'usager de la langue. De ce point de vue, notre *disponibilité*, tout en ressemblant à la notion de *productivité* postulée par d'autres auteurs (Kvavik, Ljung, Aronoff, etc.), en diffère parce que, en plus de faire appel à la possibilité de reconnaissance d'un élément, et non pas seulement à celle de son utilisation, nous ne limitons pas cette notion à la formation d'entités lexicales nouvelles ou néologiques; au contraire, nous l'étendons à toute formation d'entités lexicales suffixées ou dérivées par l'usager de la langue, que celles-ci soient ou non consignées dans les dictionnaires; en effet, selon nous, chaque fois que l'on forme un suffixé dérivé, on fait intervenir les mêmes mécanismes que lorsque l'on forme un néologisme et notamment un *néologisme spontané*⁷.

Par ailleurs, cette *disponibilité* ressemble à la *productivité* de Gawelko et, comme elle, doit être fonction d'autres particularités; nous concordons en ceci aussi avec Aronoff qui établit des liens entre sa *productivity* et la cohérence sémantique d'une part et la régularité morphologique d'autre part. En effet, nos recherches nous ont amené à postuler:

- a) que la transparence sémantique d'un suffixé —soit la possibilité qu'il a d'être «défini» à l'aide d'une paraphrase applicable à plusieurs unités comportant la même séquence de phonèmes finals et basée sur une notion substantive, verbale, adjectivale ou adverbiale déterminée qui constitue alors la *lexie de référence* du suffixé— peut être diminuée par l'intervention de phénomènes de spécialisation ou de lexicalisation (voir plus haut, notes 4 et 5);
- b) que, pour sa part, la transparence formelle d'un suffixé est plus évidente dans le cas des **dérivations par ajout** (suffixés dérivés dont le *dérivant*⁸ est constitué par la *lexie de base* amputée seulement de ses «phonèmes d'appui» ou des morphèmes grammaticaux) que dans le cas des **dérivations par substitution** (suffixés dérivés dont le *dérivant* est constitué par la *lexie de base* amputée d'un autre suffixe qu'elle contenait ou d'un élément «senti comme suffixe» ou *suffixoides*) ou des **suffixations par auto-substitution** ou par soustraction (voir plus haut, note 6);
- c) que le degré de possibilité qu'a un hispanophone d'identifier un dérivé avec sa LB, ou de le former à partir de celle-ci, est en corrélation avec le degré de régularité morphologique du dérivé;
- d) que ce degré de régularité morphologique est fonction de la mesure dans laquelle la formation du dérivé est conforme au modèle général de dérivation suffixale en espagnol. Ainsi, lorsque dans le passage de la LB au statut de Dnt il n'y a que les deux modifications caractérisant

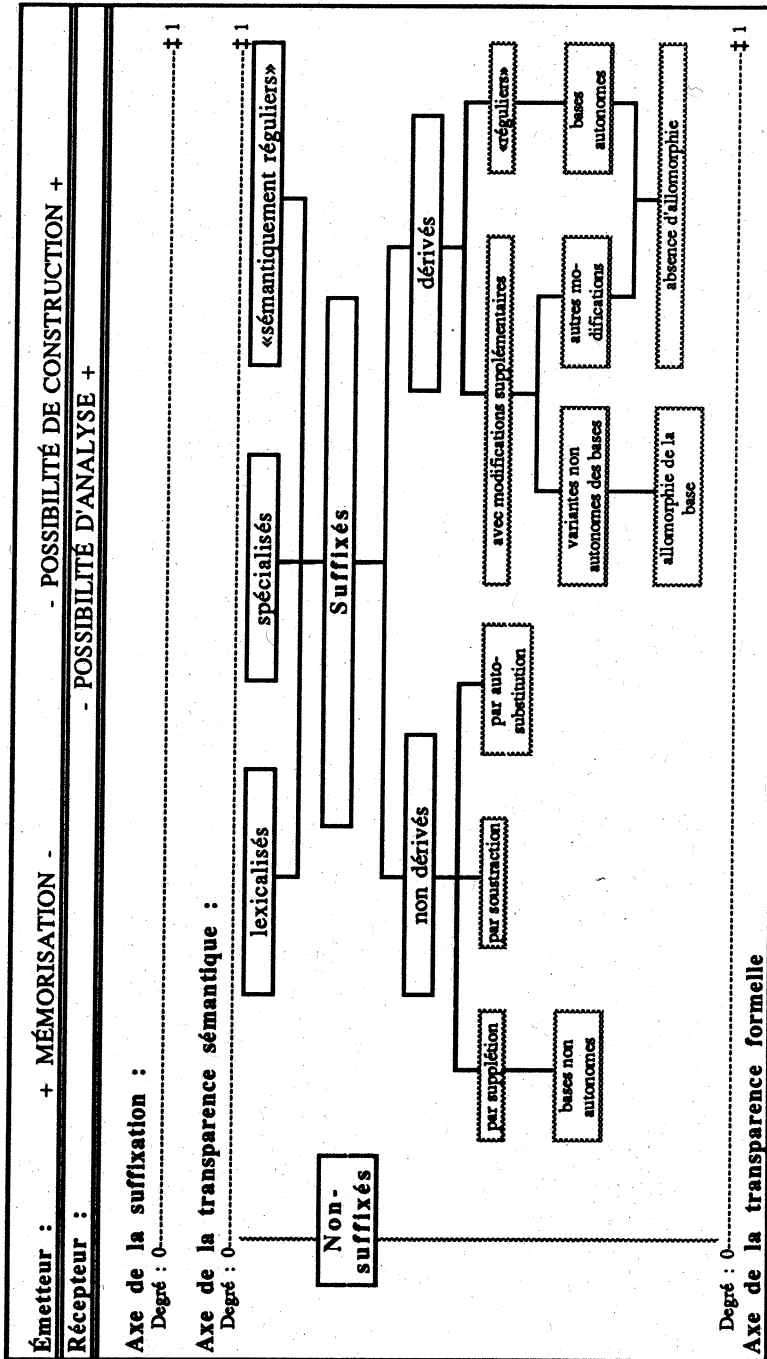
ce modèle général (perte de la composante post-tonique, ou d'une partie de celle-ci et perte de l'accent), il s'agit de **dérivations morphologiquement «régulières»** qui suivent le modèle général de dérivation en espagnol; par contre, lorsque dans le passage de la LB au statut de Dnt il n'y a que perte d'une composante autre que la composante post-tonique, ou une partie de celle-ci et perte de l'accent, il s'agit de **dérivations morphologiquement un peu moins régulières** puisqu'elles ne suivent pas le modèle général de dérivation en espagnol; enfin, lorsque d'autres ajustements ou modifications surviennent lors du passage de la LB au statut de Dnt ou lors du passage de celui-ci au statut de **thème dérivatif**, nous avons affaire à des **dérivations morphologiquement «irrégulières»**; cependant plus une alternance morphologique est présente dans la langue, plus il y a de possibilités que le locuteur puisse établir la relation entre un dérivé comportant ce type d'alternance et sa LB et, à la rigueur, qu'il puisse former le dérivé; inversement, plus cette alternance est idiosyncratique, plus difficile il sera, non seulement de créer le dérivé, mais aussi d'en établir la relation avec sa LB, à moins, évidemment, de connaître les deux thèmes et de les avoir appris par cœur.

Schématiquement, on peut représenter ce qui vient d'être dit tel que proposé à la figure 1, dont il s'ensuit que la *disponibilité* d'un suffixe et de ses réalisations est fonction de plusieurs variantes d'ordre sémantique, d'ordre formel et, nous ajouterons, d'ordre quantitatif et d'ordre socio-géographique.

Dans les pages qui suivent nous exposerons de façon détaillée les facteurs que nous avons retenus pour «évaluer» la *disponibilité* de nos suffixes; nous nous servirons, pour illustrer nos propos, des suffixes qui, en espagnol moderne, ont comme valeur générique l'«identification», c'est-à-dire des suffixes aptes à véhiculer les valeurs spécifiques d'«origine», d'«adhésion», de «localisation» ou de «descendance».

4.1 Facteurs retenus lors de l'évaluation de la disponibilité des suffixes.
La *disponibilité* d'un suffixe est, selon nous, fonction d'un facteur quantitatif (sa productivité en termes de production de suffixés), de quelques facteurs sémantiques (sa dispersion homonymique, son indice de lexicalisation et son indice de spécialisation) et, enfin, d'un facteur morphologique: la disponibilité de ses réalisations. Afin de mettre en rapport tous ces facteurs, en soi très divers, nous avons jugé nécessaire de quantifier chacun d'eux et nous leur avons ainsi attribué un indice numérique dans une échelle de 0 à 5, comme suit:

Fig. 1 : Suffixation, transparence sémantique et transparence formelle



4.1.1 La productivité des suffixes. Connaissant la productivité de chaque suffixe dans notre corpus (voir plus haut, 3, et annexe), nous avons attribué aux suffixes très productifs (ceux qui forment 100 suffixés ou plus), l'indice 5; aux suffixes productifs (entre 50 et 99 suffixés), l'indice 4; à ceux que nous avons qualifiés d'assez productifs (entre 25 et 49 suffixés) un 3; aux peu productifs (entre 10 et 24 suffixés) un 2 et aux très peu productifs (moins de 10 suffixés), l'indice 1 (voir tableau I, col. A).

4.1.2 La dispersion homonymique des suffixes. La dispersion homonymique d'un suffixe correspond pour nous au quotient résultant de la division du nombre des suffixés ou des dérivés contenant le suffixe qui nous intéresse par l'ensemble des suffixés ou des dérivés contenant la forme suffixale dont le suffixe émane; ainsi, plus le quotient est élevé, moins de dispersion homonymique il y a. Dans le premier cas, on parlera de *dispersion homonymique «suffixative»* (voir tableau I, col. B); dans le deuxième, de *dispersion homonymique dérivative* (voir tableau I, col. C). Nous avons retenu ces mesures parce que, à l'instar de Aronoff, nous pensons que moins le sens général des suffixés — et surtout des dérivés — constitués à l'aide d'une forme suffixale donnée est disparate, plus le suffixe est régulier et plus l'utilisateur de la langue pourra analyser «correctement» les lexies la contenant et l'utiliser dans la formation d'autres lexies. Aussi, selon la proportion des suffixés ou des dérivés qui, parmi l'ensemble des suffixés ou des dérivés contenant la forme suffixale, partagent la valeur générique du suffixe, nous avons distingué cinq groupes de suffixes et nous avons attribué à chacun d'eux un indice différent, comme suit:

- a) suffixes à dispersion homonymique très faible (85% ou plus des suffixés ou des dérivés parmi l'ensemble des suffixés ou des dérivés contenant la forme suffixale partagent la valeur générique du suffixe): indice 5;
- b) suffixes à dispersion homonymique faible (65 à 84% des suffixés ou des dérivés satisfont la condition requise): indice 4;
- c) suffixes à dispersion homonymique moyenne (45 à 64% des suffixés ou des dérivés satisfont la condition requise): indice 3;
- d) suffixes à dispersion homonymique élevée (25 à 44% des suffixés ou des dérivés satisfont la condition requise): indice 2 et
- e) suffixes à dispersion homonymique très élevée (moins de 25% des suffixés ou des dérivés satisfont la condition requise): indice 1.

4.1.3 Indice de lexicalisation des suffixes. Cet indice est fourni par la proportion de formations lexicalisées (voir plus haut, note 5) produites par chaque suffixe. En effet, plus un suffixe donne lieu à ce type de formations, plus il risque de perdre de sa transparence. Nous avons attribué un indice 5 aux suffixes donnant lieu à une proportion très importante de formations lexicalisées (10% ou plus); l'indice 4 à ceux qui donnent lieu à une proportion importante de ces formations (entre 6 et 9%); l'indice 3 a

Tableau I : Disponibilité des suffixes d'«identification»

Facteurs :			A	Sémantiques					F	Disponi- bilité
				B	C	D	E			
Coefficient :			1	1	2	-5	-25	2		
Formes suffix	Suffixes									
	Représentations	Valeur spécif.								
-/AK/-	-/ak1/-	or.	3	2	1	4	2	2	0.7 T.p.disp.	
-/AJK/-	-/ajk2/-	or.	1	2	2	1	0	3	1.8 P.disp.	
-/AN/1-	-/an/1-	or.	5	4	4	1	0	3	3.9 Disp.	
-/ANE/-	-/ane/-	local.	2	3	4	2	5	2	2.1 P.disp.	
-/E/-	-/e1/-	or.	3	2	1	1	4	4	1.6 P.disp.	
-/EK/-	-/ek/-	or.	4	3	4	5	1	1	2.2 P.disp.	
-/EKA/	-/eka/	or.	2	5	5	4	0	1	2.6 A.disp.	
-/EG/-	-/eg2/-	or.	2	2	1	2	2	2	0.9 T.p.disp.	
-/ENSE/	-/ense/	or.	5	5	5	0	0	4	5.0 T.disp	
-/EJV/-	-/e.jv/-	or.	5	5	5	1	1	4	4.8 T.disp	
-/EC/-	-/eɔʔ/-	or.,adh.	4	2	2	1	1	4	2.5 A.disp.	
-/ES/-	-/es/-	or.	5	5	5	0	1	4	5.0 T.disp	
-/I/-	-/i/	or.	4	3	3	5	4	3	2.1 P.disp.	
-/IKOLA/	-/ikola1/	or.	2	3	3	0	0	4	2.8 A.disp.	
-/IN/1-	-/in1/1-	or.	4	3	3	1	2	3	2.9 A.disp.	
-/IN/2-	-/in1/2-	or.	2	2	2	1	3	2	1.4 T.p.disp.	
-/ISK/-	-/isk/-	or.	2	3	3	5	5	3	1.6 P.disp.	
-/IST/-	-/ist2/-	or.	2	2	2	0	1	3	2.0 P.disp.	
-/ISTA/	-/ista1/	adh.	4	3	3	1	1	4	3.4 A.disp.	
-/ITA/	-/ita/	or.,adh.des c.	4	5	5	5	0	4	4.0 Disp.	
-/OTA/	-/ota/	or.	2	4	4	4	0	3	2.6 A.disp.	
-/UN/-	-/un1/-	or.	4	3	3	1	2	4	3.3 A.disp.	
-/J/-	-/j1/-	or.	5	3	3	2	1	3	2.9 A.disp.	

A : Facteur quantitatif : Productivité selon les suffixés du corpus : 5 = 100 ou plus; 4 = entre 50 et 99; 3 = entre 25 et 49; 2 = entre 10 et 24; 1 = moins de 10.

B : Dispersion homonymique «suffixative» (proportion de suffixés) : 5 = 85% ou plus; 4 = de 65 à 84%; 3 = de 45 à 64%; 2 = de 25 à 44%; 1 = moins de 25%.

C : Dispersion homonymique dérivative (proportion de dérivés) : 5 = 85% ou plus; 4 = de 65 à 84%; 3 = de 45 à 64%; 2 = de 25 à 44%; 1 = moins de 25%.

D : Indice de lexicalisation : 5 = 10% ou plus de suffixés lexicalisés; 4 = entre 6 et 9%; 3 = 5%; 2 = 3 ou 4%; 1 = 1 ou 2%; 0 = Aucun.

E : Indice de spécialisation : 5 = 10% ou plus de suffixés spécialisés; 4 = entre 7 et 9%; 3 = 6%; 2 = entre 3 et 5%; 1 = 1 ou 2%; 0 = Aucun.

F : Facteur morphologique : disponibilité des réalisations : 5 = très disponible; 4 = disponible; 3 = assez disponible; 2 = peu disponible; 1 = très peu disponible; moins de 1 = pas disponible (voir tableau II).

DISPONIBILITÉ : N.disp. = non disponible; T.p.disp. = très peu disponible; P.disp. = peu disponible; A.disp. = assez disponible; Disp. = disponible; T.disp. = très disponible.

été attribué aux suffixes donnant lieu à une proportion moyenne de formations lexicalisées (5%); 2 à ceux pour lesquels la proportion de ces formations est peu importante (3 ou 4%); 1 lorsqu'elle est très peu importante (1 ou 2%) et, enfin, 0 lorsque le suffixe ne donne lieu à aucune formation de ce type (voir tableau I, col. D).

4.1.4 Indice de spécialisation des suffixes. Cet indice est fourni par la proportion de formations spécialisées (voir plus haut, note 4) produites par chaque suffixe. En effet, comme dans le cas antérieur, quoiqu'avec une intensité moindre, plus un suffixe donne lieu à ce type de formations, plus il risque de perdre de sa transparence. Nous avons attribué un indice 5 aux suffixes donnant lieu à une proportion très importante de formations spécialisées (10% ou plus); l'indice 4 à ceux qui donnent lieu à une proportion importante de ces formations (entre 7 et 9%); l'indice 3 a été attribué aux suffixes donnant lieu à une proportion moyenne de formations spécialisées (6%); 2 à ceux pour lesquels la proportion de ces formations est peu importante (entre 3 et 5%); 1 lorsqu'elle est très peu importante (1 ou 2%) et, enfin, 0 lorsque le suffixe ne donne lieu à aucune formation de ce type (voir tableau I, col. E).

4.1.5 Disponibilité des réalisations des suffixes. Ayant avancé que la *disponibilité* d'un suffixe est aussi fonction de sa régularité morphologique, nous avons retenu lors de notre calcul, un facteur d'ordre morphologique, soit la disponibilité des réalisations de chaque forme suffixale. Ce facteur est, à son tour, le résultat de l'addition de plusieurs autres facteurs; en effet, afin d'évaluer la disponibilité d'une réalisation suffixale, nous avons tenu compte d'un facteur d'ordre quantitatif (la productivité), d'un facteur socio-géographique (la distribution topique et stratique des réalisations) et de quatre facteurs d'ordre formelle (l'indice d'auto-substitution de chaque réalisation, leur indice de soustraction, la proportion de dérivés formés selon le modèle général de formation de suffixés dérivés en espagnol moderne et la «régularité formelle» des dérivés constitués à leur aide). Comme dans le cas de la disponibilité des suffixes, afin de mettre en rapport tous ces facteurs, en soi très divers, nous avons jugé nécessaire de les quantifier en leur attribuant un indice numérique entre 0 et 5, comme suit:

4.1.5.1 La productivité des réalisations suffixales. Connaissant la productivité de chaque réalisation suffixale dans notre corpus (voir plus haut, 3 et annexe), nous avons attribué aux réalisations très productives (celles qui forment 100 suffixés ou plus), l'indice 5; aux réalisations productives (entre 50 et 99 suffixés), l'indice 4; à celles que nous avons qualifiées d'assez productives (entre 25 et 49 suffixés) un 3; aux peu productives (entre 10 et 24 suffixés) un 2 et aux très peu productives (moins de 10 suffixés), l'indice 1 (voir tableau II, col. G).

Tableau II : Disponibilité des réalisations des suffixes d'«identification»

Facteurs :		G	H	Morphologiques				Disponibilité	
Coefficient		1	0.5	I	J	K	L		
Formes suffix.	Réalisation			-0.5	-0.5	0.5	1		
-/AK/	-/ak-ola/	3	5	4	4	4	3	1.8	P.disp.
-/AJK/	-/ajk-ola/	2	4	0	0	2	5	3.3	A.disp.
-/AN/1-	-/jan-ola/	3	4	0	0	4	3	3.3	A.disp.
	Δ-/an-ola/	5	5	2	2	4	3	3.5	A.disp.
-/ANE/	-/ane-ola/	2	4	0	0	4	1	2.0	P.disp.
-/E/	-/e-ola/	4	4	4	0	5	4	3.5	A.disp.
-/EK/	-/ek-ola/	4	3	5	1	4	1	1.4	T.p.disp.
-/EKA/	-/eka/	2	3	3	0	4	1	1.1	T.p.disp.
-/EG/	-/jeg-ola/	3	4	0	1	5	2	2.8	A.disp.
	Δ-/eg-ola/	1	4	5	4	4	3	0.5	N.disp.
-/ENSE/	-/ense/	5	5	0	0	5	2	4.1	Disp.
-/EJ/	-/e.j-ola/	5	3	0	0	5	3	4.1	Disp.
-/EΓ/	Δ-/e.Γ-ola/	5	3	2	2	5	4	3.7	Disp.
-/ES/	-/es-Øla/	5	4	0	0	5	3	4.3	Disp.
-/I/	-/i/	4	5	4	0	4	2	2.6	A.disp.
-/IKOLA/	-/ikola/	3	5	0	0	4	3	3.5	A.disp.
-/IN/1-	-/in-ola/	5	4.5	4	0	5	2	3.2	A.disp.
-/IN/2-	-/in-Øla/	3	5	1	0	4	1	2.4	P.disp.
-/ISK/	-/isk-ola/	2	4	2	0	5	3	2.6	A.disp.
-/IST/	-/ist-ola/	3	1	0	0	5	4	3.3	A.disp.
-/ISTA/	-/ista/	5	5	0	0	2	4	4.3	Disp.
-/ITA/	-/ita/	4	5	1	2	5	3	3.5	A.disp.
-/OTA/	-/ota/	2	5	0	0	4	2	2.6	A.disp.
-/UN/	-/un-ola/	5	3	2	0	5	4	4.1	Disp.
-/J/	Δ-/j-ola/	4	4	5	0	5	3	2.8	A.disp.

G : Facteur quantitatif : Productivité selon les dérivés du corpus : 5 = 100 ou plus; 4 = entre 50 et 99; 3 = entre 25 et 49; 2 = entre 10 et 24; 1 = moins de 10.

H : Facteur socio-géographique : Distribution : 5 = Général + marque; 4.5 = Général + (marque); 4 = général; 3 = marque + gén.; 2 = marque (+ Gén); 1 = marque.

I : Indice d'auto-substitution : 0 = pas d'auto-subst.; 1 = 1 ou 2%; 2 = entre 3 et 5%; 3 = 6%; 4 = entre 7 et 14%; 5 = 14% ou plus.

J : Indice de soustraction : 0 = pas de soustr.; 1 = 1 ou 2%; 2 = entre 3 et 5%; 3 = 6%; 4 = entre 7 et 10%; 5 = 10% ou plus.

K : Modèle dérivatif : 5 = modèle général; 4 = modèle général + autre modèle; 3 = modèle général + 2 autres modèles; 2 = autre modèle + modèle général; 1 = autres modèles + modèle général; 0 = autre(s) modèle(s)

L : Transparence formelle : Modifications supplémentaires 5 = aucune; 4 = très peu (moins de 10%); 3 = peu (entre 10 et 25%); 2 = assez (entre 26 et 50%); 1 = importantes (entre 51 et 75%); 0 = beaucoup (plus de 75%).

DISPONIBILITÉ : N.disp. = non disponible; T.p.disp. = très peu disponible; P.disp. = peu disponible; A.disp. = assez disponible; Disp. = disponible; T.disp. = très disponible.

4.1.5.2 Distribution géographique et «stratique» des réalisations

suffixales. Ce facteur est fondé sur les indications géographiques et d'usage stratique fournies par nos sources. Afin de rendre une première compa-raison possible, nous nous sommes limités pour l'instant à une notation de deux types de lexies du corpus: *général*, lorsque le mot se trouvait dans le *DRAE*, sans aucune marque spécifique; *marqué*, lorsque le mot se trouvait seulement dans des dictionnaires représentatifs d'un ou plusieurs usages régionaux ou dans des sources représentant d'autres types de différences, tel le dictionnaire bilingue, qui contient beaucoup plus de mots techniques, le dictionnaire d'erreurs, etc. Nous avons considéré qu'une réalisation suffixale qui formait aussi bien des dérivés *généraux* que *marqués*, était plus disponible qu'une réalisation exclusivement *générale*, et celle-ci, plus disponible qu'une réalisation participant notamment à la formation d'unités *marquées*. Aussi nous avons attribué un indice 5 aux réalisations présentant une distribution importante aussi bien générale que marquée, avec une légère prédominance du général; 4.5 à celles qui, générales, formaient une proportion de dérivés marqués relativement importante (entre 20 et 25%); 4 aux réalisations intervenant dans la formation de plus de 80% de dérivés généraux; 3 aux réalisations présentant une distribution importante aussi bien marquée que générale, avec une légère prédominance des lexies marquées; 2 aux réalisations qui, marquées, formaient une proportion de dérivés généraux relativement importante (entre 20 et 25%) et, enfin, l'indice 1, aux réalisations intervenant dans la formation de plus de 80% de formations marquées (voir tableau II, col. H).

4.1.5.3 Indice d'auto-substitution des réalisations suffixales. Cet indice est fourni par la proportion de formations par auto-substitution (voir plus haut, note 6) produites par chaque réalisation. En effet, plus une réalisation donne lieu à ce type de formations, plus elle risque de perdre de son utilité. Nous avons attribué un indice 5 aux réalisations donnant lieu à une proportion très importante de formations par auto-substitution (14% ou plus); l'indice 4 à celles qui donnent lieu à une proportion importante de ces formations (entre 7 et 14%); l'indice 3 a été attribué aux réalisations donnant lieu à une proportion moyenne de formations par auto-substitution (6%); 2 à celles pour lesquelles la proportion de ces formations est peu importante (entre 3 et 5%); 1 lorsqu'elle est très peu importante (1 ou 2%) et, enfin, 0 lorsque la réalisation ne donne lieu à aucune formation de ce type (voir tableau II, col. I).

4.1.5.4 Indice de soustraction des réalisations suffixales. Cet indice est fourni par la proportion de formations par soustraction (voir plus haut, note 6) produites par chaque réalisation suffixale. En effet, comme dans le cas antérieur, plus une réalisation donne lieu à ce type de formations, plus elle risque de perdre de son utilité. Nous avons attribué un indice 5 aux réalisations donnant lieu à une proportion très importante de formations par

soustraction (10% ou plus); l'indice 4 à celles qui donnent lieu à une proportion importante de ces formations (entre 7 et 10%); l'indice 3 a été attribué aux réalisations donnant lieu à une proportion moyenne de formations par soustraction (6%); 2 à celles pour lesquelles la proportion de ces formations est peu importante (entre 3 et 5%); 1 lorsqu'elle est très peu importante (1 ou 2%) et, enfin, 0 lorsque la réalisation ne donne lieu à aucune formation de ce type (voir tableau II, col. J).

4.1.5.5 Les réalisations suffixales et le modèle général de dérivation

suffixale. La comparaison des dérivés de notre corpus avec leurs lexies de base nous a permis de constater que plus de 80% d'entre eux résultaient de deux modifications de base: la perte de la composante post-tonique et la perte de l'accent; ceci nous a amené à conclure qu'il s'agissait là du modèle général de dérivation suffixale en espagnol moderne et que les dérivés ainsi formés sont plus réguliers que ceux formés selon un autre modèle (voir Faitelson-Weiser et Gingras, 1990). Compte tenu de cette prémisse, nous avons attribué un indice 5 aux réalisations suffixales donnant lieu presque exclusivement à des dérivés constitués selon le modèle général, un indice 4 à celles qui donnent lieu à des dérivés formés selon le modèle général, mais aussi, dans une proportion significative, selon un autre modèle; l'indice 3 a été attribué aux réalisations qui interviennent dans la formation de dérivés formés selon le modèle général et, de façon assez significative, selon deux autres modèles de formation; l'indice 2, aux réalisations intervenant de façon prédominante dans la formation de dérivés selon un modèle secondaire de formation, mais aussi, de façon significative, selon le modèle général; les réalisations formant des dérivés selon deux modèles secondaires et dans une moindre proportion selon le modèle général ont reçu l'indice 1 et, enfin, celles qui interviennent presque exclusivement dans la formation de dérivés suivant un ou plusieurs modèles secondaires, se sont vu attribuer l'indice 0 (voir tableau II, col. K).

4.1.5.6 Les réalisations suffixales et les modifications supplémentaires.

Un autre facteur qui nous semble pouvoir affecter la disponibilité d'une réalisation suffixale est la ressemblance formelle existant entre les dérivés qu'elle forme et leur lexies de base respectives; cette ressemblance dépend des *modifications supplémentaires*⁹ présentées par les dérivés. Aussi, avons-nous attribué un indice de transparence formelle 5 aux réalisations suffixales qui ne forment aucun dérivé contenant des modifications supplémentaires; l'indice 4 a été attribué aux réalisations intervenant dans une proportion très peu importante (moins de 10%) de dérivations de ce type; l'indice 3, lorsque la réalisation n'intervient que dans une proportion peu importante (entre 10 et 25%) de dérivations avec modifications supplémentaires; l'indice 2, lorsque les dérivations avec modifications supplémentaires constituent une proportion assez importante de l'ensemble (entre 25 et 50%); l'indice 1 a été attribué aux réalisations intervenant dans

une proportion importante (entre 50 et 75%) de dérivations de ce type et, enfin, l'indice 0 a été attribué aux réalisations suffixales intervenant dans la formation d'une proportion très importante (plus de 75%) de dérivés comportant des modifications supplémentaires (voir tableau II, col. L).

4.1.5.7 Calcul de la disponibilité des réalisations suffixales. Une fois les six facteurs de disponibilité déterminés et quantifiés pour chaque réalisation suffixale, nous avons pondéré chacun d'eux —selon la plus ou moins grande importance que nous leur accordions, et selon que nous les considérons comme positifs (favorisant la disponibilité) ou négatifs (bloquant cette disponibilité)— en leur attribuant un coefficient, comme suit: la productivité en termes de dérivés et la transparence formelle, à notre avis les plus importants, ont reçu un coefficient positif de 1; la distribution socio-géographique et l'adéquation au modèle général de formation, également positifs, mais moins importants, un coefficient de 0.5; enfin, les indices d'auto-substitution et de soustraction, considérés comme facteurs pouvant bloquer la disponibilité, ont reçu un coefficient de - 0.5. Pour chaque réalisation nous avons alors procédé à l'addition des six indices pondérés et nous avons multiplié les résultats par une constante afin de les réduire à une échelle de 0 à 5, comme on le voit au tableau II, sous la colonne disponibilité, et au tableau III.

Dans le cas des 25 réalisations des suffixes d'«identification», cette manière de procéder nous a permis d'identifier six réalisations disponibles, soit *-/es-Øla/ : franc-és*, *-/ista/ : gongor-ista*, *-/ense/ : acapulqu-ense*, *-/eʝ-Øla/ : acapulqu-eñ-ola*, *-/un-ola/ : sampedr-un-ola* et Δ -*/eʝ-Øla/ : santiagu-er-ola*; treize réalisations assez disponibles, soit Δ -*/an-ola/ : mexic-an-ola*, *-/e-ola/ : europ-e-ola*, *-/ikola/ : terr-icola*, *-/ita/ : vietnam-ita*, *-/ajk-ola/ : ciren-aic-ola*, *-/jan-ola/ : caucas-ian-ola*, *-/ist-ola/ : animan-ist-ola*, *-/in-ola/ : florent-in-ola*, *-/jeg-ola/ : aldean-ieg-ola*, Δ -*/j-ola/ : egipc-i-ola*, *-/isk-ola/ : aleman-isc-ola*, *-/ota/ : chipr-i-ota* et *-/i/ : iran-é*; trois réalisations peu disponibles, soit *-/in-Øla/ : menorqu-ín-Øla*, *-/ane-ola/ : limit-áne-ola* et *-/ak-ola/ : bosni-ac-ola*; deux réalisations très peu disponibles (*-/ek-ola/ : guatemal-t-ec-ola* et *-/eka/ : tuxpan-eca*) et, enfin, une réalisation non disponible (Δ -*/eg-ola/ : manch-eg-ola*).

4.2 Calcul de la disponibilité des suffixes. Le calcul de la disponibilité des suffixes a été effectué de la même manière que celui de la disponibilité de leurs réalisations: les indices correspondant pour chaque suffixe à chacun des six facteurs retenus ont été pondérés de la manière suivante: la dispersion homonymique dérivative et la disponibilité des réalisations, considérées particulièrement importantes, ont été marquées d'un coefficient 2; la productivité en termes de suffixés et la dispersion homonymique «suffixative», un peu moins importantes, d'un coefficient 1; enfin, les indices de lexicalisation et de spécialisation, considérés comme

TABLEAU III : Les réalisations des suffixes d'«identification» selon leur disponibilité

DISPONIBILITÉ					
	Disponi- bles	Assez disponi- bles	Peu disponi- bles	Très peu disponi- bles	Non disponi- bles
R	-/es-Øla/	Δ-/an-ola/	-/in-Øla/	-/ek-ola/	Δ-/eg-ola/
É	-/ista/	-/e-ola/	-/ane-ola/	-/eka/	
A	-/ense/	-/ikola/	-/ak-ola/		
L	-/eʃ-ola/	-/ita/			
I	-/un-ola/	-/ajk-ola/			
S	Δ-/eɾ-ola/	-/jan-ola/			
A		-/ist-ola/			
T		-/in-ola/			
I		-/jeg-ola/			
O		Δ-/j-ola/			
N		-/isk-ola/			
S		-/ota/			
		-/i/			

des facteurs négatifs, mais de valeurs différentes ont reçu respectivement des coefficients de -0.5 et -0.25.

Après addition des six indices pondérés, l'ensemble des résultats a été réduit à une échelle de 5 à 0, selon laquelle les suffixes ayant un 5 seraient très disponibles, ceux avec un 4, disponibles, avec un 3, assez disponibles, un 2 indiquerait qu'ils sont peu disponibles, un 1, qu'ils sont très peu disponibles et le 0, leur non-disponibilité (voir tableaux II et IV).

Ainsi, dans le cas de nos 23 suffixes d'«identification», cette manière de faire nous a permis de conclure que les suffixes d'«origine» -/ense/, -/es/- et -/eʃ/- sont très disponibles; -/ita/, suffixe polysémique d'«origine», d'«adhésion» et de «descendance», ainsi que -/an/1- d'«origine» sont disponibles; -/ista1/, suffixe d'«adhésion», -/un1/-, -/in1/1-, -/j1/-, -/ikola1/, -/eka/, et -/ota/, suffixes d'«origine», ainsi que -/eɾ2/-, suffixe polysémique d'«origine» et d'«adhésion» sont assez disponibles; -/ek/-, -/i/, -/ist2/-, -/ajk2/-, -/e1/- et -/isk/-, d'«origine», ainsi que -/ane/-, de «localisation», sont peu disponibles; enfin, -/in1/2-, -/eg2/- et -/ak1/-, d'«origine», sont très peu disponibles.

TABLEAU IV : Les suffixes d'«identification» selon leur disponibilité

	DISPONIBILITÉ				
	Très disp.	Disponibles	Assez disp.	Peu disp.	Très peu disp.
S U F F I X E S	-/ense/	-/ita/1	-/ista1/2	-/ek/-	-/in1/2-
	-/es/-	-/an/1-	-/un1/-	-/ane/-4	-/eg2/-
	-/e,ʎ/-		-/in1/1-	-/i/	-/ak1/-
			-/j1/-	-/ist2/-	
			-/ikola1/ -/eka/ -/ota/ -/eɾ2/-3	-/ajk2/- -/e1/- -/isk/-	

- 1 Suffixe polysémique d'«origine», d'«adhésion» et de «descendance»
- 2 Suffixe d'«adhésion»
- 3 Suffixe polysémique d'«origine» et d'«adhésion»
- 4 Suffixe de «localisation»

L'application du critère de la disponibilité des suffixes nous a donc permis d'établir un critère discriminatif entre les nombreux suffixes aptes à véhiculer la valeur d'«identification» en espagnol moderne et, notamment, parmi ceux aptes à véhiculer la valeur d'«origine». Par ricochet, et dans un but didactique, elle permet aussi, sinon de sélectionner, tout au moins de hiérarchiser les faits à enseigner selon le modèle présenté au tableau V.

Tableau V : Les suffixes d'«identification» selon leur importance relative

Formes suffix.	Suffixes				Réalizations		
	Représentations	Valeurs spécifiques	Pro-duc-tivité	Dis-poni-bilité	Forme	Pro-duc-tivité	Dis-poni-bilité
Suffixes très importants de par leur disponibilité							
-/ENSE/	-/ense/	or.	5	5	-/ense/	5	4
-/EJV/	-/eJV/	or.	5	5	-/eJV-ola/	5	4
-/ES/	-/es/	or.	5	5	-/es-Øla/	5	4
-/AN/1-	-/an/1-	or.	5	4	-/jan-ola/	3	3
					Δ-/an-ola/	5	3
Suffixes très importants de par leur(s) valeur(s)							
-/ISTA/	-/ista1/	adh.	4	3	-/ista/	5	4
-/ANE/	-/ane/	local.	2	2	-/ane-ola/	2	2
-/EΓ/	-/eΓ2/	or.,adh.	4	3	Δ-/eΓ-ola/	5	4
-/ITA/	-/ita/	or.,adh.desc	4	4	-/ita/	4	3
Suffixes moyennement importants							
-/EKA/	-/eka/	or.	2	3	-/eka/	2	1
-/IKOLA/	-/ikola1/	or.	2	3	-/ikola/	3	3
-/IN/1-	-/in1/1-	or.	4	3	-/in-ola/	5	3
-/OTA/	-/ota/	or.	2	3	-/ota/	2	3
-/UN/	-/un1/	or.	4	3	-/un-ola/	5	4
-/J/	-/j1/	or.	5	3	Δ-/j-ola/	4	3
Suffixes peu importants							
-/AJK/	-/ajk2/	or.	1	2	-/ajk-ola/	2	3
-/E/	-/e1/	or.	3	2	-/e-ola/	4	3
-/EK/	-/ek/	or.	4	2	-/ek-ola/	4	1
-/I/	-/i/	or.	4	2	-/i/	4	3
-/ISK/	-/isk/	or.	2	2	-/isk-ola/	2	3
-/IST/	-/ist2/	or.	2	2	-/ist-ola/	3	3
-/AK/	-/ak1/	or.	3	1	-/ak-ola/	3	2
-/EG/	-/eg2/	or.	2	1	-/jeg-ola/	3	3
					Δ-/eg-ola/	1	0
-/IN/2-	-/in1/2-	or.	2	1	-/in-Øla/	3	2

ANNEXE. Formes suffixales, suffixes et réalisations suffixales : productivité et disponibilité

FORMES SUFFIXALES			SUFFIXES			RÉALISATIONS		
Représentation	Productivité ¹	Représentation	Val. génériques ²	Productivité ³	Disp. ⁴	Forme	Productivité ⁵	Disp. ⁶
1 -/AK/-	xx	1 -/ak/-	Id	yy	a	1 -/ak-ola/	zzz	bb
2 -/AØE/-	xx	2 -/aØ/-	Re	yy	a	2 -/aØe-ola/	zzzz	bbbb
3 -/AD/-	xxxx*	3 -/ad/-	Pat	yyyy	aaaa	3 -/ad-ola/	zzzzz	bbbbb
4 -/AJK/-	x	4 -/adj/-	Poss	yyyy	aaa	4 -/ajk-ola/	zz	bbb
5 -/AL/-	xxxx*	5 -/ajk/-	Id	yy	aaa	5 -/jal/	zz	bbb
		6 -/al/-	Re	yyyy	aaaa	6 -/wal/	zz	bbb
6 -/AN/-	xxxx*	7 -/am/-	Id	yyyy	aaaa	7 Δ-/al/	zzzz	bbbb
7 -/AN2/-	x	8 -/an2/-	Ag	yy		8 -/jan-ola/	zz	bbb
8 -/ANK/-	x	9 -/ank/-	Hy	y		9 Δ-/an-ola/	zzzz	bbb
9 -/AND/-	x	10 -/and/-	Pat	y	a	10 -/an-Øla/	zz	b
10 -/ANE/-	x	11 -/ane/-	Id	yy	aa	11 -/ank-ola/	z	b
		12 -/and/-	Pat	y	aa	12 -/and-ola/	zz	bb
		13 -/ane/-	Id	yy	aa	13 -/ane-ola/	zz	bb

- 1 xxxxx = très productive (plus de 500 lexies adjectives dans le *D/ASLE*); xxx = productive (entre 250 et 499 lexies adjectives); xx = assez productive (entre 100 et 249 lexies adjectives); x = peu productive (entre 50 et 99 lexies adjectives); 0 = non productive (moins de 50 lexies adjectives). L'astérisque placé après les «x» indique que la forme a été étudiée à partir d'un échantillonnage.
- 2 Ag = agent; Hy = hyponymie; Id = identification; Pat = patient; Poss = possesseur; Ra = rapport; Re = ressemblance.
- 3 yyyyy = très productif (100 suffixés ou plus dans notre corpus); yyy = productif (entre 50 et 99 suffixés); yy = assez productifs (entre 25 et 49 suffixés); y = peu productif (entre 10 et 24 suffixés); 0 = très peu productif (moins de 10 suffixés).
- 4 aaaaa = très disponible; aaaa = disponible; aaa = assez disponible; aa = peu disponible; a = très peu disponible; n.d. = non disponible.
- 5 zzzzz = très productive (100 dérivés ou plus dans notre corpus); zzz = productive (entre 50 et 99 dérivés); zz = assez productive (entre 25 et 49 dérivés); z = peu productive (entre 10 et 24 dérivés); 0 = très peu productive (moins de 10 dérivés).
- 6 bbbbb = très disponible; bbbb = disponible; bbb = assez disponible; bb = peu disponible; b = très peu disponible; n.d. = non disponible.

ANNEXE. Formes suffixales, suffixes et réalisations suffixales : productivité et disponibilité (2)

FORMES SUFFIXALES		SUFFIXES				RÉALISATIONS			
Représentation	Productivité	Représentation	Valeurs génériques	Productivité	Disp.	Forme	Productivité	Disp.	
11 -/ANG/-	x	14 -/ang/-	Hy	y	a	14 -/ang-ola/	zz	N.d.	
12 -/AŶ/-	xxx	15 -/aŶ/-	Ra	yyyy	aaaa	15 -/aŶ/	zzzzz	bbbb	
13 -/AŶj/-	xxxx*	16 -/aŶj/-	Ra	yyyyy	aaa	16 -/aŶj-ola/	z	bbb	
14 -/AŶ/-	xx	17 -/aŶjʔ/-	Poss	yyyyy	a	17 -/aŶjʔ-ola/	zz	bbb	
15 -/AŶʔ/-	x	18 -/aŶ/-	Ra	yyy	aaa	18 Δ-/aŶj-ola/	zzzzz	bbbb	
16 -/Ej/-	xxx	19 -/aŶʔj/-	Hy	yy	aa	19 -/aŶʔ-ola/	zzz	bb	
17 -/EK/-	xx	20 -/aʔj/-	Poss	y	a	20 -/aŶʔ-ola/	zz	bb	
18 -/EKA/-	x	21 -/eʔj/-	Id	yyy	aa	21 -/e-ola/	zzzz	bbb	
19 -/EG/-	xx	22 -/eʔ/-	Ra	yyy	aa	22 -/ek-ola/	zzzz	b	
20 -/EX/-	x	23 -/eʔʔ/-	Id	yyy	aa	23 -/ekʔ-ola/	zz	b	
21 -/EN/-	xx	24 -/ek/-	Id	yyyy	aaa	24 -/jeg-ola/	zzz	bbb	
22 -/EN/2/-	x	25 -/ekʔʔ/-	Id	yyy	aa	25 Δ-/eg-ola/	z	N.d.	
23 -/ENK/-	x	26 -/eg/-	Ra	yy	a	26 -/eX-ola/	zz	bb	
24 -/END/-	x	27 -/egʔ/-	Hy	yy	a	27 -/en-ola/	zzzz	bbb	
25 -/ENG/-	x	28 -/eX/-	Poss	y	a	28 -/en-ʔola/	z	bbbb	
26 -/ENSE/-	xxxx*	29 -/eXʔ/-	Ra	yyyy	aaa	29 -/enk-ola/	zz	bbb	
27 -/ENT/-	xx	30 -/en/1/-	Poss	yy	a	30 -/end-ola/	zz	bb	
28 -/Ejʔ/-	xxxx*	31 -/en/2/-	Hy	y	aaa	31 -/eng-ola/	z	bbbb	
29 -/Ejʔʔ/-	xxxx*	32 -/enk/-	Ag	yyyyy	aaaaa	32 -/ense/	zzzzz	bbbb	
		33 -/end/-	Ra	yyyyy	aaaa	33 -/ent-ola/	zzzzz	bbbb	
		34 -/eng/-	Id	yyyyy	aaaaa	34 Δ-/ent-ola/	zzzz	bbb	
		35 -/ense/	Poss	yyyyy	aaaaa	35 -/eʔ-ola/	zzzzz	bbbb	
		36 -/ent/-	Id	yyyyy	aaaaa	36 Δ-/eʔʔ-ola/	zzzzz	bbbb	
		38 -/eʔʔʔ/-	Id	yyyyy	aaaaa				
		39 -/eʔʔʔʔ/-	Ag	yyyyy	aaaaa				
		40 -/eʔʔʔʔʔ/-	Id	yyyyy	aaaaa				
		41 -/eʔʔʔʔʔʔ/-	Ra	yyyyy	aaaaa				

ANNEXE. Formes suffixales, suffixes et réalisations suffixales : productivité et disponibilité (3)

FORMES SUFFIXALES			SUFFIXES				RÉALISATIONS			
Représentation	Productivité	Représentation	Valeurs génériques	Productivité	Disp.	Forme	Productivité	Disp.		
30 -/ES/-	xx	42 -/es/-	Id	yyyy	aaaa	37 -/es-Øla/	zzzz	bbbb		
31 -/ESK/-	xx	43 -/esk/-	Re	yyyyy	aaaa	38 -/esk-ola/	zzzzz	bbbbbb		
32 -/ETE/	x	44 -/ete/	Ag	yy	a	39 -/ete/	zz	bb		
33 -/I/	xx	45 -/e/	Hy	yy	a					
34 -/I/	x	46 -/i/	Id	yyyy	a	40 -/i/	zzz	bbb		
35 -/IKA/	x	47 -/i/	Hy	yy	a	41 Δ-/i-ola/	zzz	bb		
36 -/IØ/	xx	48 -/ika/	Ag	y	a	42 -/ika/	z	bbb		
37 -/IKOLA/	x	49 -/iØj/	Ra	yyy	aa	43 -/iØj-ola/	zzz	bb		
		50 -/ikola1/	Id	yyyy	aaa	44 -/ikola/	zzz	bbb		
		51 -/ikola2/	Ra	yy	aaa					
38 -/ID/-	xxx*	52 -/id1/-	Pat	yyyyy	aaa	45 -/id-ola/	zzzzz	bbbb		
		53 -/id2/-	Ag	yyyyy	aaa					
39 -/IFEI/-	x	54 -/ifei/	Poss	yyyy	aaa	46 -/ifei-ola/	zzzz	bbb		
		55 -/ifer2/-	Ag	yy	aa					
40 -/IFIK/-	x	56 -/ifik1/-	Ag	yy	aa	47 -/ifik-ola/	zz	bb		
		57 -/ifik2/-	Ra	y	a					
41 -/IXE/-	x	58 -/ixe/	Poss	y	aa	48 -/ixe-ola/	zz	bbb		
42 -/IL/	xx	59 -/il/	Ra	yy	aaa	49 -/il/	zzzz	bbbb		
43 -/IN/	x	60 -/in/	Id	yyyy	aaa	50 -/in/	z	N.d.		
44 -/IN1/-	xxx*	61 -/in1/1/-	Ra	yyy	aa	51 -/in-ola/	zzzzz	bbb		
45 -/IN2/-	x	62 -/in2/1/-	Id	yy	a	52 -/in-Øla/	zzz	bb		
		63 -/in1/2/-	Id	yy	a					
		64 -/in2/2/-	Ag	yy	a					
46 -/INE/-	x	65 -/ine/	Hy	yy	aaa	53 -/ine-ola/	zz	bbb		
47 -/JOND/-	x	66 -/jond/	Re	yy	aa	54 -/jond-ola/	zz	bbb		
		67 -/jond1/-	Poss	y	aa					
48 -/ISK/-	x	68 -/isk/	Ag	y	aa	55 -/isk-ola/	zz	bbb		
49 -/IST/-	x	69 -/ist/	Id	yyy	aaa	56 -/ist-ola/	zz	bbb		
		70 -/ist1/-	Ag	yy	aa					
		71 -/ist2/-	Id	yy	aa					

ANNEXE. Formes suffixales, suffixes et réalisations suffixales : productivité et disponibilité (4)

FORMES SUFFIXALES		SUFFIXES			RÉALISATIONS		
Représentation	Productivité	Représentation	Valeurs génériques	Productivité	Forme	Productivité	Diap.
50 -/ISTA/	xxxx*	72 /ana/	Id	yyyy	57 /i:na/	zzzz	bbbb
51 -/ITI/	xx	73 /i:na2/	Ag	yyyy	58 /i:na/	zzz	bb
52 -/ITA/	xx	74 /i:na3/	Ra	yyy	59 /i:na/	zzz	bbb
53 -/IBI/	xxxx*	75 /i:ni/	Hy	yyy	60 /i:na-ola/	zzzz	bbbb
		76 /i:ni2/	Re	y	61 /i:ni-ola/	zz	bbb
		77 /i:na/	Id	yyyy	62 /i:ni-ola/	zzz	bbb
		78 /i:ni2/	Ag	yyyy	63 /i:ni-ola/	zzzz	bbb
54 -/IØ/	x	79 /i:Ø/	Pass	yy	64 /i:Ø-ola/	zzzz	bbbb
55 -/OXENI/	x	80 /i:Øen/	Ag	yy	65 /i:Øen-ola/	z	bb
56 -/OJDE/	x	81 /i:Øje/	Re	yy	66 /i:Øje/	zz	bb
57 -/ONI/	xxxx*	82 /i:Øni/	Ag	yyyy	67 /i:Øni-ola/	zzzz	bbb
		83 /i:Øni2/	Pass	yyyy			
		84 /i:Øni3/	Hy	yyyy			
		85 /i:Øni1/	Ag	yyyy			
58 -/Oci/	xxxx*				68 /i:Øci-ola/	zzzz	bbbb
					69 /i:Øci-ola/	zz	bbb
59 -/Oci2/	x				70 /i:Øci-ola/	zz	bb
60 -/Oci3/	xxx				71 /i:Øci-ola/	zzzz	bb
					72 /i:Øci-ola/	zzzz	bbb
					73 /i:Øci-ola/	z	bb
					74 /i:Øci-ola/	zzzz	bbbb
					75 /i:Øci-ola/	zz	bb
					76 /i:Øci-ola/	zz	bb
					77 /i:Øci-ola/	zz	bbb
61 -/OSI/	xxxx*	86 /i:Øsi2/	Pass	yyyy	78 /i:Øsi-ola/	zzzz	bbbb
		87 /i:Øsi1/	Ag	yyyy			
		88 /i:Øsi2/	Ra	yyyy			
62 -/OTI/	x	89 /i:Øsi1/	Pass	yyyy			bbb
63 -/OTI2/	x	90 /i:Øsi2/	Ag	yyy			bbb
		91 /i:Øsi1/	Hy	yy			bbb
		92 /i:Øsi2/	Pass	y			N.d.

ANNEXE. Formes suffixales, suffixes et réalisations suffixales : productivité et disponibilité (5)

FORMES SUFFIXALES		SUFFIXES				RÉALISATIONS			
Représentation	Productivité	Représentation	Valeurs génériques	Productivité	Disp.	Forme	Productivité	Disp.	
64 -/OTA/	x	93 -/ota/	Id	yy	aaa	81 -/ota/	zz	bbb	
65 -/UK/	xx	94 -/uk1/	Hy	y	a	82 -/uk-ola/	zz	b	
66 -/UD/	xxxx*	95 -/uk2/	Poss	y	N.d.				
67 -/WEL/	x	96 -/ud/	Poss	yyyyy	aaaa	83 -/ud-ola/	zzzzz	bbbbb	
68 -/UN/	xxx	97 -/wel/	Hy	y	aa	84 -/wel-ola/	z	b	
69 -/UØ/	x	98 -/un1/	Id	yyyy	aaa	85 -/un-ola/	zzzzz	bbbb	
70 -/UEK/	x	99 -/un2/	Ra	yyy	aa				
71 -/VBLE/	xxxx*	100 -/uØ/	Poss	yy	a	86 -/uØ-ola/	z	b	
72 -/VNTI/	x	101 -/uek/	Hy	yy	aaa	87 -/us-ola/	z	bb	
73 -/VNTE/	xxxx*	102 -/vble/	Pat	yyyyy	aaaaa	88 -/uØk-ola/	zz	bbbb	
74 -/VJKA/	xx	103 -/vnt/	Ag	yy	aaa	89 -/uØk-ola/	zz	bbb	
75 -/AK/	x	104 -/vntc/	Ag	yyyyy	aaaaa	90 -/uØk-ola/	zzzzz	bbbb	
76 -/BL/	xxx	105 -/vka1/	Hy	yy	aaa	91 -/aØle/	zzzzz	bbbb	
77 -/FUG/	x	106 -/vka2/	Pat	yyy	aaa	92 -/ant-ela/	z	bbb	
78 -/Ø/	xxxx*	107 -/ak/	Ra	yy	aa	93 -/jent-ela/	z	bbb	
		108 -/el/	Re	yyy	aaa	94 -/jent-ela/	z	bbb	
		109 -/eØ/	Poss	yyy	aa	95 -/ant-ela/	z	bbb	
		110 -/eØ/	Ra	yyy	aa	96 -/ante/	zzzzz	bbbb	
		111 -/fug/	Ag	yy	aaa	97 -/jente/	zzzzz	bbbb	
		112 -/fØ/	Id	yyy	aaa	98 -/jka/	zzzzz	bbbb	
		113 -/fØ/	Ra	yyyyy	aaaa	99 -/jka/	zzzzz	bbbb	
				yy	aa	100 -/jka/	zz	bbb	
				yy	aa	101 -/alka/	z	bbb	
				yy	aa	102 -/ak-ola/	zz	bbb	
				yy	aa	103 -/e-ola/	zzzzz	bbb	
				yy	aa	104 -/fug-ola/	z	bbb	
				yy	aa	105 -/f-ola/	zzzz	bbb	

ANNEXE. Formes suffixales, suffixes et réalisations suffixales : productivité et disponibilité (6)

FORMES SUFFIXALES				SUFFIXES				RÉALISATIONS			
Représentation	Productivité	Représentation	Valeurs génériques	Productivité	Disp.	Forme	Productivité	Disp.			
79 -/təda/	x	114 -/təda/	Ag	yy	aaa	106 -/təda/	zz	bbb			
80 -/ik/	xxxx*	115 -/ik/	Ra	yyyy	aaa	107 -/astik-ola/	zz	bb			
						108 -/istik-ola/	zzzz	bbbb			
						109 -/astik-ola/	zzzz	bbbb			
						110 -/eik-ola/	zz	bbb			
						111 -/istik-ola/	zz	bbb			
81 -/il/	xx	116 -/il/	Ag	yy	aa	112 Δ-/ik-ola/	zzzz	bbb			
						113 -/aɪl/	zz	bbb			
82 -/im1/	xx	117 -/im1/	Ra	yyyy	aaa	114 Δ-/il/	zz	bb			
						115 -/esim-ola/	zz	bb			
83 -/im2/	x	118 -/im2/	Hy	yy	aaa	116 Δ-/im-ola/	zz	bb			
						117 -/isim-ola/	zz	bb			
84 -/V'BUND/	x	119 -/V'Bund1/	Ag	y	aaa	118 Δ-/im-ola/	z	N.d.			
		120 -/V'Bund2/	Poss	y	a	119 -/s/Bund-ola/	z	bbb			
						120 -/s/Bund-ola/	z	bb			
						121 -/i/Bund-ola/	z	bb			
85 -/V'DEɟ/	xxx	121 -/V'deɟ1/	Ag	yyyy	aaa	122 -/i/Bund-ola/	zzzz	bbbb			
		122 -/V'deɟ2/	Pat	yyyy	aaa	123 -/e/der-ola/	zzz	bbbb			
						124 -/i/der-ola/	zzz	bbbb			
						125 -/a/diθ-ola/	zzzz	bbbb			
86 -/V'Dieɟ/	xxx	123 -/V'diθ1/	Ag	yyyy	aaa	126 -/e/diθ-ola/	zzz	bbb			
		124 -/V'diθ2/	Pat	yyyy	aaa	127 -/i/diθ-ola/	zz	bbb			
						128 -/aɪn'deɟ-ola/	z	bbb			
87 -/V'n'DEɟ/	x	125 -/V'n'deɟ/	Ag	yy	aaa	129 -/aɪn'deɟ-ola/	z	bbb			

NOTES

1. Ce projet a bénéficié de subventions du CRSH et du FCAR. Nous tenons à manifester notre reconnaissance aux deux organismes pour leur généreux appui; nous remercions également Mme Diane Thomassin, assistante de recherche dans ce projet. Les objectifs du projet, dans le cadre duquel nous avons analysé quelque 13 850 lexies adjectives et retenu 12 501, sont de décrire les comportements sémantique et morphologique des suffixes formateurs d'adjectifs en espagnol et les liens qui s'établissent entre eux.
 2. Les valeurs génériques retenues pour les suffixes formateurs d'adjectifs sont, nous le rappelons, l'«agent», le «possesseur», le «patient», l'«identification», la «ressemblance», le «rapport» et l'«hyponymie».
 3. Signes utilisés dans la représentation des formes suffixales, de leurs réalisations et des suffixes :
 - : indication de segmentation morphologique.
 - / : indication de transcription phonologique.
 - ! : indication d'alternance désinentielle.Chiffre à droite de la deuxième « / »: ce chiffre indique que la forme suffixale en question est dans une relation de pseudo-homonymie avec une autre forme suffixale (p. ex., la représentation -/EN/2-, utilisée pour la forme suffixale de *sesent-ón-Ø/a*, indique que cette forme suffixale est différente de celle de *dec-en-ola*, correspondant à la représentation -/EN/1-.
 - Chiffre à gauche de la deuxième « / »: ce chiffre, qui n'apparaît que dans le cas des suffixes issus de formes suffixales homonymiques, constitue son coefficient d'homonymie. Ainsi, la représentation /arj1/- sera utilisée pour le suffixe de «rapport» et -/arj2/- pour celui de «possesseur».
 - V : élément vocalique qui peut varier dans les diverses réalisations de la forme.
 - Δ = phonème différent de ceux intervenant dans d'autres réalisations.
4. Un suffixé spécialisé est un suffixé dont la paraphrase ne peut rendre compte de la signification que moyennant certaines restrictions. Ces restrictions se présentent, dans le cas des adjectifs suffixés, notamment sous la forme d'un substantif ou d'une classe de substantifs bien déterminée qui doit précéder la paraphrase définitoire. Ce substantif ou classe de substantifs constitue le support syntagmatique restreint de l'adjectif ou, dit d'une autre manière, les seuls substantifs dont l'adjectif peut être dit (p.ex. : *breval* = «*higuera* qui a S (beaucoup)»; *dineral* = «*pesa* qui se rapporte à S»; *primal* = «*res* qui est (plus ou moins) Adj»; *canopial* = «*arco* qui ressemble à S»). On dira donc que les adjectifs suffixés spécialisés sont les adjectifs suffixés à emploi syntagmatique restreint en ce qui a trait au substantif pouvant leur

servir de support. Dans le cas de certaines formations déverbiales, notamment substantives, les restrictions peuvent se présenter comme des compléments verbaux particuliers qui visent à limiter la portée générale du verbe de la paraphrase.

5. Un suffixé lexicalisé, pour sa part, est un suffixé pour lequel les données fournies par les sources (définition proprement dite ou renseignements dits «étymologiques», selon la nature des sources) ou d'autres données, permettent de les paraphraser «normalement», mais dont les significations sont telles que le lien sémantique entre lexie de référence et suffixé n'est pas (ou n'est plus) tout à fait transparent. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le cas des adjectifs *pard-al*, *arroz-udo* ou *fach-udo*. En effet, la définition de *pard-al* («Aplicase a la gente de las aldeas, por andar regularmente vestidas de pardo») nous permet de le paraphraser par «qui a S (beaucoup)», S étant «el color pardo»; cependant, sans l'explication du dictionnaire, il serait difficile d'en déduire la signification de l'adjectif, qui est «paysan, campagnard»; il y a donc eu un figement de sens. *Arroz-udo* («Dícese del pelo de punta o erizado; repelo, en Colombia») se laisse paraphraser, moyennant un effort d'imagination de la part du locuteur ou de l'interlocuteur, par «pelo qui ressemble à S» (S = *arroz*); en plus d'être spécialisée, la lexie est donc lexicalisée, mais ne perd pas pour autant, tout au moins pour certains hispanophones, son caractère de suffixée. *Fachudo* («De mala facha», «Poseur, vantard, qui a une drôle d'allure», «En México, ridículamente vestido»), se laisse paraphraser par «qui a S (beaucoup)», S correspondant à *facha*; cependant, le sens du dérivé s'est fixé sur l'aspect négatif de cette *facha*; la lexicalisation est moins importante, certes, mais elle est néanmoins présente. Du point de vue sémantique, nous avons considéré les lexies de ce type comme des «suffixations lexicalisées».
6. La suffixation par auto-substitution se présente lorsque la lexie de base contient un ensemble phonologique identique ou presque identique à la forme du suffixe (p. ex. *física*, s.f. → *fis-ic-a/o*, adj.); ils correspondent, grosso modo, aux cas de dérivation impropre de la grammaire traditionnelle. La suffixation par soustraction, quant à elle, caractérise des suffixés issus d'une lexie de base qui, en plus de partager avec le suffixé l'ensemble phonologique dont il vient d'être question, ont un segment de plus (p. ex. *Alemania*, N.Pr. → *alem-án-ø/a*, adj.); dans ces cas, il nous semble que l'hypothèse à formuler est que notre adjectif fonctionne comme lexie de base et le N.Pr. est son dérivé au moyen du suffixe *-ia* : *alemán* → *Aleman-ia*, ce qui fait d'*alemán* un possible suffixé non dérivé.
7. Il nous semble important de distinguer les néologismes spontanés, formés par un usager de la langue au besoin et de façon plus ou moins inconsciente, des néologismes que l'on pourrait appeler savants ou intentionnels, qui sont le résultat d'un processus conscient et réfléchi

- ayant pour objet la création de la nouvelle entité comme font, p. ex. les terminologies.
8. Le **dérivant** est, nous le rappelons, la deuxième phase du processus **dérivatif**. Celui-ci, pour sa part, est défini comme le processus morphologique subi par une **lexie de base (LB)** afin d'aboutir à un **dérivé (DÉ)**; outre ces deux phases, qui correspondent à des entités existant effectivement dans au moins l'une des variétés de la langue, le processus est composé de deux étapes intermédiaires, qui ne constituent que des abstractions conçues à des fins d'analyse, à savoir :
 - a) le **dérivant (Dnt)**: partie ou réalisation de la lexie de base conservée pour les fins du processus et
 - b) le **thème dérivatif (TDf)**: résultat du traitement morphologique final du dérivant qui est prêt à recevoir le suffixe.
 9. Les modifications supplémentaires sont les ajustements et modifications, autres que la perte des éléments finals de la lexie de base et la perte de l'accent, subies par la LB lors de son passage au statut de dérivant (ajustements vocaliques, comme dans *hierba* → *herb-áce-ola*; ajustements consonantiques au point de soudure, comme dans *emit-e* → *emis-iv-ola*, *emis-or-Ø/a*; autres ajustements consonantiques, comme dans *lágrim-a* → *lacrim-al* et ajouts constituant des résidus étymologiques comme dans *borraj-a* / *borrag-ín-e-ola*) ou lors du passage de celui-ci au statut de thème dérivatif (autres ajouts comme dans *fuerz-a* → *fuerz-ol-ent-ola* et *forz-ol-ent-ola*, *cond-e* → *cond-es-il*, etc.).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARNOLD'S, I. V. (1966): *The English Word*, Moscou.
- ARONOFF, M. (1976): *Word Formation in Generative Grammar*, Cambridge, MIT Press.
- (1980): «The Relevance of Productivity in a Synchronic Description of Word Formation», *Historical Morphology*, pp. 71-82.
- CORBIN, D. (1987): *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Niemeyer, Tübingen, 2 vol.
- FAITELSON-WEISER, S. (1987): *DIASLE, Dictionnaire Inverse et Analyse Statistique de la Langue Espagnole*, Presses de l'Université Laval, Québec.
- (1990): «La tarjeta de identidad de un sufijo», *Cuadernos hispánicos 3*, Trois-Rivières, pp. 161-178.
- FAITELSON-WEISER, S, et R. GINGRAS (1990): «Les modes de formation des adjectifs en espagnol moderne: lexies de base et dérivants», *Langues et Linguistique*, 16, Université Laval, Québec, p. 83-117.
- (1991): «Homonymie, polysémie, équivalence et concurrence suffixales», *Langues et Linguistique*, 17, Université Laval, Québec, p. 69-98.
- GAWELKO, M. (1973): «Deux principes de l'étude synchronique de la formation des mots», *Kwartalnik Neofilologiczny XX*, 4, pp. 389-410.
- GUILBERT, L. (1975): *La créativité lexicale*, Coll. Langue et langage, Larousse, Paris.
- KVAVIK, K. H. (1975): «Spanish Noun Suffixes: A Synchronic Perspective on Methodological Problems, Characteristic Patterns and Usage Data», *Linguistics* 156, pp. 23-78.
- LJUNG, M. (1970): «English Denominal Adjectives: A Generative Study of the Semantics of a Group of High Frequency Denominal Adjectives in English», *Acta Universitatis Gothoburgensis* 21, Lund.
- MIGHETTO, D. & R. ROSENGREN (1982): *Banco de datos de prensa española 1977*, Institutionen för Romanska Språk, Göteborgs Universität.
- MOHANAN, K. P. (1986): *The Theory of Lexical Phonology*, Dordrecht, Reidel.
- MORENO DE ALBA, J. G. (1986): *Morfología derivativa nominal en el español de México*, Universidad Nacional Autónoma de México.
- RAINER, F. (1985): «Produktivit tsbegriffe in der Wortbildungstheorie», *Deutscher Romanistentag*, Tübingen, G. Narr.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (1970): Diccionario de la Real Academia española avec corrections et additions figurant dans le Boletín de la R.A.E. de 1967 à 1980. (Abrégé DRAE).
ZWANENBURG, W. (1983): Productivité morphologique et emprunt, Amsterdam, John Benjamins.

LANGUES ET LINGUISTIQUE, no 18, 1992: 67-96

**CONDITIONS MÉCANIQUES DE LA RÉALISATION DES
PREMIERS MOTS CHEZ L'ENFANT FRANCOPHONE**

Philippe GENESTE
Collège Léonce Bourliaguet (France)

La construction du premier mot chez l'enfant est un terrain privilégié pour l'étude de l'articulation entre le cognitif et le linguistique. Comment passe-t-on de la représentation cognitive à l'expression sonore et verbale, passage où se crée la langue, une première et primitive puissance linguistique? Comment caractériser les mécanismes de pensée qui oeuvrent à l'avènement du linguistique, du mot? Le rappel des conditions cognitives de la représentation sémantique et verbale, l'étude critique des fonctions de l'holophrase, introduisent l'étude de la genèse du premier mot. Se trouve alors éclairée la question de la pertinence à établir une homologie entre développement cognitif et développement verbal – avec pour corollaire la définition d'un terrain épistémologique qui assure la cohérence des points de jointures établis.

***Langues et linguistique*, n° 18, 1992**

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lli.ulaval.ca

CONDITIONS MÉCANIQUES DE LA RÉALISATION DES PREMIERS MOTS CHEZ L'ENFANT FRANCOPHONE

Philippe GENESTE

En matière d'acquisition du langage, la minutie des observations réalisées par les psychologues fournit une pépinière d'informations où la collecte des faits l'emporte sur la fiabilité des théories. Nous voudrions en ces quelques pages fixer notre attention sur le stade initial du langage, sur l'holophrase enfantine, afin de fouiller *une* préhistoire de la langue. Pour cela nous nous appuyerons sur les acquis en matière de psychologie génétique – dont il faut dire qu'ils concernent surtout le langage des stades de la pensée intuitive et pré-conceptuelle (3 à 7 ans) et celui de la pensée concrète (7-11 ans). Nous chercherons d'autre part dans la linguistique guillaumienne un support théorique permissif eu égard au respect de la particularité de ces productions antérieures au signe. Certes Gustave Guillaume a aiguisé son appareil conceptuel sur le langage de l'âge adulte. Mais le constructivisme opératoire qui caractérise sa théorie offre un instrument privilégié d'analyse. Par ailleurs, en même temps qu'il établissait sa typologie des langues (ou théorie des aires), s'affirmaient des préoccupations pour l'acquisition du langage. Les inédits nous laissent à voir un début de travail avec Ombredane sur les phénomènes de pathologie du langage. Que le lecteur nous permette de citer un passage de la note 19 page 284 de *Langage et Science du langage*:

«L'enfant qui apprend une langue en l'entendant parler autour de lui en retrouve – c'est là pour le principal son apprentissage de la langue – sous les emplois qu'il en entend, les conditions constructives qui les permettent et les prescrivent, desquelles ils sont des conséquences. Et ces conditions retrouvées, il en sait produire directement, sous forme d'emplois du contenu formel de la langue, des conséquences et bientôt toutes conséquences possibles sans avoir expressément à faire intervenir la souvenance. Il ne répète pas de l'entendu: il crée son dire directement à partir des conditions constructives qu'il en possède, la mémoire de l'entendu ne participant que subsidiairement à cette création. L'image de tiroirs où le sujet parlant, tandis qu'il parle, irait chercher, par souvenance, des emplois que sa pensée y aurait rangés, emporte avec soi une idée faussée du vrai mécanisme du langage. La

mémoire virtuelle retient les conditions à partir desquelles s'obtiennent les conséquences et non ces conséquences, dont il est de sa nature de s'alléger.»

Depuis une vingtaine d'années, différents travaux relatifs à l'holophrase ont vu le jour. Certains font office de classiques: Braine, Fraser, Bellugi, Frédéric François, Bramaud du Boucheron ainsi que les grandes synthèses: Oléron, Bronkart, Rondal. D'autres plus périphériques par rapport au langage viennent interférer en ce domaine: Lézine, Brazelton, Stern, Zazzo.

Notre travail est un travail d'interprétation de ces productions qui mêlent une collation des observations de Grégoire, Piaget, et des corpus donnés par l'équipe réunie autour de Frédéric François¹ ainsi que nos propres observations.

Ce travail interprétatif fondé sur l'observation du particulier, vise à poursuivre une réflexion déjà entamée² autour d'une articulation des théories de Piaget et de Guillaume. Il s'agit à terme de trouver une explication des effets de discontinuité qui marque l'évolution du langage de l'holophrase (- 24 mois), au langage contemporain de la pensée préconceptuelle (3-7 ans) puis de la pensée concrète (7-11 ans) et opératoire (12 ans).

Nous ne pensons pas qu'il y ait homologie parfaite entre l'évolution cognitive et l'évolution linguistique, mais nous refusons de considérer le langage enfantin comme une langue mal assortie en discours, une langue à qui ne manquerait que la robe des sons pour être similaire au langage adulte. L'évolution du langage et l'acquisition de la langue par l'enfant articulent trois moments de développement: celui des actes d'expression (ou discours), celui des actes de représentation (ou langue et dans le cas de l'holophrase absolue, du tout premier mot, le problème de la représentation cognitive) et le passage de l'un à l'autre (à savoir ici, le passage de la représentation cognitive au discours, passage où se crée la langue, une première et primitive puissance linguistique).

Après avoir rappelé les conditions cognitives de la représentation sémantique et verbale et la conception piagétienne des premiers schèmes verbaux, nous nous interrogerons sur l'origine et les fonctions de l'holophrase puis nous vérifierons la pertinence de l'homologie entre développement cognitif et développement verbal par l'observation de la genèse de l'holophrase. Nous passerons alors à une étude particulière que nous prolongerons de deux commentaires.

1. **LE SUBSTRAT SCHÉMATIQUE SENSORI-MOTEUR OU
CONDITIONS COGNITIVES DE LA REPRÉSENTATION
SÉMANTIQUE ET VERBALE:**

Rappelons que pour Piaget le développement de la représentation ne naît pas avec le langage. Elle s'enracine dans l'activité sensori-motrice de l'enfant, entre zéro et 18 mois. Cette activité constitue ainsi la «substructure de la connaissance»³.

C'est à partir du quatrième stade de l'intelligence sensori-motrice (8-12 mois) que l'enfant se met à différencier l'objet de l'action. Une expérience de Piaget montre que se constitue alors le schème de l'objet permanent: si l'on cache un objet sous une couverture, l'enfant ne détournera pas son attention sur autre chose: il tirera la couverture dans le but de retrouver l'objet. Solidaire de la construction des schèmes de l'espace, du temps et de la causalité, l'affermissement, la consolidation de ce schème aux cinquième et sixième stades sensori-moteurs est un moment essentiel pour notre propos. Piaget parle de révolution copernicienne⁴ où l'enfant par décentration naissante se situe dans l'univers, et n'est plus à lui seul l'univers. On parle alors de «substantification progressive»⁵ des objets⁶. Le sujet devient source d'actions sur les objets extérieurs et il commence à coordonner des schèmes d'actions en dehors de leur situation initiale.

Retenons que le premier objet permanent est autrui⁷. Du point de vue de l'enfance, l'intérêt de la représentation est au fond intérêt pour autrui. Denise François souligne que «la relation au(x) personnage(s) nourricier(s) est la première forme de relation à la réalité»⁸. Le psychanaliste Spitz a pu établir que le premier stimulus visuel auquel réagissait l'enfant vers un mois était le visage ou plutôt le «masque» humain (front-nez-yeux vus de face).

Le terrain est préparé pour la représentation (image, jeu, langage). On est arrivé au sixième stade sensori-moteur avec l'apparition de schèmes symboliques: un objet présent sert à évoquer des choses absentes. Le schème d'action s'exerce mais symboliquement en l'absence de l'objet évoqué (voir *La Formation du symbole*, deuxième partie). Le mot renfermera alors la construction du réel extérieur, l'extériorité du réel. La vérité du mot, le mot juste sera recherché pour ouvrir l'enfant au monde.

2. **LES PREMIERS SCHÈMES VERBAUX**

Piaget les définit ainsi:

Du schème sensori-moteur ils conservent l'essentiel, à savoir d'être des modes d'action généralisables et s'appliquant à des objets toujours plus nombreux. Mais du concept ils présentent déjà un semi-détachement par rapport à l'activité propre et une situation qui de l'action pure tend à la constatation; en outre du concept ils annoncent l'élément caractéristique de communication puisqu'ils sont désignés par des phénomènes verbaux les mettant en relation avec l'action d'autrui.⁹

Sur la base de l'intelligence sensori-motrice commence donc l'aventure de l'intériorisation de l'action par l'humain. Ce sont les premiers pas de la virtualisation de l'expérience conçue à partir d'un système de mouvements opératoires (mouvements d'assimilation-accommodation) ou psycho-mécanismes. De l'indice¹⁰ au tout premier mot, c'est la problématique de l'image mentale qui s'installe. On sait avec Piaget qu'elle ne tire pas sa source du seul langage. L'imitation, l'assimilation à l'oeuvre dans les jeux contribuent à la fonction symbolique, à la construction de la représentation, de la capacité de représentation.

Telles sont les conditions de la mécanique générale de la formation de la représentation. La théorie toujours engage vers un choix d'objets d'études et nous délaierons un instant – posé toutefois en notre mémoire intellectuelle – le dernier traité pour poser un premier pas dans l'observation particulière.

Avec l'holophrase nous sommes en pleine période mouvante. Il s'agit de la transition des schèmes sensori-moteurs aux schèmes conceptuels, des schémas tirés de l'action aux schémas construits par delà l'action, des opérations mécaniques adhérant au présent à des mécanismes opératoires formateurs de puissance anticipatrice. Mais là encore l'acquis domine l'inné, la genèse l'état.

3. ORIGINE ET FONCTION DE CES PREMIERS SCHÈMES VERBAUX

Quelle est l'origine de ces holophrases? Une *impérative* nécessité d'expression. Ce mouvement de désir¹¹ ou cette intention, englobe dans sa réalisation d'une part le redoublement vocal d'une activité motrice, et d'autre part la demande, la demande impérative, le refus, la réaction sensitive, émotive ou affective. Ce sont là des types d'holophrases à quelques différences et nuances près, reconnus par la plupart des psychologues.

Nous avons ainsi affaire à des actes verbaux expressifs généralement accompagnés du geste, indétachables de l'action. À ce niveau en détournant Gustave Guillaume, nous dirons que les formes de la pensée sont un calque de l'action réelle, actuelle, de l'enfant sur les choses¹². C'est l'action faite mot.

Bruner, Halliday, François parleront alors de performatifs. Par prudence nous n'adopterons pas ce terme car il présuppose, selon nous, la possession par le sujet de règles sociales à laquelle un bébé ne saurait avoir déjà accès. Nous dirons avec Guillaume que «la genèse du langage (...) est expérimentale»¹³. Les premiers vocables ou holophrases se détachent du cri en tant qu'ils ne sont pas simples provocateurs d'action d'autrui mais qu'ils deviennent aussi éveilleurs d'idée dans l'accalmie d'une représentation. Entre 12 et 18 mois l'enfant nomme la chose au lieu seulement de l'«agir mentalement», de la penser par l'action. Cette désignation fouille l'effet réalisé sur l'entourage (en cela elle est performative) et assure l'avènement de l'univers verbal, univers second où nommer permettra de rendre une seconde vie à une chose, la faire exister une seconde fois. L'enfant prend l'objet et le désigne simultanément. Mais il faudra de nombreuses années à l'enfant pour sortir de ce phénoménisme. Ce n'est que bien plus tard que l'enfant distinguera l'objet de la citation de l'objet. En ce sens l'effet n'est donc que partiellement maîtrisé. Il échappe à l'enfant qui confirme son acte ou en cherche une validation. Certes l'enfant possède des schémas d'interaction (la demande par exemple) bien avant les premiers mots. Bruner le montre dans *Comment les enfants apprennent à parler* mais il s'agit là d'un schéma d'interaction, de régulation interactionnelle¹⁴ non encore de relation sociale où prend tout son sens le terme de performatif utilisé par Austin. Dans le même ordre d'idée, le fait qu'un pattern de dialogue soit instauré très tôt entre la mère et l'enfant (dès les 6 premiers mois) ne signifie pas l'existence du dialogue (avec prise en compte de l'autre, de sa parole, décentration) qui caractérise les «interactions sociales vraies»¹⁵.

Les fonctions attribuées à l'holophrase varient d'un auteur à l'autre; elles recourent souvent l'effet produit chez l'adulte. M.A.K. Halliday pour les productions d'enfants de 9-10 mois et demi les avaient classées en quatre catégories: la fonction instrumentale (demande, désir), régulateur (faire durer un spectacle intéressant), interactionnelle (réaction à l'apparition de quelqu'un), personnelle (intérêt, plaisir). Piaget, lui, distingue l'expression d'un désir, d'une demande, de la recherche d'un but à atteindre; les moyens employés se confondant alors avec l'acte d'expression. Bramaud du Boucheron différencie la désignation d'un événement, d'un objet ou d'une action avec une fonc-

tion de communication (refus, demande). Établissant une synthèse des travaux d'Halliday, Bloom, Dore, Greenfield et Smith, elle évoque trois fonctions: performative, indicative puis, plus tard, une fonction volitionnelle. François¹⁶ souligne que le mot-phrase /lolo/ renvoie à la fois à un désir (boire) et à une désignation (le lait).

Par ailleurs, outre la maturation de l'appareil phonatoire, permissive eu égard à l'imitation verbale, on voudra bien reconnaître que l'acte holophrastique nécessite au plan cognitif les différenciations objet/action et moyen/fin¹⁷, toutes deux engagées durant le stade sensori-moteur.

Différencier l'objet de l'action, présuppose la construction du schème de la permanence de l'objet. Ce schème est la condition *sine qua non* de l'élaboration du signe, de la désignation d'une absence. En termes psychanalytiques on dira que l'acquisition du langage suppose la suppression de l'analite, c'est donc qu'elle est une acquisition d'une capacité de symbolisation par le détachement définitif de l'objet (...) et par le refoulement sous le signe de cet objet repoussé¹⁸.

Concernant la différenciation moyen/fin, il suffit de penser aux cris du bébé. Celui-ci, très tôt va connaître leurs effets sur les interventions des parents. La parole viendra alors suppléer aux cris. Gertrude L. Wyatt dira que le mot refoule le cri. Au niveau sensori-moteur, vers 8-12 mois, l'enfant se donnera un but à atteindre (ex. attraper un objet éloigné). À partir de ce but préalable, il va chercher les moyens lui permettant d'atteindre l'objet. Et ces moyens, l'enfant va les emprunter à des schèmes d'assimilation connus.

Quels sont les éléments traducteurs de ces visées d'effets de l'enfant, ou comment l'enfant va-t-il accommoder une représentation cognitive en une représentation verbale (image sonore); par quel phénomène jonctif va-t-il articuler l'assimilation d'un «vécu expérientiel» (Valin) – formatrice de la représentation cognitive – avec l'assimilation de schèmes sonores verbaux qui diffèrent d'une langue à l'autre – représentation verbale – et ainsi comment va-t-il organiser du sens verbal sur des significations actuelles sensori-motrices? Comment donc réaliser le passage du voir basal à un comprendre linguistique?

Bien sûr on ne voit pas pourquoi la construction du langage chez l'enfant ne serait pas tributaire du rythme – forme continue d'activité de l'organisme – alors que c'est sous sa forme que se sont organisées au tout début les actions.

La forme initiale des schèmes sensori-moteurs se définit par le rythme¹⁹. De même, les affects relèvent d'abord de rythmes correspondant à ceux des activités spontanées et globales de l'organisme: alternance entre les états de tension et de détente²⁰.

Le rythme ouvre le passage de la vie organique à la vie mentale. Alors les schèmes réflexes (suction, préhension...) comme rudiments de l'intelligence y sont engendrés.

Sur-imposée au rythme et parmi les premiers éléments conducteurs du langage on retrouve l'intonation. Les recherches sur la vie intra-utérine s'accordent à reconnaître que le champ d'audition de l'enfant est à ce niveau balisé par les intonations, le rythme et l'articulation de la voix de la mère. L'équipe du professeur Guerlen de l'hôpital de Roubaix a prouvé la reconnaissance de l'intonation *in utero*, et non pas la reconnaissance phonémique²¹. Même si l'oreille est prête dès le sixième mois, l'enfant perçoit les sons à partir des trois derniers mois, mais ces sons devant traverser le bruit du placenta, il a été montré que seules les mélodies et l'intonation passaient sans dommage cette barrière sonore.

Plus tard, la tension intonative, cri formalisé, est un premier moyen d'approche du matériau verbal, qui continuera à jouer son rôle dans le langage adulte. Il y aurait là, si l'on suit les thèses de V.N. Volochinov, une première impulsion socialisante à l'oeuvre dans l'égocentrisme infantin; l'intonation est là également similaire au geste, ce geste de montrer qui accompagne si souvent les holophrases. De plus, comme lui, elle est la physification corporelle d'une visée d'intention cognitivo-affective. Ainsi avant de devenir l'ombre des mots, leur marque sur le paysage discursif, l'intonation en est la première forme expressive.

La production de l'holophrase nous met ainsi en présence de ce que Joly nomme les modalités phrastiques non verbales, la kinésique et la prosodique, qui sont régies par le clivage expressivité/expression²² que nous traduirons ici par mouvement d'arrachement de l'expressivité vers l'expression. S'il faut chercher une syntaxe à l'holophrase absolue, c'est vers là que doit se diriger notre regard investigateur ainsi que sur un psycho-mécanisme de pré-incidence que nous essayons plus loin de porter au jour de notre connaissance. Mais avant, dirigeons nos pas vers la genèse de l'holophrase en vue d'en montrer le lien indélébile avec les schèmes d'assimilation et d'accommodation promoteurs de l'intelligence.

4. DE LA GENÈSE DE L'HOLOPHRASE (EXTRAIT)

Nous nous appuyerons ici sur l'observation quotidienne de notre fille Milena.

À 1 mois et 9 jours elle émettait des /aə/ lorsqu'on lui parlait. Les jours suivant le /aə/ ou /ɑ:/ accompagnent ses sourires.

Mais ce n'est qu'à 1 mois et 22 jours, après la tétée que, la mère ayant repris un /*ɑə*/ de Mil., l'enfant répète le son repris à nouveau par la mère et ceci plusieurs fois de suite. À 0; 1 (24) *c'est elle qui engagera le jeu des vocalisations avec /ɑə/*. Cette sorte de dialogue ludique où le plaisir est roi se jouera encore à 0; 1 (30) avec un /*ɑr*/. Une scène intéressante a lieu à 0; 2 (2).

Mil. au réveil aime le moment où l'on échange des sons. On joue avec elle par des gestes et on vocalise. Depuis plusieurs semaines déjà elle prononce des /*ɑrə*/ /*ɑə*/. Je reprends cette production initiale de Mil.: -/*ɑrə*/ /*ɑrə*/ Elle ne répond pas. Je recommence deux ou trois fois. Elle fait alors distinctement -/*ɑə*/ On continue, entamant un jeu en échos -/*ɑrə*/ /*ɑrə*/ - Silence /*ɑə*/ etc... Cette observation rassemble en elle diverses autres observations. En effet, Mil. se désintéresse parfois des sons que l'on produit. Elle nous regarde et passe à autre chose. D'autres fois en revanche elle joue avec nous. Sa réponse n'est jamais instantanée. Elle demande un certain laps de temps, temps d'exécution, d'assimilation/exécution. Ainsi je dis: -/*ɑrə*/ /*ɑrə*/ - Mil. sourit arrondit la bouche, l'ouvre toute grande, la rétrécit puis prononce /*ɑə*/.

Ce qui est à l'oeuvre ici, c'est la coordination de l'ouïe et de la phonation. On parlera avec Piaget d'assimilation réceptive. Le silence qui précède la production est un temps d'accommodation. La réaction circulaire est un effort pour retrouver le son et Mil. reprend ce son qu'elle connaît déjà mais produit par autrui. Cette production est déjà discrimination de tel son par rapport à tel autre puisque Mil. produit déjà plusieurs sons /*ɑ*/ /*g*/ /*ɛ*/ /*ə*/. Or c'est le groupement /*ɑə*/ et parfois /*ɑrə*/ qu'elle produit préférentiellement. Nous en resterons là pour l'instant.

Grégoire verrait dans ce comportement un début de succion ou d'appréhension de l'univers par la bouche. Piaget y verrait un signe du syncrétisme de l'intelligence sensori-motrice naissante: l'excitant externe «réveille tous les besoins à fois (...) l'enfant cherche à intégrer la réalité nouvelle dans tous les schèmes d'assimilation disponibles»²³. Poursuivons l'observation.

Au milieu de la tétée on joue avec Mil. encore contre le sein de sa mère. Mil. répète /*ɑrə*/ /*ɑrə*/ /*ɑrə*/ sans sollicitation extérieure. Nul doute qu'elle exerce le son pour lui-même, par plaisir et par expérimentation des possibilités glottales. Les /*ɑrə*/ sont dans ce cas prononcés de façon monocorde, comme lorsqu'elle émet ces sons avant de s'endormir /*ɑrəəəə*/. Au contraire, lors des échanges, lorsqu'il y a une forme de dialogue, les /*ɑrə*/ sont modulés:

Cette différenciation des états mentaux concomitants à la phonation s'accompagne très vite d'une différenciation dans les sons eux-mêmes émis par l'enfant²⁴.

Dans notre observation le schème vocal se consolide. L'assimilation est généralisante.

À 0; 2 (3) la même observation avec le même silence entre l'émission de l'adulte et la reproduction de l'enfant a pu être faite. Là, Mil. cherchait à faire durer un spectacle intéressant.

0; 2 (8) Mil. diversifie le schème vocal /ɑrə/ et le module en diverses intonations /ɑə/ əə/ pour manifester un désir (que l'on continue à la regarder) ou une satisfaction face à un spectacle. Aux moments d'excitation, elle émet des /ɑə əə/ très rapprochés.

Cette observation selon laquelle l'enfant erre au son sans préconstruit verbal confirme le passage d'une assimilation de plus en plus discriminatoire avec une accommodation (ici intonative) toujours plus souple. La genèse du /ɑrə/ montre que le processus d'organisation du schème vocal est similaire au processus d'assimilation du schème sensori-moteur, il en fait partie. On retrouve le passage de l'assimilation par plaisir d'écoute et répétition à l'assimilation cognitive et généralisante. On retrouve le jeu entre assimilation et accommodation, jeu qui confirme que l'on ne peut avoir d'accommodation sans assimilation, ni d'assimilation sans une accommodation minimale. Enfin est confirmé le manque de coordination entre assimilation et accommodation. Le silence qui les sépare en marque pour le moins l'insuffisance tout autant qu'il est la preuve dès cet instant initial d'un effort d'accommodation alors que les vocalises n'ont rien de nouveau puisque ce sont les sons émis par Mil. elle-même. Cette reprise proche de la réponse à un stimulus participe chez l'enfant d'une régularisation de ses vocalises qui reste dirigée par le schème assimilateur. C'est la perception et ses conditions mécaniques, et non la personne, que cherche l'enfant. À ce stade, comme plus tard dans le babillage, les groupes sonores un peu stables n'ont pas d'efficacité propre. En effet, si Mil. veut marquer son malaise, exprimer une demande, elle utilisera immédiatement le cri ou le pleur. Ces toutes premières vocalisations semblent confinées dans le ludisme phonatoire et auditif, jeu de sons où se rencontre l'autre certes, mais dans un moule interactif, non de relation. L'enfant reste subordonné à l'affectif et au monde sans possibilité aucune de domination de l'action par le verbe encore en gestation.

5. LES CONDITIONS MÉCANIQUES DE LA RÉALISATION DE L'HOLOPHRASE

Nous cherchons par l'analyse des premiers mots (holophrase entre 9 et 15 mois) de l'enfant à saisir l'origine de leur survenance (se pose ici la question de la construction de l'image sonore), les acquisitions cognitives permissives à leur égard, les conditions mécaniques de leur réalisation (du côté de la représentation). C'est ce dernier point qui nous retiendra ici. Nous partons de l'observation de J. réalisée par Piaget²⁵.

1 an 1 mois (20 j.)	vouaou ----	le chien
1 ; 1 (29 j.)	vouaou ----	chien du propriétaire, dessins géométriques d'un tapis
1 ; 2 (1)	vouaou ----	un cheval
l'enfant regarde en bas depuis un balcon	vouaou ----	deux chevaux
1 ; 2 (3)	vouaou ----	une voiture d'enfant (poussée par une dame)
1 ; 2 (4)	vouaou ----	des poules
1 ; 2 (8)	vouaou ----	chiens, chevaux, voitures d'enfant, cycliste
1 ; 2 (12)	vouaou ----	Tout ce qui est vu d'un balcon.
1 ; 2 (15)	vouaou ----	Charrettes tirées par des employés de gare
1 ; 3 (7)	vouaou ----	Dessins d'un tapis
1 ; 4	vouaou ----	les chiens (exclusivement)

Le premier *vouaou* est imitation d'un aboiement, imitation référentielle traductrice d'une expérience du sujet. Notons que cette imitation référentielle est préparée par le babillage influencé par les modalités de parole du français. Les interactions adulte-enfant, enfant-enfant, prennent une importance déjà relevée par les psychologues et

des psychanalystes (Vigotsky, Rondal, Wyatt). L'enfant emprunte alors à un monde conventionnel un moyen sonore d'expression pour traduire une situation donnée. L'exploration de sa langue maternelle, il la mène avec l'oreille, scrutant les syllabes pour y puiser l'élément traducteur de sa tension expressive. Pour accéder au langage, l'enfant a besoin d'une sympathie sonore de son environnement qui attise sa curiosité envers les sons et les syllabes, pousse à la puissance accrue de la séparation des masses sonores dont doit s'arracher le tout jeune enfant. La puissance traductrice de la langue se joue déjà ici, dans l'interaction du désir d'expression et de l'imitation du matériau verbal.

Nous tentons ici une analyse psychomécanique du vocable *vouaou*. Nous pensons faibles les interprétations de type catégoriel qui cherchent dans les holophrases absolues des marques de spécificateurs (marques formelles de relation). Nous ne pouvons souscrire aux interprétations de MacNeill qui supposent l'existence de structures profondes en dehors de la possession par l'enfant de règles qui lui permettraient d'en faire des structures de surface.

L'accommodation verbale *vouaou* vient au départ se superposer à une représentation perceptivo-cognitive, par imitation actuelle. La représentation sémantique se confond avec l'assimilation cognitive représentative liée sous tension expressive unique à une accommodation verbale phonique

Représentation perceptivo-cognitive

→
mouvement d'assimilation

Imitation verbo-phonique ou Représentation verbale²⁶

←
mouvement d'accommodation

→
tension expressive

Ce premier schème verbal est donc reproduction du particulier, confiné au présent de la situation d'énonciation. Piaget dirait que «le mot se borne à traduire (...) l'organisation de schèmes sensori-moteurs qui pourraient se passer de lui»²⁷.

Ce schème verbal à peine reçu par imitation va être façonné par l'enfant qui, armé de ce nouvel outil d'exploration de

l'univers, va l'appliquer à d'autres représentations cognitives. On parle souvent en psychologie du langage, de surextension. Ce qu'il faut bien voir c'est qu'il s'agit d'une reproduction puis répétition de l'acte verbal sur d'autres objets ou situations. Par ailleurs, avec *vouaou*, ce sont des scènes vues du balcon que l'enfant montre du verbe. Il y a donc bien égocentrisme puisque ce n'est pas l'assimilation des situations ou des objets entre eux mais l'assimilation des situations ou objets au point de vue propre du sujet.

Ainsi des objets et des situations nouveaux de l'enfant vont être assimilés à un schème verbal connu.

L'imitation verbale se fait motivation entre une représentation cognitive et un son. Le verbe prend son élan depuis les promontoires de l'expérience vers la constitution de l'espace représentatif et l'empire sémantique.

Lorsque l'enfant accommode la scène d'une voiture d'enfant poussée par une dame avec le support verbal *vouaou*, il s'enivre autant du pouvoir du mot, pouvoir de prendre dans le faisceau des sons une scène entière ou un objet, il exerce autant sa tyrannie d'accaparement, qu'il ne cherche la voie à une puissance augmentée de la représentation. En effet après avoir utilisé *vouaou* comme mot de passe universel, l'avoir accommodé à toutes sortes de représentations cognitives, il va restreindre son champ d'applications pour ne plus l'employer que pour les chiens. Ce retour au singulier de départ après une errance extensionnelle de la signifiante, marque la spécification relative du vocable, finalement son adaptation imitative qui s'apparente à un début de différenciation (ou de dissociation). Ainsi *vouaou* après s'être prêté à tant de situations et objets ou actions diverses retourne à l'instant qui l'a vu naître. Mais ce retour est faussé, le parcours réalisé a rehaussé le vocable, par delà l'expressivité, vers l'expression d'un événement en relief de réalité. Si au tout départ le but et le moyen, la tension expressive et les sons semblaient comme en fusion²⁸ maintenant *vouaou* a acquis une sorte d'originalité spécifique. Le vocable préfigure le délaissement ultérieur de l'égocentrisme radical et le symbole primitif, qu'il est encore, n'en a pas moins réalisé une première marche vers le général.

En effet dissocier les représentations cognitives affublées d'une même aigrette sonore, c'est différencier les schèmes perceptivo-cognitifs, c'est manier d'autres représentations sémantiques. Pour les significations condensées sous *vouaou*, c'est ordonner du sens, donc canaliser l'expérience dans un cadre sonore verbal emprunté au langage social. Toutefois, l'absence à ce niveau cognitif de la construction des classes empêche le déroulement de cette marche au général, en est le

blocage. Les objets/situations réunis par *vouaou* le sont selon un principe, disons, analogique et nullement en termes de catégorie.

Se pose maintenant la question de savoir comment, à partir de ces premiers schèmes verbaux, s'inscrit le sens, comment se construit la langue.

Selon le principe guillaumien nous chercherons une explication cinétique de l'holophrase absolue: l'holophrase est un tâtonnement intelligent qui tant au niveau du matériau sonore que des représentations cognitives à exprimer, pratique une dissociation en éléments singuliers, mouvement formateur de ce qui deviendra la langue:

C'est sous l'unité d'effet tentée, expérimentée et à partir d'elle, que se sont déterminées les premières unités de puissance²⁹.

Le psycho-mécanisme de l'holophrase absolue se présente ainsi: un but de pensée ou visée d'effet, porté(e) par une tension expressive, destine une représentation cognitive à l'expression. C'est le mouvement d'assignation (qui comporte l'idée de *but*). Par un mouvement inverse d'emprunt à l'expérience (univers, société, parents) l'enfant va trouver un moyen de distinction du réel. C'est le mouvement de désignation qui comporte l'idée de moyen. En juxtaposant ces deux schèmes (plus tard l'enfant les coordonnera, dès l'holophrase restreinte), l'enfant va tenter de se dire, de dire le réel, de parler de l'action ou de la situation donnant à ses actes un tour nouveau, inattendu.

À ce niveau l'enfant est tendu dans l'atteinte du réel, les paroles sont des actions d'appropriation, la bouche qui dit est la bouche qui prend. Mais ces mouvements restent encore irréversibles, donc incoordonnables. La tension expressive unique part du sujet pour le sujet. L'apport d'un schème d'action trouve son support dans un schème verbal au départ indifférencié de lui-même. Le vocable est non prévisionnel à l'égard de son contenu. Bien entendu ce support phonique, proche du référent mais qui s'en dégage suffisamment pour ne pas s'y confondre, ce support phonique donc reste vierge d'opérations formalisantes, au sens adulte (genre, etc ...), mais il se coule dans des tensions expressives où il trouve sa formalisation. Le rôle de la prosodie, de l'intonation, du geste de monstration sont des cadres corporels «formels» supports du mot. La mise en syllabe puis phomènes³⁰ va accompagner la venue ultérieure de ces opérations. L'entièreté de l'holophrase primitive n'est que flux, genèse d'apport en support. C'est ce que nous appellerons la préhistoire de l'incidence car comme le

rappelle Moignet, l'incidence est «la notion de référence à un support»³¹.

Ce mouvement d'apport en quête de support dans le tâtonnement originel de la naissance du langage, forme le mot indifférencié de la situation à traduire. Aussi l'incidence pré-linguistique se laisse définir comme une mise en rapport ayant le sens pour but, première et ultime visée. Par rapport aux schèmes cognitifs, à la représentation cognitive, source signifiante portée à la tension expressive, le sens est une épure cinétique, une structuration de l'expérience qui appelle à son dépassement dans l'interaction homme/homme.

Ce mécanisme de pré-incidence rend compte de l'hétérogénéité des deux mouvements porteurs de la création du langage et de la langue. Reprenant notre schéma, du côté psychique on a une représentation perceptivo-cognitive qui n'équivaut pas vraiment à un signifié (institué) mais à ce qui est à signifier³². L'imitation sémiologique permettra de la réaliser, inaugurant ainsi du sein même de l'acte d'expression une représentation verbale.

Car il ne peut y avoir liaison que de ce qui était primitivement séparé (...). Le fait précoce, c'est la construction séparée et hétérogène du psychique et du sémiologique. Le fait tardif, c'est la liaison des deux faits ...³³.

L'holophrase illustre cet aspect très général de la genèse du linguistique: la suffisance expressive. L'enfant a paré au plus pressé pour assouvir un besoin d'expression. Mais son effort d'accommodation va le pousser à mieux signifier et ainsi à spécifier les vocables, à les adapter à des représentations affinées:

La communication est possible avec des termes approximatifs et l'usage de ces termes ne permet pas d'inférer (...) à une certaine organisation sémantique³⁴.

Porté par un besoin de représentation à *dire*, le sens verbal va se façonner prenant appui sur le mouvement de physification. Le sens naît ajustement (relation, incidence).

Le besoin signifiant est certes postérieur à la production du psychisme à signifier³⁵.

Ici aussi, les vocables *dits* ne peuvent être saisis que relativement à l'analyse préalable du développement cognitif en son effort de représentation.

Tel est le principe, mais (...) il faut se garder d'exagérer l'application³⁶.

Sous peine d'oublier corps et vêtue sémiologiques de l'holophrase autant chargés d'affects que de puissance socialisante; sous peine également de manquer le *passage* du cognitif au signifié verbal.

C'est pour cette raison que nous ferons un retour interprétatif par l'imitation.

6. L'HOLOPHRASE, UN PROBLÈME DE VISÉE

Dans son livre de 1929 *Temps et verbe*, Guillaume reprend un concept déjà évoqué dans *Le problème de l'article*, le concept de VISÉE:

Opération de pensée réalisatrice non pas particulière au temps et au verbe, mais tout à fait générale dans le langage³⁷.

Guillaume spécifiera ce concept, le détaillera suivant en cela sa vision panoramique de l'acte de langage: visée de langue et de discours, visée de puissance et visée d'effet. Nous retiendrons ici cette définition générale de la visée, en tant que visée «constructive des langues»³⁸ ou de «la langue»³⁹.

Cette visée est visée d'intention se projetant du plan cognitif au plan de la représentation verbale, en quête d'un sens *réalisateur*. Dans une même acception Bramaud du Boucheron parlera de «projet cognitif»⁴⁰.

Au niveau de l'holophrase, l'intentionnalité ou visée pourrait être définie comme le rapport de la parole à son projet. Nous retrouvons ici la définition générale de Guillaume. Elle comprend ainsi l'impulsion première de l'acte de langage: nous la nommerions alors besoin d'expression. «Le but de la langue est de pourvoir à des besoins d'expression»⁴¹.

En fait, malgré leur aspect paradoxal, ces deux acceptions du terme de visée ou intention, sont indissociables. Un but est à la fois moment d'origine et moment d'aboutissement de tout acte sensori-moteur (à partir de la réaction circulaire secondaire) ou holophrastique. Un but n'a de cesse d'être réalisé, c'est-à-dire d'être transformé en résultat effectif⁴².

Dans *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Jean Piaget a montré que l'intentionnalité naissait de la différenciation des moyens et des fins:

Il y a intention, c'est-à-dire conscience d'un désir dans la mesure où le schème d'assimilation déclenché par le contact avec un objet est contrecarré par un obstacle, et où, dès lors, il ne se manifeste que sous forme de tendance, et non pas de réalisation immédiate⁴³.

Les obstacles nécessitant des moyens de contournement, on voit par là que la distinction moyens/fins subsume celle du problème

posé et de sa solution que l'on retrouve dans tout acte d'expression y compris holophrastique:

- quelle solution trouver à l'expression désignation d'un objet (le problème est de désignation)?
- quelle solution trouver à l'expression d'une demande, d'une manifestation émotive (le problème est de communication)?⁴⁴

L'acte d'expression amarré au môle de la distinction moyen/fin, s'avère donc être un acte orienté.

Durant l'époque de l'holophrase, comme on l'a déjà mentionné, l'enfant va chercher à ajuster son «projet cognitif», sa visée d'effet à un matériau verbal, «signifiant» (Saussure), hétérogène. Du conflit émergera le sens verbal avec une stabilisation progressive de la représentation sémantique qui aura à se confirmer durant encore plusieurs années. Il faut noter la conjonction du stade de la permanence de l'objet avec la maîtrise de «l'usage conventionnel des objets familiers» et le début du jeu symbolique⁴⁵ et du langage. Le moteur de cette évolution n'est autre que le développement conflictuel et complémentaire du processus d'assimilation et d'accommodation, signifié à dire et signifiant pour le dire.

Mais l'enfant ne fait pas que parler, il sait qu'il parle. Si, au niveau du langage, les analyses récentes tendent à prouver qu'un savoir-faire puissanciel ou compétence pragmatique se met en place dans les interactions mère-enfant⁴⁶, parents-enfant, enfant-enfant – ce qui est montrer que le signe prend son origine dans le dialogue –, on ne doit pas oublier que la visée de langue ne nécessite pas seulement ces éléments reproductibles du langage. Elle cherche à s'instituer chez le sujet parlant à partir des mécanismes cognitifs (psycho-mécanismes) comme tout non reproductible (à terme: la langue comme système de systèmes). La parole tâtonnante de l'enfant en quête d'une plus grande puissance d'action sur l'univers n'oublie pas ce but. Le moyen verbal rencontré dans son entourage et imposé par lui, offre un matériau historique que l'enfant ne possède pas (innéisme), qu'il ne copie pas (empirisme), mais qu'il va devoir reconstruire, reconstruction orientée vers une puissance plus grande d'agir, de penser, de parler; une puissance toujours mieux ajustée à l'institution sociale qu'est la langue. Tel est le mécanisme de pré-incidence décrit plus haut. Pour nous la phrase de Guillaume prend alors tout son sens qui dit que tout en langue est pragmatique.

Ainsi la différenciation moyens/fins, signifiants/signifiés, et son affinement progressif forme au niveau linguistique, à l'image des niveaux anthropologique (avec l'outil) et psychologique (avec la subordination de schèmes secondaires et auxiliaires à un schème principal), le

premier acte connaissant de celui qui n'est déjà plus un *infans* (un être privé de paroles)⁴⁷.

7. UN POINT DE DÉBAT: L'IMITATION

Certains s'étonnent peut-être du rôle que nous persistons à faire jouer à l'imitation. Le psychologue Jacques Wittwer dans un récent article⁴⁸ récapitule les différentes acceptions du mot chez les psychologues. Il souligne qu'aucun d'entre eux «(...) ne semble mettre en doute la fonction imitative»⁴⁹ mais que l'imprécision préside à l'emploi du terme qui recouvre «une multiplicité de conduites»⁵⁰. En fait, on assiste à une relativisation du rôle de l'imitation dans l'acquisition du langage.

L'acception générale du terme ainsi visé et utilisé est celle d'imitation comme conduite reproductible. Un ressourcement à Piaget nous éclairera et délimitera le problème. Tout part — sur la base physiologique — de la répétition et de la reproduction de schèmes dans les premiers mois de l'existence. Bien qu'il en parle dans la description du second stade, Piaget situe le véritable départ de l'imitation au 3^e stade sensori-moteur (4-8 mois) avec l'imitation systématique des sons. Vers 11 mois (4^e stade sensori-moteur), on a une reproduction par tâtonnement, de gestes ou mouvements vus sur autrui. Cette représentation en acte se fait sans évocation mentale dira Piaget⁵¹. Vers 12 mois, on rencontre l'imitation de schèmes nouveaux. Des parties visibles du corps d'autrui sont mises en correspondance avec des parties invisibles du corps propre; premières imitations représentatives. À l'orée du 6^e stade enfin, l'enfant ouvrira ou fermera la bouche en face d'une ouverture qu'il faudrait agrandir pour atteindre l'intérieur de la boîte. Il y a ici représentation imitative du but à atteindre. On accède à l'imitation différée (sixième stade sensori-moteur).

L'imitation pour Piaget est donc indissociable du rapport sujet/objet ou sujet/milieu. Piaget la perçoit comme une activité du sujet. Elle joue un rôle prépondérant dans le PASSAGE de l'intelligence sensori-motrice à l'intelligence discursive. Or, entre le sensori-moteur et le représentatif comme entre l'imitation sensori-motrice et l'imitation différée (avec intériorisation donc), apparaît l'image⁵². Un recours à Wallon permettra ici d'éclairer le problème, mieux posé par la classification des conduites imitatives:

(l'imitation) n'a plus été strictement accommodation à autrui; elle est devenue imitation de scènes et d'événements; elle s'est faite instrumentale; elle a donné lieu aux simulacres, qui opposaient de façon tranchée le signe à la chose. Cet effet lui aussi est sorti de

son contraire, c'est-à-dire de l'assimilation totale entre soi et autrui, entre le simulacre et l'objet⁵³.

Sous cette perspective dialectique, le concept d'imitation prend alors tout son poids. L'imitation est importante dans son ambivalence. Pour l'enfant imiter se traduit en un double procès:

- passif: il est accommodation au modèle (acte *imitatif* dirons-nous)
- actif : il devient représentation du modèle par accommodation (acte *imitatoire*)

On comprend alors que lorsqu'il répète un mot d'adulte (à partir du 5^e stade sensori-moteur entre 12 et 18 mois), l'enfant le déforme, l'*engloutit* dans sa compréhension-audition, le *reform*e. En effet, il ne «répète pas de l'entendu» (Guillaume), il le *re*-produit, le *ré*-invente, jouant entre eux des sons connus⁵⁴. Le vocable est l'interface du double procès contenu dans l'imitation. Il est un aboutissement. Le mot n'est pas donné d'un bloc immédiatement à l'enfant, celui-ci le gagne à lui. Le mouvement de compréhension intimement lié à l'imitation est reconnaissance et découverte — c'est-à-dire mouvement de structuration de la pensée verbale affermissant les bases de ses «conditions constructives» (Guillaume) en liaison avec la suffisance ou l'insuffisance expressive constatée par lui. En ce sens, Denise François dira avec bonheur que l'enfant «approche» un modèle. Selon le mot de Grégoire, nous dirons que l'enfant est un «imitateur averti»⁵⁵.

L'enfant accède bien au mot par les mots, il vit «dans l'univers des mots d'autrui»⁵⁶, mais il doit s'attacher à les atteindre pour mieux assouvir ses désirs, réaliser ses besoins, *réussir* ses intentions, bref *faire effet*. Tout le travail d'*institution* de la langue en lui, ce travail obscur de mise en place des opérations de langue, vers une systématique cohérente, travail patient de mise en puissance, où la pensée devenant incisive à son égard cherche à tirer quelque chose de clair de ses mécanismes, est à l'oeuvre dans l'holophrase mais seulement de façon non aboutie, approchée. Côté accommodation, l'aspect figuratif et la psycho-sémiologie jouent un rôle actif dans l'avènement de la représentation verbale, témoins de son conflit avec la représentation cognitive en plein développement (côté assimilation). Grâce à l'imitation, on évite de réfugier la langue dans un pur mécanisme individuel déconnecté du social d'où elle tire pourtant sa substance.

Pour ces raisons, nous maintenons le rôle de l'imitation dans le passage à la représentation et à la représentation verbale. Comme le pense Piaget, on s'explique alors que le sujet dans son accommodation à la langue, cette réalité sociale et culturelle de la

communauté où il est né, procède par tâtonnement: il la reconstruit à partir des processus assimilateurs et accommodateurs déjà à l'oeuvre dans l'intelligence sensori-motrice.

Par ailleurs l'imitation comprise comme *activité* d'un passage rattache la langue à la représentation, expliquant ainsi l'arrivée tardive (vers 2 ans) du langage chez l'enfant. N'est-ce pas d'ailleurs d'une certaine façon la raison de la résistance aux débats depuis des dizaines d'années de ce concept⁵⁷?

CONCLUSION

Affronter l'énigme de la présence hors de soi du réel, de sa transformation, tel est l'acte auquel est convoqué le langage. Le réel que l'enfant connaît par son action, celui dont il fait usage, qui lui fait obstacle ou lui apporte une résistance gratifiante, demeure le même à la perception sonore du mot. Le mot est bon mot qui est visée de réel. Mais il est autre que le réel. Tel apparaît l'émerveillement de l'enfant devant ce réel qu'il *parle*, qu'il *désigne*, auquel il *assigne* sa voix à chaque fois nouvelle. Émouvante aventure de l'oreille et de la bouche, regard sonore et naïf vers un espace autre que l'espace pratique des premiers mois. L'objet surgira du vocable, objet de parole et de visée. Le mot se pose comme l'en-face de l'objet. Il est déclaration de présence du présent, puis il (sup)pose l'objet en face du sujet. Il est affirmation de présence de l'absent.

Cette altérité du réel, son extériorité s'esquisse en liaison avec le développement de la socialisation de l'enfant. Le rôle de l'adulte dans le processus d'interaction où se produit le mot n'est pas de livrer des résultats congelés, desséchés, mais d'en appeler chez l'enfant à la recréation de cette expérience. Tout converge pour «le petit d'homme» vers une mise en éveil du monde, de l'interlocuteur ou de lui-même (une enfant de 30 mois fera *vouaou* puis se cachera, jouant à se faire peur par les mots). La langue pour lui n'est pas tant un savoir accumulé dans les mots qu'une réalité expérimentale, une puissance de connaître.

Le vocable est ainsi un moyen d'expansion de soi et de distanciation du réel. Bien que façonnée depuis des siècles, la langue à prendre n'a rien d'une langue de bois. L'enfant doit fouiller, jouer de la vibration émotive des mots. Ces tâtonnements sous visée aboutiront à des formalisations inscrites, incorporées, «sorte(s) de sublimation de l'expérience»⁵⁸.

Poursuivant notre travail d'investigation en épistémologie génétique⁵⁹, sur le terrain d'une étude particulière, nous avons dû

ajuster les concepts, les torturer parfois pour parfaire leur adhérence aux faits. Le moment énigmatique du *parler en langue* – instantané de création – nous offre l'affrontement précieux de l'égo-centrisme et du collectif, où se joue un mécanisme de pré-incidence en quête de *lucidité*. Suivie chez l'enfant francophone, la réalisation mécanique de l'holophrase nous met en présence d'un conflit entre deux types de représentation naissante, deux types d'images: une aigrette sonore acquise principalement par imitation et une représentation cognitive vont se confronter créant du sens verbal. Cette relation d'apport de significations objectales, motrices ou communicationnelles et de support sonore, rythmique, intonatif, a été saisie comme un mécanisme d'incidence préfigurant la construction ultérieure du mot. Le refus de chercher dans l'holophrase une quelconque marque syntaxique est motivé par notre conception guillaumienne du mot: forme cellulaire de la langue et point de départ de l'analyse linguistique.

NOTES

1. François, F. etc., ... **La Syntaxe de l'enfant avant 5 ans**; pour les détails bibliographiques le lecteur voudra bien se reporter à la bibliographie en fin d'article.
2. Geneste, P., **Gustave Guillaume et Jean Piaget: Une contribution à la pensée génétique.**
3. Piaget, J., **Problèmes de psychologie génétique**, pp. 47-48.
4. Piaget, J., B. Inhelder, **La psychologie de l'enfant**, p. 15.
5. Piaget, J., **L'épistémologie génétique**, p. 16.
6. C'est la caractéristique du progrès même de «l'utilisation assimilatrice des objets matériels avec pour résultat de les substantifier» Piaget, **Naissance de l'intelligence**, p. 243. À propos de l'imitation d'autrui Piaget écrit: «qu'elle représente l'une des occasions principales de distinction entre le monde extérieur et le moi et par conséquent un facteur de substantification et de spatialisation du monde» (Piaget, J., **La construction du réel chez l'enfant**, p. 278). Il faut souligner ici que substantification et spatialisation joueront un rôle important pour l'entrée en langue du sujet parlant. On retrouvera le même rôle de la spatialisation chez Wallon avec des nuances.
7. Piaget, J., **Épistémologie génétique et La Construction du réel**, p. 278.
8. François, D., «Du pré-signe au signe», **La Syntaxe de l'enfant avant 5 ans**, p. 39.
9. Piaget, J., **Formation du symbole**, p. 234.
10. Indice: chez Piaget, la genèse du signe comprend dans l'ordre d'apparition : le signal (première variété d'indice), l'indice, le symbole puis le signe. L'indice est un aspect de la réalité extérieure. À 9 mois, un enfant sera capable de retrouver un objet caché sous une couverture, ainsi, on dira que la forme bombée de celle-ci sert d'indice à la présence de l'objet. À la page 170 de **Naissance de l'intelligence**, Piaget donne une définition très claire de l'indice: une impression sensorielle perçue dont la signification est un objet ou un schéma moteur (le signifiant et la signification sont confondus).
11. «Le langage initial est fait avant tout d'ordres et d'expressions de désir. La dénomination (...) n'est pas la simple attribution d'un nom, mais l'énoncé d'une action possible». Piaget, J., **La formation du symbole**, p. 236.

12. La phrase de Guillaume, page 109 du *Problème de l'article*, est «les formes de la pensée sont un calque de notre action virtuelle sur les choses».
13. Guillaume, G., *Leçons*, tome V, p. 31.
14. Stern, *La relation mère-enfant*, p. 135-154. Bollée et divers «La relation mère-enfant dans la première année de la vie et la relation autistique mère-enfant», Zazzo, R., *La première année de la vie*, p. 47.
15. Flament, F., in Zazzo, R., *La première année de la vie*, p. 84.
16. François, F., *La syntaxe de l'enfant avant 5 ans*, p. 142.
17. Voir introduction à *l'épistémologie génétique*, I, p. 73.
18. Kristéva, Julia, *Polylogue*, p. 72-73.
19. Voir Piaget, J., B. Inhelder, *La Psychologie de l'enfant*, pp. 9, 22, 126, 133.
20. *Ibid*, p. 22.
21. Voir les travaux de l'équipe du Pr. Guerlen à Roubaix. Nous remercions Laurence Paris pour les renseignements qu'elle nous a apportés sur ces recherches.
22. Joly, A., «Contribution à l'élaboration d'une syntaxe générale», *Systématique du langage*, I, p. 268.
23. Piaget, J., *Naissance de l'intelligence*, p. 82.
24. *Ibid*, p. 75.
25. Piaget, J., *Formation du symbole*, p. 230-231.
26. Un mot de Guillaume nous paraît particulièrement juste ici: la «trouvaille» du signe qui vient donner vie à une volonté expressive ou à une représentation psychique. «Cette recherche et son résultat partout motivé, constituent la psychosémiologie», Guillaume, G., *Langage et science du langage*, p. 276 n. 7.
27. Piaget, J., *Formation du symbole*, p. 236.
28. Fusion et non synthèse. Nous parlerons par pléonasmie d'une fusion hétérogène: il y a assimilation d'un acte assimilateur et d'un acte accommodateur; mais il n'y a pas de conjonction de l'un à l'autre, l'enfant ne pense pas l'unité des deux procès.
29. Guillaume, G., *Leçons*, tome II, p. 78.
30. Au tout début, dès les premières semaines on a des sons isolés. Ces sons vont être mis ensemble par l'enfant en syllabes (babababa). C'est ce que l'on nomme par le terme de duplication (c + v + c + v). Cette structure en duplication trouvera son apogée avec les mots phrases à deux syllabes possédant chacune une voyelle et une consonne (ex.: papa dada). Mais lorsque l'enfant va rompre cette duplication, il va en casser la symétrie (ex.:

/babe/ /bapə...), il va discriminer des groupes de sons et des sons isolés, discriminant des objets, des situations de plus en plus nombreux. La voie s'ouvre alors à l'holophrase et à son dépassement, par moindre tyrannie de la syllabe et exigence significative des sons discriminés. On sait que l'enfant différencie les consonnes et les voyelles vers 18 mois. Il est intéressant qu'à l'étape ultérieure des phrases à deux mots, la duplication des places se montre là, trace de la binarité phonique et syllabique antérieure, ouvrant d'ailleurs son propre champ de dépassement: une combinatoire, une syntaxe.

31. Moignet, *Études de psychosystématique française*, p. 141.
32. Nous reprenons cette distinction à Guillaume, G., *Leçons*, tome I, p. 257.
33. *Ibid*, p. 259.
34. Oléron, P., *L'enfant et l'acquisition du langage*, p. 92.
35. Guillaume, G., *op. cit.*, p. 259.
36. *Ibid*, p. 261.
37. Guillaume, G., *Temps et verbe*, p. 10.
38. Guillaume, G., *Leçons*, tome VII, p. 62.
39. *Ibid*, tome VIII, p. 12.
40. Bramaud du Boucheron, *La mémoire sémantique de l'enfant*, p. 33: «Le projet cognitif est la représentation cognitive d'un événement physique ou mental, il inclut ce que l'on appelle généralement la fonction de l'énoncé».
41. Guillaume, G., *Leçons*, tome VIII, p. 12.
42. C'est pourquoi nous ne souscrivons pas à la proposition de Denise François. Pour elle, à la source du langage on ne trouverait que l'affirmation d'une émission/réception et non une intention ou un besoin. P. Oléron dans *L'acquisition du langage écrit avec raison*: «entre l'intention et l'exécution il est difficile d'imaginer une coupure autre que théorique», p. 45.
43. Piaget, J., *La naissance de l'intelligence*, p. 199.
44. Pour Bruner, se met en place chez l'enfant bien avant l'accès au langage des schèmes communicatifs ou scénarios guidant l'enfant dans «la manière de manifester clairement ses propres intentions de communication et pénétrer les intentions des autres». (*Comment les enfants apprennent à parler*, p. 8.) Il étudie ensuite la transformation des intentions de communication «au travers des échanges de l'enfant avec l'adulte» (*ibid* p. 9). Le Docteur Stern dans son livre *Mère-enfant, les premières relations* décrit avant 6 mois des schémas interactifs développés par la mère et source

de futurs dialogues. Dans le livre dirigé par R. Zazzo, *La première année de la vie*, on trouve plusieurs contributions sur ce sujet.

Nous pensons que ces deux types d'analyse sujet/objet (plus proprement piagétienne peut-être) et sujet/sujet ne sont pas opposées mais appellent une synthèse future. Sinclair, Lézine, Stamback dans *Les bébés et les choses* se donnent l'illustration. Confirmant la thèse de l'égoïsme du tout petit, c'est-à-dire son manque de décentration ou d'objectivation, leur passionnante analyse de la prise de conscience du corps propre conclut: «Ce n'est qu'après l'âge de 18 mois que l'enfant explore directement le corps de l'autre, au début avec des gestes encore mal orientés pour arriver vers 24 mois à réaliser de longues séquences de jeux symboliques entraînant la maîtrise des fonctions des différentes parties du corps», p. 158.

45. Voir Sinclair etc. ... *Les bébés et les choses*.
46. Voir les travaux de Bruner, Rondal, Sinclair, etc. ... Zazzo.
47. Ne rencontrons-nous pas ici les thèses de Robert Lafont et du groupe de la praxématique du langage?
48. «Imitation, acquisition du langage et théorie guillaumienne de langage», AIPL, Bulletin 1988 no 5, p. 459-471.
49. *Ibid*, p. 460.
50. *Ibid*, p. 464.
51. Piaget, J., *La Formation du symbole (...)*, observations 25 et 29. Voir aussi *Naissance de l'intelligence*, p. 221-222.
52. L'image est une intériorisation des actes d'intelligence et non un préalable à ces actes, voir *Naissance de l'intelligence*, p. 132.
53. Wallon, Henri, *De l'acte à la pensée*, p. 195. Wallon ne parle d'imitation qu'à partir de l'imitation différée, c'est-à-dire après 18 mois. Auparavant il parle de pseudo-imitation: échocinésie, écholalie, etc...
54. Voir des imitations virtuelles lorsqu'un enfant prononce des mots nouveaux dans sa bouche et non prononcés devant lui à ce moment-là. Voir Piaget, *La formation du symbole*, p. 64.
55. Grégoire, A., *L'apprentissage du langage*, p. 88.
56. Bakhtine, M., *Esthétique de la création verbale*, p. 363.
57. Notons que l'acquisition d'une réalité sociale comme la langue relève probablement du même type de développement que le jeu symbolique eu égard à l'imitation. Les recherches de Sinclair, Lézine, etc..., nous apprennent ainsi que la permanence des objets et la maîtrise de leur usage conventionnel sont contemporains: «Tout se passe comme si le bébé ayant acquis une connaissance

de l'usage social des objets par l'observation et l'imitation dans le hic et nunc développe ces procédés dans une direction nouvelle: les interactions imitatives fournissent des connaissances sociales qui à leur tour transforment les activités imitatives elles-mêmes: les activités imitatives pourront désormais se dérouler en l'absence du modèle (bien qu'au début pas encore en l'absence de l'objet)» Sinclair, etc. *Les bébés et les choses*, p. 178. Voilà Piaget et Wallon réconciliés sur le sujet principal de leurs polémiques. Ce qui permet de saisir «qu'outre l'élaboration des signifiants différenciés interviennent dans l'acquisition de la langue maternelle des facteurs spécifiques liés aux interactions communicatives» *ibid*, p. 180. Les auteurs suggèrent qu'on aurait là une explication du phénomène contradictoire de surgénéralisation (lié à la permanence de l'objet) et de la surspécialisation (lié à la connaissance usuelle de l'objet).

58. Guillaume, G., *Leçons...*, tome VI, p. 224.
59. Voir notre ouvrage.

RÉRÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE, M. (1984): **Esthétique de la création verbale**, traduit du russe par A. Aucouturier, préface de T. Todorov, Paris, Gallimard, 402 p. (1ère éd., Moscou, 1979).
- BELLUGI, U., R. BROWN (1971): **The Acquisition of Language**, Chicago-London, University of Chicago Press, 191 p., (1ère éd. 1964).
- BRAMAUD DU BOUCHERON, G. (1984): **La mémoire sémantique de l'enfant**, Paris, P.U.F., 311 p.
- BRONCKART, J.P. (1977): **Théories du langage, une introduction critique**, Bruxelles, Mardaga, 361 p.
- BRUNER, J. (avec la coll. de R. Watson) (1987): **Comment les enfants apprennent à parler**, trad. de J. Piveteau et J. Chamber, Paris, Retz, 128 p.
- FRANCOIS, F., D. FRANCOIS, E. SABEAU-JOUANNET, M. SOURDOT (1977): **Syntaxe de l'enfant avant cinq ans**, Paris, P.U.F., 237 p.
- GENESTE, P. (1987): **Gustave Guillaume et Jean Piaget: une contribution à la pensée génétique**, Paris, Klincksieck, 215 p.
- GRÉGOIRE, A. (1979): **L'apprentissage du langage. Les deux premières années**, Paris, Les Belles Lettres, 288 p. (1ère éd. 1937).
- GUERLEN, D., X. RENARD, F. VERSYP, L. PARIS-DELRUE, D. VERVOORT (1988): «La Transmission intra-amniotique des voix humaines» *Revue française de gynécologie obstétrique*, 83, I, pp. 43-50.
- GUILLAUME, G. (1970): **Temps et verbe. Théorie des aspects des modes et des temps suivi de l'Architectonique du temps dans les langues classiques**, Paris, Champion, XXI, 134 + 66 p. (1ère éd. séparée, Paris 1929, Copenhague 1945).
- (1971): **Leçons de linguistique ... 1948-1949, A. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I**, tome I, publiées par R. Valin, Québec-Paris, P.U.L., Klincksieck, 269 p.
- (1973): **Langage et science du langage**, Paris-Québec, Nizet - P.U. Laval, 287 p. (1ère éd. 1964).
- (1975): **Le problème de l'article et sa solution dans la langue française**, rééd. par R. Valin, Paris-Québec, Nizet - P.U. Laval, XVI, 318 p.

- (1979): **Leçons de linguistique... 1948 - 1949, B. Psychosystématique du langage. Principes, méthodes et applications, I, tome II, Québec-Paris, P.U.L., Klincksieck, 222 p.**
- (1982): **Leçons de linguistique... Systèmes linguistiques et successivités historiques des systèmes II, tome V, Québec-Lille, P.U.L. - P.U.L., 311 p.**
- (1987): **Leçons de linguistique... 1945 - 1946, C. Grammaire particulière du français et grammaire générale, I, tome VI, Québec-Lille, P.U.L. - P.U.L., 311 p.**
- (1987): **Leçons de linguistique... 1945 - 1946, A. Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française IV, tome VII, Québec-Lille, P.U.L. - P.U.L., 358 p.**
- (1988): **Leçons de linguistique... 1947 - 1948, C. Grammaire particulière du français et grammaire générale, III, tome VIII, Québec - Lille, P.U.L. - P.U.L., 377 p.**
- HALLIDAY, M.A.K. (1975): **Learning How to Mean: Exploration in the Development of Language, London, E. Arnold.**
- JOLY, A. (1984): «Contribution à l'élaboration d'une syntaxe générale: éléments pour une syntaxe psychomécanique de l'énonciation», **Systématique du langage, I, textes réunis par R. Lesage, Lille, P.U. Lille, pp. 261-277.**
- KRISTÉVA, J. (1977): **Polylogue, Paris, Seuil, 537 p.**
- MACNEILL, D. (1966): «Developmental Psycholinguistics», Smith, S., Miller, G.A., **The Genesis of Language, a Psycholinguistic Approach, Cambridge, M.I.T. Press, pp. 15-71.**
- MOIGNET, G. (1974): **Études de psycho-systématique française, Paris, Klincksieck, 273 p.**
- OLÉRON, P. (1972): **Langage et développement mental, Bruxelles, Dessail, 299 p.**
- (1979): **L'enfant et l'acquisition du langage, Paris, P.U.F., 253 p.**
- PIAGET, J. (1976): **La formation du symbole chez l'enfant, imitation, jeu, et rêve, image et représentation, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 310 p. (1ère éd. 1946).**
- (1977): **La naissance de l'intelligence chez l'enfant, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 342 p. (1ère éd. 1936).**
- (1977): **La construction du réel chez l'enfant, 6^e éd. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 342 p. (1ère éd. 1937).**
- (1979): **L'épistémologie génétique, Paris, P.U.F., 127 p., (1ère éd. 1970).**
- (1980): **Psychologie et épistémologie, Paris, Denoël/Gonthier, 189 p. (1ère éd. 1970).**

- (1983): **Problèmes de psychologie génétique**, Paris, Denoël/
Gonthier, 177 p., (1ère éd. 1972).
- RONDAL, J.A. (1978): **Langage et éducation**, Bruxelles, Mardaga,
275 p.
- (1983): **L'interaction adulte-enfant et la construction du
langage**, Liège - Bruxelles, Mardaga, 197 p.
- SINCLAIR, H., M. STAMBACK, I. LÉZINE, S. RAYNA et M.
VERBA (1982): **Les bébés et les choses ou la créativité du
développement cognitif**, Paris, P.U.F., 200 p.
- STERN, D. (1987): **Mère-enfant, les premières relations** (2e éd.)
Bruxelles, Mardaga, 198 p. (1ère éd. Cambridge 1977).
- WALLON, H. (1985): **De l'acte à la pensée - Essai de psychologie
comparée**, Paris, Flammarion, 202 p. (1ère éd. 1962).
- WITTWER, J. (1988): «Imitation, acquisition du langage et théorie
guillaumienne du langage», *A.I.P.L. Bulletin* no 5, pp. 459-471.
- WYATT, G.L. (1973): **La relation mère-enfant et l'acquisition du
langage**, trad. par J. Lucas-Debefve, (2e éd.), Bruxelles, Mardaga,
422 p. (1ère éd. 1969).
- ZAZZO, R. (1986): (recueil de travaux internationaux présentés par -)
La Première Année de la vie, Paris, P.U.F., 237 p.

LANGUES ET LINGUISTIQUE, no 18, 1992: 97-119

**ÉTUDE D'UN SUFFIXE RÉGULIER
DE L'ESPAGNOL MODERNE**

René GINGRAS
Étudiant de 3^e cycle

Le suffixe formateur d'adjectifs *-/os/-* en espagnol a été l'objet de peu d'études systématiques visant à décrire son comportement, et les auteurs de ces études ne semblent pas s'entendre sur les valeurs sémantiques véhiculées par ce suffixe. Dans le présent article, nous présentons les résultats de notre mémoire de maîtrise, qui se veut une étude synchronique du comportement sémantique et formel du suffixe *-/os/-* en espagnol moderne.

Langues et linguistique, n° 18, 1992

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lli.ulaval.ca

ÉTUDE D'UN SUFFIXE RÉGULIER DE L'ESPAGNOL MODERNE

René GINGRAS

Le suffixe *-/os/-*, formateur d'adjectifs du type *amorosola* (amoureux/euse) et *orgullosola* (orgueilleux/euse) en espagnol moderne, n'a fait l'objet que de très peu d'études approfondies visant à rendre compte de son comportement sémantique et formel. Parmi ces études, on compte des ouvrages comme les grammaires ou les histoires de la langue, où ce suffixe n'est traité que succinctement; parmi les travaux portant spécifiquement sur la suffixation, le comportement de *-/os/-* est décrit d'un point de vue diachronique ou n'est étudié que sur l'un des plans sémantique ou formel.

C'est surtout l'aspect sémantique de *-/os/-* qui a été étudié jusqu'ici, et l'on note certaines divergences d'opinion chez les auteurs consultés. Par exemple, Alemany Bolufer (1920) affirme que ce suffixe véhicule des valeurs de possession (comme *sudoroso*), d'appartenance (par exemple, *praderoso*), de ressemblance (par exemple, *ladrilloso*) et une vague «significación activa» (comme dans *afrentoso*) pour les adjectifs dérivés de substantifs. Les dérivés d'adjectifs ont une valeur augmentative (par exemple, *verdoso*) et les dérivés déverbaux ont une signification active (comme dans *resbaloso*, mais on ignore s'il s'agit de la même signification active que pour les dérivés de substantifs). D'un autre côté, Kany (1962) nous dit que *-/os/-* véhicule une valeur très générale de «posesión de las características del sustantivo primitivo» (p. 126), valable tout autant pour les adjectifs dérivés de substantifs que pour ceux formés à partir d'adjectifs ou de verbes (on donne comme exemples *orgullosa*, *verdoso* et *fatigoso*). Entre ces deux pôles, on trouve presque autant d'opinions que d'auteurs, et ces opinions semblent quelquefois varier selon la région hispanophone décrite. Cette variation topique est surtout observée chez Scavnicky (1982), qui affirme qu'en Amérique centrale, *-/os/-* «begins to show semantic modifications» (p. 86).

L'objectif du présent article est de présenter les résultats de notre mémoire de maîtrise¹, qui se veut une étude synchronique du comportement sémantique et formel du suffixe *-/os/-* en espagnol moderne. Notre mémoire a également porté sur la disponibilité² de ce suffixe ainsi que sur le réseau concurrentiel qui s'établit entre *-/os/-* et d'autres suffixes formateurs d'adjectifs en espagnol moderne. Finalement, nous avons voulu savoir si les valeurs de *-/os/-* variaient selon la région où il était employé, comme l'affirme Scavnicky (1982).

1. LE CORPUS

Le corpus dont nous disposons pour cette analyse se composait de 367 entrées, correspondant à 327 adjectifs différents susceptibles d'être formés à l'aide de *-/os/-*³. Ces lexies ont été choisies par échantillonnage parmi les 1428 adjectifs ayant la terminaison *-/os-ola/* du *DIASLE*. Partant de l'hypothèse qui veut que plus le nombre de lexies formées avec l'aide d'un suffixe est grand, plus celui-ci est régulier (voir Gawelko 1973: 390), nous avons décidé de procéder par échantillonnage.

Dans le but d'obtenir un échantillon de base d'environ 200 mots, nous avons procédé à un échantillonnage systématique parmi l'ensemble des adjectifs du *DIASLE* (1 mot sur 7 était retenu). Cet échantillon a ensuite été corrigé afin de donner une certaine représentation aux régionalismes, de tenir compte des variantes orthographiques d'un adjectif donné, du comportement de *-/os/-* dans le discours et des affirmations de Scavnicky (1982) sur les innovations sémantiques affectant ce suffixe en Amérique centrale.

2. ANALYSE SÉMANTIQUE

Dans cette partie de notre mémoire, nous avons dans un premier temps distingué les adjectifs suffixés des adjectifs non suffixés de notre corpus et, dans un deuxième temps, nous avons voulu déterminer —à partir du sens des adjectifs suffixés— les valeurs caractéristiques de *-/os/-* en espagnol moderne. Finalement, nous avons comparé ce suffixe avec ses principaux concurrents et nous avons abordé les phénomènes de spécialisation sémantique et de lexicalisation. Puisque notre mémoire s'inscrit à l'intérieur du projet de recherche *Les suffixes formateurs d'adjectifs en espagnol moderne: analyse morphosémantique et morphologique*, sous la direction de Silvia Faitelson-Weiser⁴, on ne devra pas s'étonner du fait que la méthodologie utilisée dans le cadre de notre recherche est, *mutatis mutandis*, la même que celle utilisée dans le cadre de ce projet⁵.

Avant de présenter les résultats de notre analyse sémantique, il importe de présenter la définition du concept de base de cette étude, soit celui de suffixe. Nous entendons par suffixe «un élément linguistique qui, précédant immédiatement dans un mot donné les désinences grammaticales (ou flexionnelles) —explicites ou implicites—, a comme fonction l'intégration dudit mot dans un champ morphologique⁶ et, à l'intérieur de ce champ, dans un champ morphosémantique⁷ particulier» (Faitelson-Weiser 1987: 52)⁸.

2.1 Adjectifs suffixés et non suffixés

Afin de distinguer en synchronie les adjectifs suffixés des non suffixés, nous avons utilisé le *test de la paraphrase*. En effet, si l'on considère que l'une des fonctions d'un suffixe est d'apporter un certain degré de généralisation dans le mot (voir Faitelson-Weiser 1980: 15-26), nous avons conclu que cela était dû au statut suffixal de cet élément. Nous avons donc cherché les définitions des adjectifs de notre corpus dans les sources du *DIASLE* (parfois dans d'autres ouvrages lexicographiques) dans le but de reformuler la définition de ces adjectifs en terme de paraphrases définitoires. Lorsqu'une telle reformulation était possible, l'adjectif analysé était considéré comme suffixé; dans le cas contraire, il était classé parmi les adjectifs non suffixés. Nous avons ainsi identifié parmi les mots de notre corpus 336 adjectifs suffixés. De ce nombre, 7 adjectifs n'ont pas été retenus pour analyse puisqu'il s'agissait de mots composés ou préfixés existant déjà sans préfixe ou hors composition — on peut citer comme exemple *antañosola* et *desamorosola*, pour lesquels nous avons les lexies «simples» *añosola* et *amorosola* —; nous avons jugé que la seule différence entre les deux mots serait celle amenée par le préfixe ou l'autre mot du composé. Il nous restait donc un total de 329 lexies suffixées retenues, soit 91% des mots de notre corpus, ce qui montre que la terminaison *-/os-ola/* est rarement autre chose qu'un suffixe en espagnol. Le tableau 1 présente une liste des paraphrases définitoires rencontrées pour les mots de notre corpus.

Dans ces paraphrases, Adj (adjectif), Adv (adverbe), NPr (nom propre) et S (substantif) représentent la lexie de référence des adjectifs suffixés, soit la notion qui sert de base à la suffixation. Ainsi, dans le cas d'un adjectif comme *amorosola*, qui peut être paraphrasé «Qui a S (beaucoup)», le «S» représentant la lexie de référence est le substantif *amor*.

Le premier détail que nous avons pu observer sur les adjectifs suffixés est que dans tous les cas, à l'exception de 19 lexies où l'on trouvait la paraphrase «Qui est (plus ou moins) Adj», l'ajout du suffixe entraînait un changement de la catégorie sémantique de la lexie de référence. Nous avons donc séparé les paraphrases définitoires en deux groupes distincts:

- a) Un premier groupe, formé par la paraphrase «Qui est (plus ou moins) Adj», qui indique que le suffixé n'est qu'une pondération de l'intensité de sa lexie de référence ou, selon la terminologie que Corbin (1987) emprunte à Lyons (1978: §9.4), que le suffixé est un «hyponyme» de sa référence, c'est-à-dire qu'entre les deux, il existe une vague relation d'inclusion (voir Corbin 1987: 710).

TABLEAU 1: Paraphrases définitoires

Paraphrases définitoires		Exemples ⁹
1. Où l'on peut (ou doit)	V	<i>rodoso</i> ← <i>rodar</i>
2. Qui ... (beaucoup)	V Ø causatif passif	<i>abundoso</i> ← <i>abundar</i> <i>resbaloso</i> ← <i>resbalar</i> <i>rajoso</i> ← <i>rajar</i>
3. Qui a ... (beaucoup)	S	<i>amoroso</i> ← <i>amor</i>
4. Qui appartient à	S	<i>jailoso</i> ← <i>jai</i>
5. Qui cause (ou produit)	S	<i>agravioso</i> ← <i>agravio</i>
6. Qui est à la manière de	NPr	<i>marioso</i> ← <i>María</i>
	S	<i>huatoso</i> ← <i>huato</i>
7. Qui est amateur de	S	<i>detaloso</i> ← <i>detalle</i>
8. Qui est adepte de	S Adv	<i>falanjoso</i> ← <i>falanje</i> <i>atiempo</i> ← <i>a tiempo</i>
9. Qui est originaire (ou habitant) de	S	<i>guaycoso</i> ← <i>guayco</i>
10. Qui est (plus ou moins)	Adj	<i>azuloso</i> ← <i>azul</i>
11. Qui peut (ou doit) ...:	V passif	<i>quebrajoso</i> ← <i>quebrajar</i>
12. Qui peut (ou doit) causer	S	<i>asuntoso</i> ← <i>asunto</i>
13. Qui ressemble à	S	<i>huloso</i> ← <i>hule</i>
14. Qui se rapporte à	S	<i>opioso</i> ← <i>opio</i>

- b) Un deuxième groupe, constitué de toutes les autres paraphrases, implique un changement de catégorie sémantique de la lexie de référence. Ici, le suffixe remplit pleinement sa fonction qui est le transfert d'un mot d'un champ morphosémantique à un autre. Les lexies de ce groupe ont été nommées **adjectifs de rapport référentiel** (voir à ce sujet Faitelson-Weiser 1990a).

En observant attentivement les paraphrases définitoires du tableau 1, nous avons pu établir certains liens entre elles. Ainsi, par exemple, certaines différences, souvent instituées par la catégorie grammaticale de la lexie de référence, peuvent être abolies, permettant ainsi le regroupement de paraphrases. Par exemple, les paraphrases appliquées pour rendre compte de la suffixation déverbale peuvent être groupées sous deux ensembles, soit les **agents** (paraphrases «Qui V (beaucoup)», «Qui V (beaucoup): causatif» et «Où l'on peut (ou doit) V») et les **patients** (paraphrases «Qui V (beaucoup): passif» et «Qui peut (ou doit) V: passif»). C'est ainsi que nous avons pu regrouper les paraphrases s'appliquant aux adjectifs de rapport référentiel en huit groupes ou **valeurs spécifiques**, soit l'**adhésion** —«Qui est adepte de S», «Qui est adepte de Adv»—, l'**agent**, qui peut être «non marqué» effectif —«Qui V

(beaucoup)», «causal» effectif —«Qui V (beaucoup): causatif» et «Qui cause (ou produit) S» —, «causatif» virtuel —«Où l'on peut (ou doit) V» et «Qui peut (ou doit) causer S» — ou «habituel» —«Qui est amateur de S» —, l'appartenance ethnique —«Qui appartient à S» —, l'origine —«Qui est originaire (ou habitant) de S» —, le patient effectif —«Qui V (beaucoup): passif» — ou virtuel —«Qui peut (ou doit) V: passif» —, le possesseur —«Qui a S (beaucoup)» —, le rapport —«Qui se rapporte à S» — et la ressemblance modale —«Qui est à la manière de NPr» et «Qui est à la manière de S» — ou physique —«Qui ressemble à S».

Encore une fois, il nous a été possible de regrouper les valeurs spécifiques possédant certains traits de signification en commun sous quatre grandes catégories qui constituent les valeurs génériques de -/os/-, soit:

- a) La **caractérisation**, c'est-à-dire la valeur des adjectifs auxquels on a transféré l'ensemble des traits sémantiques de sa lexie de référence en omettant seulement ses traits grammatico-sémantiques. Si par exemple on dit d'une personne qu'elle est *amorosa* ou d'une chose qu'elle est *abundosa*, on sent que ces mots ont en commun le fait que la personne et la chose se «caractérisent» par le fait d'être amoureux d'une part et par le fait d'être en abondance d'autre part. Cette valeur, qui peut être signifiée par la paraphrase générique «Qui se caractérise par X», regroupe les valeurs spécifiques d'agent, de patient et de possesseur.
- b) L'**identification**, c'est-à-dire le type de rapport qui fait qu'un suffixé soit senti comme s'identifiant à la notion contenue dans sa lexie de référence sans pour autant la contenir. Ainsi, lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est *guaycoso*, on l'identifie d'une certaine façon à son lieu d'origine. Ce rapport, qui peut s'exprimer par la paraphrase générique «Qui s'identifie à X», regroupe les valeurs spécifiques d'adhésion, d'appartenance ethnique et d'origine et correspond *grosso modo* aux gentils.
- c) La **ressemblance**, soit le type de rapport qui fait qu'un adjectif suffixé soit senti comme pouvant attribuer à son support une certaine ressemblance —physique (dans un cas comme *huloso*) ou modale (dans un cas comme *marioso*)— avec la lexie de référence. Ce rapport, signifié par la paraphrase générique «Qui ressemble à X», est impliqué dans les paraphrases «Qui ressemble à S», «Qui est à la manière de NPr» et «Qui est à la manière de S».
- d) Le **rapport**, c'est-à-dire la valeur générale ou neutre de référence, qui ne spécifie aucune modalité particulière de cette référence et qui est exprimée par la paraphrase «Qui se rapporte à S». On trouve entre autres cette valeur dans l'adjectif *opioso*, signifiant «qui a trait à l'opium», sans plus de détails.

Le tableau 2 reprend les paraphrases définitoires du tableau 1, mais regroupées selon les valeurs spécifiques et génériques auxquelles elles correspondent.

2.2 Les champs morphosémantiques de -/os/-

Afin de déterminer quelles valeurs —génériques et spécifiques— étaient caractéristiques de -/os/-, nous nous sommes doté de certains critères. Ainsi, avant de déclarer que -/os/- véhiculait une valeur générique donnée, nous avons exigé:

- a) qu'il y ait au moins 2 adjectifs suffixés dérivés¹⁰ partageant la même valeur générique;
- b) que cette valeur s'applique à au moins 15% des suffixés dérivés de notre corpus.

Cette proportion se justifie par le fait que si l'on imagine que les suffixés sont distribués de façon égale parmi les cinq valeurs génériques identifiées (incluant l'hyponymie), chacune de ces valeurs comprendrait 20% des suffixés; nous avons laissé une marge de sécurité de 5% afin de nous assurer que toutes les valeurs pertinentes seraient considérées. Quant au nombre de deux adjectifs suffixés dérivés partageant la même valeur générique, nous avons pris la proportion proposée par Malkiel (1970: 333) —qui est de trois lexies— et avons considéré là aussi une marge de sécurité.

Pour qu'une valeur spécifique soit déclarée caractéristique du suffixe -/os/- en espagnol moderne, nous avons formulé des exigences semblables à celles applicables aux valeurs génériques, soit:

- a) qu'il y ait au moins 2 suffixés dérivés véhiculant une valeur spécifique;
- b) que cette valeur représente au moins 15% des suffixés dérivés dans le cadre d'une même valeur générique.

Cet ensemble de critères nous a permis de décrire le comportement sémantique de -/os/- de la façon suivante:

A) La caractérisation

Comme nous l'avons dit plus haut, cette valeur générique comprend les valeurs spécifiques d'agent, de patient et de possesseur. La caractérisation est véhiculée par 277 lexies, soit 84% des 329 adjectifs suffixés de notre corpus; on doit donc considérer cette valeur comme caractéristique de -/os/-. À l'intérieur de cette valeur générique, nous avons retenu les valeurs spécifiques de possesseur (paraphrase «Qui a S (beaucoup)») et d'agent causal effectif dénominal (paraphrase «Qui cause (ou produit) S»), valeurs véhiculées respectivement par 191 et 44 adjectifs suffixés. Les valeurs spécifiques d'agent effectif non marqué (30 lexies, dont *abundoso/a* et *apagoso/a*), agent habituel (6 lexies: *comodioso/a*, *detallosa/a*, *dietoso/a*, *fastoso/a*, *laborioso/a*] et *laboroso/a*]¹¹ ainsi que de patient effectif (2 lexies: *ominoso/a* et *rajoso/a*) n'ont pas été retenues car, bien qu'elles s'appliquaient à au moins deux adjectifs suffixés, leur nombre ne représentait pas 15% des adjectifs véhiculant la caractérisation. Aussi,

TABLEAU 2: Valeurs génériques, valeurs spécifiques et paraphrases définitives

Valeurs génériques	Valeurs spécifiques			Paraphrases définitives	
Caractérisation	Agent	Ø	effectif	Qui ... (beaucoup)	V
			effectif	Qui ... (beaucoup): causatif Qui cause (ou produit)	V S
		causal	virtuel	Où l'on peut (ou doit) Qui peut (ou doit) causer	V S
			amateur	Qui est amateur de	S
	Patient		effectif	Qui ... (beaucoup): passif	V
			virtuel	Qui peut (ou doit) ...: passif	V
Possesseur		effectif	Qui a ... (beaucoup)	S	
Hyponymie	Hyponymie			Qui est (plus ou moins)	Adj
Identification	Adhésion			Qui est adepte de	S Adv
	Appartenance ethnique			Qui appartient à	S
	Origine			Qui est originaire (ou habitant) de	S
Rapport	Rapport			Qui se rapporte à	S
Ressemblance	Ressemblance	modale		Qui est à la manière de	NPr
			physique	Qui ressemble à	S S

les valeurs spécifiques d'agent causal effectif déverbal (*resbalosola*), d'agent causal virtuel déverbal (*rodosola*), d'agent causal virtuel dénominal (*asuntosola*) et de patient virtuel (*quebrajosola*) n'ont pas été retenues car elles n'ont pas satisfait à notre première condition, soit d'être véhiculées par au moins deux adjectifs suffixés dérivés.

B) Les autres valeurs génériques

Les autres valeurs génériques identifiées n'ont pas été retenues parce qu'elles apparaissent sporadiquement dans notre corpus. En effet, les valeurs les plus importantes après la caractérisation sont l'hyponymie —qui, contrairement à ce qu'affirme Scavnicky 1982, n'est pas limitée à

l'Amérique Centrale (voir Gingras 1989a: 305-6) — et la ressemblance, qui n'étaient véhiculées que par 6% des adjectifs suffixés de notre corpus (19 lexies pour l'hyponymie, dont *azulosola* et *borrachosola*, et 22 pour la ressemblance, dont *huatosola* et *hulosola*). L'identification et le rapport étaient encore moins importantes, ne s'appliquant respectivement qu'à 2% (*atiemposola*, *falanjosola*, *guaycosola*, *jailosola*, *movimientosola*, *quajosola* et *reinosola*) et 1% (*flemonosola*, *numerosola*, *opiosola* et *pijosola*) des adjectifs suffixés de notre corpus.

Mentionnons en terminant que, contrairement à ce qu'affirme Scavnicky, rien ne nous a permis de conclure que *-/os/-* se comportait différemment en Amérique centrale. Le faible nombre de valeurs retenues en fait foi.

2.3 Suffixes équivalents et concurrents

Une fois identifiées les valeurs génériques et spécifiques caractéristiques de *-/os/-*, nous avons comparé ce suffixe avec les autres suffixes formateurs d'adjectifs de l'espagnol moderne, afin d'identifier les suffixes équivalents ainsi que les concurrents. Tout comme Faitelson-Weiser et Gingras (1991: 82-3), nous avons défini l'équivalence comme étant «la relation qui s'établit entre deux suffixes ou plus véhiculant la même valeur spécifique», tandis que la concurrence est «la relation s'établissant effectivement entre deux suffixes équivalents ou plus intervenant dans la formation d'un nombre raisonnable de suffixés formés à partir des mêmes bases».

2.3.1 Suffixes équivalents

Parmi les suffixes étudiés dans le cadre du projet *Les suffixes formateurs d'adjectifs en espagnol moderne : analyse morphosémantique et morphologique*, on peut considérer comme étant équivalents les suffixes suivants¹² :

- a) suffixes dénotant le possesseur : *-/ad/-* (*conchadola*), *-/ak/-* (*patacola*), *-/an/2-* (*bausánØla*), *-/arj/-* (*celulariola*), *-/ent/-*, réalisé *-/ent-ola/* et *-/jent-ola/* (*moquillentola*, *asquientola*), *-/er/-* (*arroberola*), *-/i/-* (*hambriola*), *-/ifik/-* (*cientificola*), *-/ine/-* (*broncíneola*), *-/ista/* (*jonjista*), *-/iú/-* (*favoritola*), *-/iø/-* (*calizola*), *-/jond/-* (*botiondola*), *-/on/-* (*orejónØla*), *-/ot/2-* (*devotola*), *-/ud/-* (*garbudo/a*), *-/uø/-*, réalisé *-/uø-ola/* et *-/us-ola/* (*dentuzola*, *dentusola*), *-/V]ka/*, réalisé *-/i]ka/*, *-/a]ka/* et *-/ja]ka/* (*tupullishca*, *gusanashca*, *seboyashca*), *-/ak/-* (*pulmoníacola*), *-/el/-* (*plúmeola*), *-/ik/-*, réalisé *-/astik-ola/*, *-/atik-ola/*, *-/etik-ola/*, *-/istik-ola/*, *-/itik-ola/* et *-/ik-ola/* (*encomiásticola*, *ideáticola*, *tabéticola*, *camelísticola*, *sifilitico*, *detríticola*) et *-/V'Bund/-*, réalisé *-/a'Bund-ola/* et *-/i'Bund-ola/* (*nauseabundola*], *pudibundola*);

- b) suffixes véhiculant l'agent causal effectif : *-/arj/* (*deficitariola*), *-/er/* (*bullerola*), *-/iB/*, réalisé *-/a'tiB-ola/*, *-/i'tiB-ola/*, *-/tiB-ola/* et *-/iB-ola/* (*alternativola*, *supositivola*, *fruitivola*, *vomitivola*), *-/ifik/* (*calorificola*), *-/ist/* (*bullistola*), *-/orj/*, réalisé *-/a'torj-ola/*, *-/i'torj-ola/*, *-/torj-ola/* et *-/orj-ola/* (*expiatoriola*, *punitoriola*, *resolutoriola*, *revulsoriola*), *-/ik/*, réalisé *-/atik-ola/* et *-/ik-ola/* (*filáticola*, *catárticola*) et *-/V'Bund/*, réalisé *-/a'B'bund-ola/* et *-/i'Bund-ola/* (*nauseabundola*₂, *tremebundola*).

2.3.2 Suffixes concurrents

2.4 Spécialisation et lexicalisation

2.4.1 Spécialisation

Au moment où nous avons reformulé les définitions des adjectifs de notre corpus sous forme de paraphrases définitives, nous avons remarqué que l'emploi de certains adjectifs semblait être soumis à des facteurs d'ordre syntagmatique. En effet, la définition de certains adjectifs de notre corpus implique qu'ils ne se disent que d'un substantif en particulier ou d'une «classe» de substantifs. Les 11 adjectifs comportant ce type de définition (8 véhiculaient le possesseur et se disaient de lieux, un véhiculait le possesseur et se disait d'un arbre et 2 véhiculaient la ressemblance et se disaient respectivement d'herbes et de sucre) ont été considérés comme **spécialisés**. Les cas qui ont surtout attiré notre attention sont ceux où un adjectif véhiculant le possesseur se disait d'un lieu. En effet, s'ils avaient été en quantité suffisante, ils auraient pu justifier l'ajout d'une paraphrase «Lieu qui a S (beaucoup)»; cependant, la proportion d'adjectifs se disant d'un lieu est trop faible (3% des adjectifs de caractérisation) pour envisager une telle paraphrase, ce qui nous a conduit à les «absorber» à l'intérieur de la paraphrase «Qui a S (beaucoup)».

2.4.2 Lexicalisation

Sont dits **lexicalisés** les adjectifs qui, tout en se laissant définir au moyen de l'une des paraphrases retenues (ce qui leur confère leur caractère de suffixés), ont une signification tellement particulière qu'elle implique, pour toutes sortes de raisons (emplois métaphoriques, ludiques, etc.) des «glissements sémantiques» importants. Ce phénomène, qui affecte 18 lexies de notre corpus (7 véhiculant le possesseur et une véhiculant l'agent causal effectif), peut aller de la simple «extension métaphorique» (ce qui semble être le cas des lexies lexicalisées de notre corpus; voir Lyons 1978: 212) à une perte du lien sémantique unissant le suffixé à sa lexie de référence. Dans ce dernier cas, un adjectif pourrait même être considéré non suffixé par certains locuteurs.

3. ANALYSE MORPHONOLOGIQUE

Dans cette partie de notre mémoire, nous avons séparé les adjectifs suffixés de notre corpus en deux groupes: les adjectifs suffixés **dérivés** et les suffixés **non dérivés**. Nous avons ensuite décrit les modes de formation des adjectifs dérivés; selon la régularité de ces modes de formation, nous avons pu évaluer dans quelle mesure il était possible pour un locuteur hispanophone de reconnaître la lexie à partir de laquelle un adjectif suffixé dérivé est formé.

3.1 Suffixés dérivés et non dérivés

Nous avons considéré comme suffixés dérivés «des suffixés dont la lexie de référence peut être verbalisée sous une forme «suffisamment» semblable à celle du suffixé» (Faitelson-Weiser et Gingras 1990 : 86). Dans ces cas, la lexie de référence —ou une partie de celle-ci— devenait la **lexie de base (LB)** du dérivé; dans le cas contraire, il s'agissait pour nous de suffixés non dérivés (pour plus de détails sur cette distinction, voir Gingras 1989b). Parmi les 329 adjectifs suffixés de notre corpus, 315 correspondaient à la définition d'un dérivé, soit 96% des suffixés. Les lexies non dérivées sont *anfractuosola*, *autorosola*, *capciosola*, *chisillosola*, *ciosola*, *fulminosola*, *pistiñosola*, *quajosola*, *ruginosola*, *tutanosola*, *valerosola*₂ et *vasculosola*, dont les lexies de référence —*desigualdad*, *abusar*, *engañar*, *mugre*, *liendre*, *rayo*, *legaña*, *tribu*, *moho*, *moco*, *valentía* et *vaso*— ressemblaient peu ou pas du tout aux adjectifs suffixés. Nous n'avons donc conservé que les 315 adjectifs dérivés pour l'analyse synchronique de leurs modes de formation.

3.2 Les modes de formations

Afin de déterminer les modes de formation, nous avons suivi les différentes étapes du processus dérivatif, soit le processus que subit une LB afin d'aboutir à un dérivé. Les quatre étapes de ce processus sont la **lexie de base**, le **dérivant**, le **thème dérivatif** et le **dérivé** (voir Faitelson-Weiser et Gingras 1990: 90). À partir des données fournies par ces étapes, nous avons pu déterminer quelle était la modalité (ajout ou substitution) de la suffixation caractéristique de *-/os/-*, quelles étaient les modifications supplémentaires affectant, le cas échéant, certains dérivés et la nature de ces modifications.

3.2.1 Le passage de lexie de base à dérivant

Lors du passage de LB à dérivant, nous avons remarqué la perte d'éléments phonologiques finals, la perte de l'accent et, dans certains cas, la présence d'alternances thématiques, soit au moins deux

représentations différentes d'une même LB parmi lesquelles le locuteur semble pouvoir choisir.

3.2.1.1 Perte des éléments phonologiques finals

Nous avons identifié quatre types d'éléments susceptibles de se perdre lors de la formation des adjectifs suffixés dérivés formés avec *-/os/-*. Ces éléments sont la **composante post-tonique** (CP: 240 cas), une partie de cette dernière (CP: 45 cas), la **composante post-tonique secondaire** (CPsec: 19 cas) et la **composante tonique** (CT: 11 cas). En mettant ces pertes en relation avec les modalités de la suffixation identifiées par Faitelson-Weiser et Gingras (1990), nous avons constaté que la presque totalité des dérivés sont formés par ajout, —97% des dérivés (304/315) sont formés ainsi— ce qui n'est pas étonnant lorsqu'on sait que cette modalité constitue le mode général de formation des suffixés en espagnol moderne (voir Faitelson-Weiser et Gingras 1990 : 100). Les 11 autres adjectifs (*amistad* → *amistos/amistuos*, *chisnea* → *chismoso*, *comodidad* → *comodidoso*, *laurea* → *lauroso*, *maulea* → *mauloso*, *saudad* → *saudoso*, *sudor* → *sudoso*, *tartajea* → *tartajoso*, *veleidad* → *veleidoso* et *vildad* → *viltoso*) sont formés par substitution et, dans ces cas, l'élément qui se perd (*-/ad/* dans 5 cas, *-/ea/*, terminaison de la 3e personne du singulier des verbes en *-/ear/* dans 4 cas, et *-/or/* dans l'autre) peut facilement être considéré comme un suffixe par un locuteur¹³. Les dérivés de notre corpus peuvent être facilement analysables et il semble bien qu'ils soient aussi, dans la majorité des cas, faciles à former.

3.2.1.2 Perte de l'accent

La perte de l'accent affecte toutes les LB puisque les dérivants sont des éléments atones.

3.2.1.3 Alternances thématiques

La perte d'éléments finals et la perte de l'accent nous ont permis d'expliquer la formation de la majorité (250/315, soit 79%) des dérivants de notre corpus. Il est donc resté 65 cas où l'on a dû envisager des modifications supplémentaires. Parmi les modifications rencontrées, certaines nous ont semblées plus «régulières» que d'autres; ce sont ces cas que nous avons considéré comme étant des **alternances thématiques**, soit un choix qu'un locuteur peut ou doit faire dans certains cas entre deux thèmes ou «réalisations» d'une même LB. Afin de séparer les alternances thématiques des autres modifications sporadiques, nous nous étions doté des deux critères suivants:

- a) lorsque nous avons rencontré une LB qui donne lieu à au moins un autre adjectif formé avec un suffixe différent qui comportait la même

modification, nous avons considéré cette modification comme une alternance thématique. Ainsi, par exemple, le passage de /je/ à /e/ serait considéré comme une alternance thématique dans le cas de la LB *aspaviento* puisque, en plus de former *aspavent-oso*, elle sert aussi à former *aspavent-ero*, qui comporte aussi cette modification;

- b) lorsque nous avons rencontré une LB comportant une modification qui ne satisfaisait pas à notre premier critère, mais dont la modification apparaissait souvent non seulement dans notre corpus, mais aussi dans la langue en général, au niveau, par exemple, de la flexion, nous avons considéré cette modification, lorsqu'elle apparaissait dans les mêmes conditions, comme étant une alternance thématique.

Ces critères nous ont permis d'identifier comme alternances thématiques 68% (44/65) des modifications supplémentaires rencontrées dans notre corpus. Le tableau 3 donne la liste des alternances thématiques, accompagnée d'exemples.

3.2.2 Le passage de dérivant à thème dérivatif

Le passage de dérivant à thème dérivatif s'effectue généralement sans modifications. Cependant, des changements supplémentaires ont dû être envisagés dans 21 cas, impliquant pour la LB des modifications consonnantiques, l'ajout ou la perte d'un élément. On trouvera la liste de ces modifications sporadiques asystématiques avec des exemples au tableau 4¹⁴.

3.2.3 Le passage de thème dérivatif à dérivé

Comme nous l'avons vu plus haut, le passage de thème dérivatif à dérivé constitue la dernière étape du processus dérivatif. C'est à ce moment que s'ajoute le suffixe *-os/*. Nous n'avons remarqué aucune modification lors de ce passage.

4. DISPONIBILITÉ

Dans cette dernière partie de notre mémoire, nous avons procédé à l'évaluation des critères proposés par Faitelson-Weiser (1989a) pour déterminer la **disponibilité** d'un suffixe donné. On entend par disponibilité d'un suffixe «la possibilité qu'il a d'être facilement reconnu comme suffixe et, au besoin, d'être employé dans la formation de nouvelles unités» (Faitelson-Weiser 1989a: 84). Ces critères —fondés sur la présence de lexies susceptibles d'être formées avec un suffixe dans la langue ainsi que sur ses caractéristiques morphosémantiques et morphologiques— n'avaient été utilisés que sur des suffixes dits «peu fréquents» en espagnol moderne et n'avaient fait l'objet d'aucune évaluation

TABEAU 3: Les alternances thématiques

Type d'alternance		Nbr	Exemples
vocalique	/je/e/	6	<i>pedra</i> → <i>pedr-oso</i>
	/we/o	4	<i>viruela</i> → <i>virol-oso</i>
	/		
	/e/i/	3	<i>volumen</i> → <i>volumin-oso</i>
	/u/o/	1	<i>abunda</i> → <i>abond-oso</i>
	/u/o/	1	<i>trumao</i> → <i>truma-g-oso</i>
	/o/u/	1	<i>rigor</i> → <i>rigur-oso</i>
consonantique	/d/v/	4	<i>vildad</i> → <i>vilt-oso</i>
	/g/k/	3	<i>agua</i> → <i>acu-oso</i> 1-2
	/gɾ/g/	2	<i>sangre</i> → <i>sangu-in-oso</i> 1-2
	/t/kt/	1	<i>fruto</i> → <i>fruct-u-oso</i>
ajout	/∅/w/	10	<i>cuesta</i> → <i>cuest-u-oso</i>
	/∅/j/	5	<i>labor</i> → <i>labor-i-oso</i> 1-2
	/∅/in/	2	<i>sangre</i> → <i>sangu-in-oso</i> 1-2
	/∅/il/	1	<i>duerme</i> → <i>dorm-il-oso</i>
TOTAL		44	

TABEAU 4: Les modifications sporadiques

Type d'alternance		Nbr	Exemples
consonantique	/Bl/ → /Bul/	1	<i>niebla</i> → <i>nebul-oso</i>
	/Boɾ/ → /Bɾ/	1	<i>sabor</i> → <i>sabr-oso</i>
	/t/ → /kt/	1	<i>luto</i> → <i>luct-u-oso</i>
ajout	/∅/ → /aɾ/	2	<i>vaga</i> → <i>vag-ar-oso</i>
	/∅/ → /eɾ/	4	<i>asco</i> → <i>asqu-er-oso</i> 1-2
	/∅/ → /oɾ/	3	<i>asco</i> → <i>asc-or-oso</i> 1-2
	/∅/ → /e/	2	<i>gas</i> → <i>gas-e-oso</i>
	/∅/ → /g/	2	<i>trumao</i> → <i>truma-g-oso</i>
	/∅/ → /in/	1	<i>verme</i> → <i>verm-in-oso</i>
	/∅/ → /t/	1	<i>acrimonia</i> → <i>acrimoni-t-oso</i>
	/∅/ → /uχin/	1	<i>lana</i> → <i>lan-ugin-oso</i>
	/∅/ → /l/	1	<i>jai</i> → <i>jai-l-oso</i>
perte	/s/ → /∅/	1	<i>resbala</i> → <i>rebal-oso</i>
TOTAL		21	

afin de déterminer leur pertinence dans une étude globale de la disponibilité; le suffixe *-/os/-* nous semblait tout indiqué pour ce faire, puisque sa disponibilité ne fait aucun doute dans l'esprit des auteurs consultés. Nous avons donc appliqué ces critères à *-/os/-* et, le cas échéant, nous avons élaboré de nouveaux critères qui permettent d'évaluer avec plus de précision la disponibilité d'un suffixe en espagnol moderne.

4.1 Présence de la forme suffixale dans la langue

Trois des critères de Faitelson-Weiser (1989a) ont trait à la présence d'une forme suffixale dans la langue; ces critères sont :

- a) la fréquence dans le *DIASLE*;
- b) la représentativité du champ morphologique des adjectifs;
- c) la diversification diatopique.

Le premier critère nous a semblé pertinent, dans la mesure où il n'était pas utilisé seul pour déterminer la disponibilité car, comme le dit Gawelko (1973) : «la fréquence de suffixes, aussi bien dans les textes ou les dictionnaires ou les deux à la fois, ne correspond pas toujours à leur productivité» (p. 409). Cette affirmation est confirmée lorsqu'on remarque des suffixes qui, comme *-/oide/* et *-/eng/-*, sont des suffixes relativement disponibles malgré leur faible fréquence.

Le deuxième critère, calculé par la proportion d'adjectifs sur l'ensemble des mots comportant une forme suffixale, nous a aussi semblé pertinent, dans la mesure où il n'est pas utilisé de façon isolée. En effet, malgré qu'on trouve peu d'adjectifs formés avec son aide, un suffixe récemment apparu dans la langue peut être très disponible, soit à cause de sa régularité sémantique, soit parce que la majorité des adjectifs qu'il forme sont suffixés.

Le troisième critère — calculé à partir de la proportion d'adjectifs figurant uniquement dans des sources «régionales» du *DIASLE* — ne nous a pas semblé vraiment pertinent, puisqu'il sert plus à savoir où un suffixe est disponible qu'à déterminer sa disponibilité. En effet, si un suffixe dont l'emploi se limite à l'Équateur a le même degré de disponibilité qu'un suffixe «général» comme *-/os/-*, il nous semble qu'il faut nuancer cette apparente égalité — en principe, un suffixe régional a moins de chances d'être employé qu'un suffixe général — en plaçant la disponibilité du suffixe régional dans son contexte topique.

4.2 Caractéristiques morphosémantiques

Deux des critères que nous avons évalués ont trait au comportement sémantique d'un suffixe donné. Ces critères sont les suivants :

- a) l'aptitude suffixale;
- b) la régularité sémantique.

L'aptitude suffixale, déterminée par la proportion d'adjectifs suffixés, nous a semblé être un critère très pertinent, car plus on trouve d'adjectifs suffixés, plus il est facile pour un locuteur de reconnaître une forme donnée comme suffixe.

La régularité sémantique, calculée selon la proportion de suffixés se retrouvant dans l'une ou l'autre des 5 valeurs génériques décrites à la section 2.1, nous a aussi semblé très pertinent; plus un suffixe est régulier sémantiquement, plus il est possible pour un locuteur de déduire avec une relative précision le sens d'un mot inconnu formé avec ce suffixe. Il nous a semblé qu'un troisième critère méritait d'être ajouté, afin de rendre plus précise l'analyse de la régularité sémantique. Nous avons donc ajouté au critère précédent, portant sur le degré d'homonymie d'un suffixe, un critère portant sur le degré de polysémie d'un suffixe¹⁵. Ce critère est basé sur la proportion de suffixés véhiculant l'une ou l'autre des différentes valeurs spécifiques à l'intérieur d'une valeur générique donnée.

4.3 Caractéristiques morphologiques

Parmi les critères proposés par Faitelson-Weiser (1989a) pour déterminer le degré de disponibilité d'un suffixe, quatre ont trait à ses caractéristiques morphologiques, soit :

- a) la proportion de dérivés par rapport aux adjectifs du corpus;
- b) la proportion de dérivés par rapport aux suffixés;
- c) la proportion de dérivés formés par ajout;
- d) la proportion de dérivés ne comportant que des modifications systématiques.

Le premier de ces critères ne nous a pas paru très pertinent pour l'évaluation de la disponibilité. En effet, ce critère vise à déterminer la facilité qu'aurait un locuteur à reconnaître une LB dans un adjectif suffixé, mais en prenant l'ensemble des adjectifs du corpus (même les adjectifs non suffixés) comme base, il inclut dans le calcul des adjectifs où l'on ne reconnaît même pas l'élément *-os-* comme suffixe; comme il est impossible par définition de reconnaître une LB dans un adjectif où on ne voit pas de suffixe, cela crée une distortion dans le calcul qui est tenté. Le deuxième critère —qui ne tient compte que des adjectifs suffixés— nous donne une idée plus précise de la facilité à reconnaître une LB dans un adjectif suffixé et est, de ce fait, plus pertinent.

Le troisième critère nous a semblé très pertinent, puisqu'il sera plus facile de reconnaître une LB dans un adjectif formé par ajout que dans une lexie formée par substitution, à moins, bien sûr, que l'adjectif en question comporte des modifications sporadiques.

Le quatrième critère nous a aussi paru très pertinent, puisqu'il donne un meilleur aperçu de la «motivation formelle». Il est en effet plus difficile pour un locuteur de reconnaître une LB comme *niebla* dans *nebuloso* que *amor* dans *amoroso*.

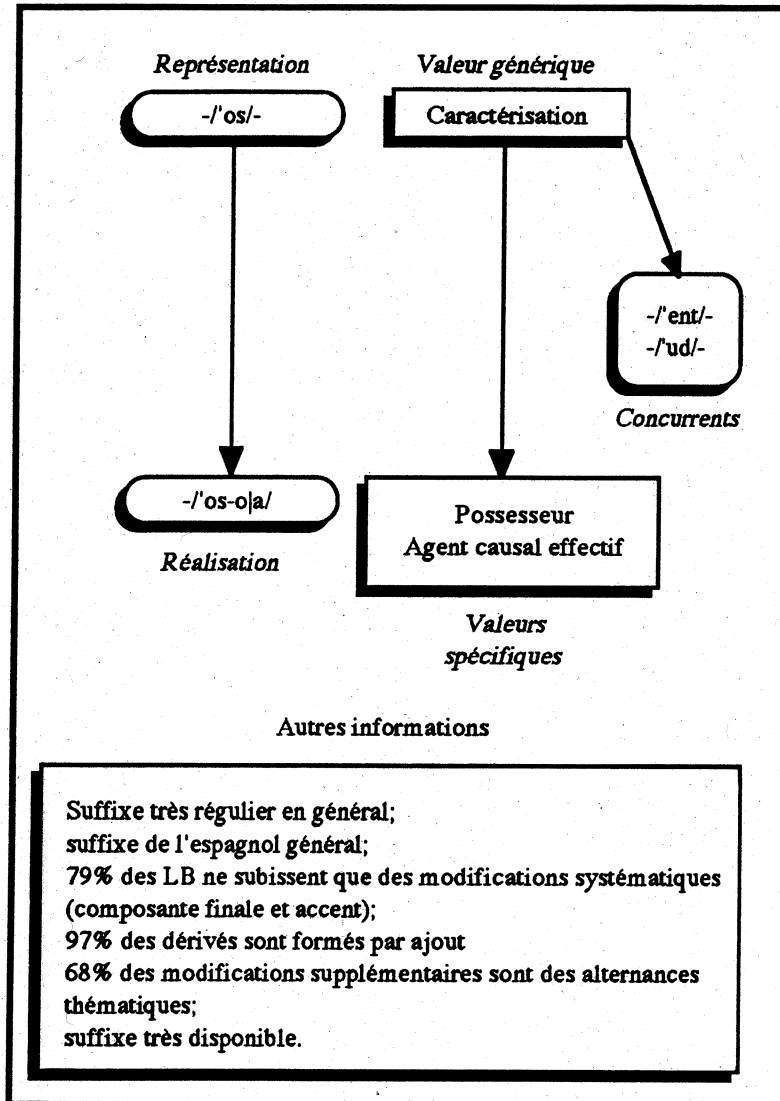
Nous avons cru bon de proposer un autre critère afin rendre compte de la distinction entre alternances thématiques et modifications sporadiques asystématiques. Cette distinction nous semble importante car, comme les alternances sont plus faciles à reproduire que les modifications sporadiques, un locuteur pourra plus facilement reconnaître une LB comportant une alternance (comme *piedra* → *pedroso*) qu'une autre comportant une modification sporadique (comme *lana* → *lanuginoso*).

Au terme de notre évaluation des huit critères proposés par Faitelson-Weiser (1989a), nous en avons éliminé deux (la diversification diatopique et la proportion de dérivés par rapport aux mots du corpus) et en avons également ajouté deux (le degré de polysémie ainsi que la proportion d'alternances thématiques). Les autres pouvaient être conservés puisqu'ils étaient très pertinents. À notre avis, l'ensemble de huit critères que nous avons ainsi constitué donne une très bonne évaluation du degré de disponibilité d'un suffixe en espagnol moderne.

5. CONCLUSION

La description du comportement sémantique et formel de *-/os/* en espagnol moderne nous a permis de constater sa grande régularité sur tous les plans. Sur le plan sémantique, ce suffixe véhicule un nombre très limité de valeurs génériques et spécifiques. Sur le plan formel, *-/os/* manifeste une tendance très marquée à former des adjectifs par ajout et comportant peu de modifications sporadiques, systématiques ou non, dans la formation de dérivés. Tout ce qui a été dit peut être représenté schématiquement sous forme de «fiche d'identification», d'après le modèle de Faitelson-Weiser (1990).

La fiche d'identification de *-/os/*



NOTES

1. Notre mémoire, réalisé sous la direction de Silvia Faitelson-Weiser et déposé à l'école des gradués de l'Université Laval (janvier 1991) a pour titre: *Étude morphosémantique et morphologique du suffixe -/os/- en espagnol moderne.*
2. La disponibilité de -/os/- a été déterminée à partir des critères proposés par Faitelson-Weiser (1989a). Ces critères portent sur le nombre de lexies auxquelles -/os/- semble avoir donné lieu en espagnol moderne d'après les adjectifs figurant dans les 16 ouvrages lexicographiques qui constituent les sources du *Dictionnaire inverse et analyse statistique de la langue espagnole (DIASLE)*, ainsi que sur ses caractéristiques sémantiques et formelles.
3. Cette différence entre les deux nombres s'explique par le fait que lorsqu'un mot véhiculait plus d'un sens ou avait plus d'une classe dérivative, nous ajoutons une fiche pour chaque sens ou chaque classe dérivative supplémentaire.
4. Projet subventionné par le CRSH et le FCAR.
5. Depuis la rédaction de ce mémoire, quelques éléments (parfois importants) de la méthodologie du projet de recherche ont été modifiés. Comme l'objectif de cet article est de présenter les résultats de notre recherche de maîtrise, nous ne tiendrons pas compte ici de ces changements.
6. Par *champ morphologique* nous entendons la classe de mots dans laquelle s'inscrit un groupe de mots ayant en commun une même terminaison; cette classe de mots, fondée en principe sur la distribution traditionnelle des mots en *parties du discours* tient cependant compte du comportement morphologique particulier du groupe (ainsi, par exemple, appartiendraient à deux classes morphologiques différentes, malgré le fait qu'ils semblent à première vue partager le même suffixe, les substantifs qui, comme *pregunt-ón / pregunt-on-a* ou *mes-er-o / mes-er-a*, admettent l'alternance générique, et ceux qui, comme *tir-ón, flor-er-o* ou *azucar-er-a* refusent cette alternance.
7. Nous considérons comme morphosémantique un champ formé par un ensemble de mots qui, appartenant au même champ morphologique —même terminaison et même catégorisation et sous-catégorisation grammaticale—, peuvent être définis au moyen d'une seule et même paraphrase générique.
8. Cette définition ne nous a pas servi à déterminer si -/os/- était un suffixe —il suffit de consulter n'importe quel ouvrage traitant de la suffixation en espagnol pour s'en rendre compte—, mais elle permet de poser certaines bases à notre recherche, comme le fait qu'un suffixe doit véhiculer un sens —affirmation qui va à l'encontre de ce qu'on peut trouver dans certains cadres théoriques.

9. Le sens de ces adjectifs est, dans l'ordre où ils apparaissent, endroit glissant, abondant, qui est cause de glissade, qui se fend facilement, amoureux, qui appartient à la «high society», offensant, efféminé, bruyant, obsédé des détails, qui est membre d'un groupe politique bolivien, ponctuel, habitant d'une région de la Colombie, bleuté, cassant, qui cherche à attirer l'attention, caoutchouteux, relatif à l'opium.
10. Le concept de suffixé dérivé sera défini dans la section 3.
11. Lorsqu'un adjectif est accompagné d'un chiffre, c'est qu'il pouvait être paraphrasé de plus d'une façon.
12. Cette liste est légèrement différente de celle apparaissant dans Faitelson-Weiser et Gingras (1991). Il s'agit là du résultat d'un changement de méthodologie dont nous n'avons pu tenir compte dans notre mémoire.
13. Les formes suffixales *-/dad/* ou *-/tad/*, *-/e'ar/* et *-/or/* sont entre autres mentionnées par Alemany Bolufer (1920), Moliner (1975) et Seco (1972).
14. Les modifications */t/ → /kt/* et */Ø/ → /n/* ont été considérées à la fois comme des alternances thématiques et des modifications sporadiques. Cela s'explique par le fait que les LB *fruto* et *sangre* forment, en plus de *fructuoso* et *sanguinoso*, *fructífero* et *sanguinario*, ce qui permet dans ces cas d'inclure les modifications à l'intérieur des alternances thématiques. On devinera que dans les autres cas, nous n'avons pu répondre à ce critère.
15. Pour les notions d'homonymie et de polysémie suffixales, voir Faitelson-Weiser et Gingras (1991).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEMANY BOLUFER, J. (1920): *Tratado de la formación de palabras en la lengua castellana. La derivación y la composición. Estudio de los sufijos y prefijos empleados en una y otra*, Madrid, Librería general de Victoriano Suárez.
- CORBIN, D. (1987): *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Tübingen, Niemeyer, 2 vol.
- FAITELSON-WEISER, S. (1980): *Les suffixes quantificateurs de l'espagnol moderne*, Paris, Éditions hispaniques.
- (1988): *Dictionnaire inverse et analyse statistique de la langue espagnole (DIASLE)*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- (1989a): «Quelques suffixes peu fréquents en espagnol moderne», *Langues et linguistique*, 15, pp. 59-94.
- (1989b): «Tipos de 'regionalismos sufijales' en el español de América», *Actes du III Congreso Internacional «El español de América»*, Universidad de Valladolid.
- (1990): «La tarjeta de identidad de un sufijo», *Cuadernos hispánicos* 3, pp. 161-178.
- FAITELSON-WEISER, S. et R. GINGRAS (1990): «Les modes de formation des adjectifs en espagnol moderne: lexies de base et dérivants», *Langues et linguistique*, 16, pp. 83-117.
- (1991): «Homonymie, polysémie, équivalence et concurrence suffixales», *Langues et linguistique*, 17, pp. 69-98.
- GAWELKO, M. (1973): «Deux principes de l'étude synchronique de la formation des mots», *Kwartalnik Neofilologiczny*, XX, 4, pp. 389-410.
- GINGRAS, R. (1989a): «-/os/, nouveau suffixe dans l'espagnol de l'Amérique centrale?», *Langues et linguistique*, 15, pp. 305-312.
- (1989b): «Trifluvien est-il un suffixé?», *Acte des journées de linguistique 1989*, Québec, CIRB, pp. 59-64.
- (1991): «-/os/ est-il un suffixe de l'espagnol de l'Amérique latine?», communication, 11^e Congrès annuel de l'Association québécoise de linguistique, Université de Sherbrooke.
- KANY, C. E. (1962): *Semántica hispanoamericana*, Madrid, Aguilar.
- LYONS, J. (1978): *Éléments de sémantique*, Paris, Larousse.
- MALKIEL, Y. (1970): «Genetic Analysis of Word Formation», *Current Trends in Linguistics* III, pp. 305-364.

- MOLINER, M. (1975): **Diccionario de uso del español**, Madrid, Gredos, 2 vol.
- SCAVNICKY, G. E. A. (1969): **Inovaciones en el uso del sufijo en el español de la América Central**, thèse, University of Illinois.
- (1982): «The Suffix -oso in Central American Spanish», **Hispania** 65, pp. 86-89.
- SECO, M. (1972): **Gramática esencial del español**, Madrid, Aguilar.

LANGUES ET LINGUISTIQUE, no 18, 1992: 121-146

**INTERACTION ET STRUCTURE LINGUISTIQUE
DANS LA COMMUNICATION***

Mortéza MAHMOUDIAN
Université de Lausanne

Dans la première partie, on montrera par des exemples le rôle que jouent les rapports interactifs dans la réussite ou l'échec de l'acte de communication. Historiquement, la notion d'interaction est apparue à partir du moment où sont devenues manifestes des inadéquations de la conception de la structure linguistique et du processus de la communication. Dans la deuxième partie, on se penchera sur le problème crucial des rapports entre interaction et structure linguistique. Actuellement, l'interaction faisant l'objet de recherches dans de multiples directions, sa portée et ses limites ne sont pas encore circonscrites de façon précise. Il apparaît cependant que, loin de constituer des concepts irréductiblement incompatibles, interaction et structure sont complémentaires, et trouvent place dans une conception globale de la communication.

I

COOPÉRATION ET CONFLIT DANS LA COMMUNICATION

1. LOCUTEUR ET INTERLOCUTEUR: ÉCART ET EFFORT

Pour situer le problème qui nous occupe ici, considérons un dialogue enregistré dans le cadre familial¹:

- (1) T - (Montre la boîte de couleurs sur le tapis) Pourquoi ça traîne ici?
M - (Absorbé par la télé) - C'est fini.
T - (Le ton monte) Pourquoi cette boîte est ici?
M - Je finis maintenant à trois heures et demie.
T - (Le ton monte encore d'un cran, et s'accompagne de diction didactique, syllabes détachées,...) Je te demande pourquoi cette boîte est ici. Tu comprends?
M - J'ai plus cours jusqu'à cinq heures... Peinard... Je finis à trois heures et demie. (Retourne à la télé)

En examinant les échanges ci-dessus, on se rend compte de la difficulté qu'ont les protagonistes à trouver un point de rencontre. Le risque de ratage vient de ce que chacun se meut dans son propre univers mental. Pour sortir de l'impasse, l'un ou l'autre doit faire le pas afin d'entrer dans l'univers de l'autre. La pertinence des réponses de M dans (1) apparaîtrait à T si celui-ci tenait compte des évidences de l'enfant, à savoir:

- a) le matériel de dessin était à l'école
b) les cours de dessin ne duraient qu'un trimestre
c) après cette période, l'école finit à 15h30 le mardi, et le matériel devait être rapporté à la maison
- etc.

On voit ici le chemin tortueux que parcourt le récepteur pour déchiffrer le sens voulu de l'émetteur, c'est-à-dire pour entrer dans l'univers mental de l'émetteur, pour supprimer la distance qui sépare son univers mental de celui de son partenaire. Le récepteur est loin d'être «passif»²; ardue est sa tâche dans cette collaboration³.

Considérons un autre dialogue:

- (2) T - (en train de couper du pain) - Va chercher un panier... un petit, pour le pain.
(M s'exécute.)
T - C'est trop petit.
M - Tu m'as demandé un petit panier.
T - Mais pas le plus petit.
Y - T'énerve pas. T'as demandé un panier. C'est déjà bien qu'il t'apporte une corbeille à pain...

Manifestement, M coopère ici plus activement que dans (1) à la communication; il s'efforce de passer outre le mot de T pour deviner ce

dont celui-ci aurait vraisemblablement besoin en la circonstance. Il ne lui apporte pas un panier à commissions, mais bien une corbeille. Cependant, T n'est pas entièrement satisfait; il aurait souhaité que M s'approche davantage de ses préoccupations, et tienne compte, dans le choix de corbeille, du nombre de personnes à table par exemple.

L'objet de la présente communication est d'examiner la nature de l'écart entre les univers mentaux du locuteur et de l'interlocuteur, et l'effort de chacun pour combler cet écart.

2. CONFLIT OU COOPÉRATION?

On peut observer dans les développements récents de la linguistique, deux conceptions⁴ extrêmes et diamétralement opposées de la communication. D'une part certains – s'inspirant de thèses de Goffman⁵ – insistent sur l'aspect conflictuel de la communication, à tel point que tout acte de communication semble se réduire à des tentatives d'agression de la part de l'un suivies des efforts de défense de l'autre. Dès lors, le risque est grand de minimiser la coopération qu'implique la communication.

À l'opposé, certains courants⁶ font la part du lion à l'aspect coopératif de la communication, négligeant le caractère conflictuel des actes communicatifs. Dans l'univers idyllique ainsi esquissé, chaque participant ferait le maximum d'effort pour assurer le succès de l'échange linguistique. Mais, c'est un leurre que de prendre pour acquis le concours gracieux des interlocuteurs en toute circonstance.

Les actes de communication nous semblent révéler chez chacun des partenaires un mélange, à dosage variable, de coopération et de conflit. La coopération peut être illustrée par la bonne volonté du locuteur qui cherche à rattacher son discours au même arrière-plan que l'interlocuteur. Comme exemple de conflit, on peut citer le cas où le locuteur, se cantonnant dans son propre monde, se refuse à envisager que vraisemblablement son interlocuteur ne projette pas le dialogue sur la même toile de fond, et qu'il ne peut saisir le sens de l'énoncé qu'au prix d'un effort considérable pour ajustement et transposition.

3. TERRAIN DE RENCONTRE

Nous avons dit que le but de cette coopération est d'assurer que les partenaires se trouvent sur le même terrain, dans un même univers mental. Or, ce terrain de rencontre est rarement acquis d'emblée, même si locuteur et auditeur font leur échange sur le fond d'une expérience commune et concomitante à l'acte de parole. Ce, pour au moins deux raisons: d'une part, lors d'une communication, chacun peut être occupé en même temps par une autre activité. Même si émetteur et récepteur regardent le même programme télévisé, l'un peut prendre une boisson ou des amuse-gueule, pendant que l'autre navigue entre son quotidien et

l'écran. D'autre part, quand une seule et même activité les occupe, émetteur et récepteur peuvent en prendre chacun un aspect et le rapporter à une expérience passée. En suivant, par exemple, un épisode du Vagabond, l'un peut être attiré par le chien qui lui rappelle son Briard Zanzi écrasé par une voiture, alors que l'autre se laisse entraîner par le petit garçon et se souvient d'un camarade de classe qu'il estime aussi hardi que le personnage du film. Et ainsi de suite.

Pour que réussisse l'acte de communication, il faut combler cet écart qui sépare les protagonistes. Un *effort* y est donc nécessaire. Il est consenti soit par le locuteur, soit par l'interlocuteur. Ou encore, chacun fait un pas pour joindre l'autre. A défaut de cet effort, c'est le *ratage* dans la communication. Le terme *effort* ne paraît pas impropre, car c'est une tâche complexe que de localiser l'univers mental de l'autre et de s'y placer. Il n'est pas non plus facile d'attirer l'autre sur son propre terrain.

4. COMPLEXITÉ DU PARCOURS

À quoi est due la *complexité* de ce parcours? Dans notre tentative de répondre à cette interrogation dans le cadre d'un corpus restreint, des facteurs se sont révélés pertinents que nous rangeons ci-dessous en quatre catégories:

- i - *Le savoir commun*. Il est toujours nécessaire, même s'il ne suffit pas au succès de l'acte de communication. L'exemple (1) en est une bonne illustration. M sait que les cours de dessin et peinture sont finis. Il prend cela pour un savoir commun, et ne se pose même pas de question là-dessus.
- ii - *Le point d'ancrage* d'un énoncé (c'est-à-dire l'expérience à laquelle renvoie l'énoncé) peut être appréhendé par des moyens linguistiques et/ou par recours à l'extralinguistique (situation, cadre, rituel, etc.).

Ainsi dans (3), M se trouve obligé d'avoir recours au linguistique sous peine de rater la communication:

- (3) M - C'est espagnol?
Y - Quoi?
M - (Montre du doigt un coin de la table où se trouve un récipient contenant des pâtes) Ça.
Y - (Le ton monte) Quoi, ça?
M - La poêle.
Y - Non. Et c'est pas une poêle; c'est une casserole.

Ici, M, se fiant à l'extralinguistique, n'utilise que très peu les moyens linguistiques pour rattacher son énoncé à une expérience commune. Mais son geste - l'index pointé vers le récipient de pâtes - demeure inefficace; car ce dialogue se déroule au retour des vacances dont on a rapporté beaucoup de choses, entre autres nourriture et vaisselle. D'où l'ambiguïté du geste.

Ce qui se passe dans (4) est l'inverse de (3):

(4) M - Je peux reprendre des fraises?

Y - Tu attends que les petites soient servies. Donne-moi les assiettes.
(Le nez dans son assiette, M ne voit pas les gestes qui accompagnent la parole. Il tente de rendre le service demandé. Mais, quand il lève la tête, il voit Y qui tend les assiettes sales; il n'y comprend rien. T prend à Y les assiettes sales et lui donne les assiettes à dessert. Ce n'est qu'alors que M se rend compte que des deux phrases de Y, seule la première lui était adressée.)

Ici, M a failli ne pas saisir l'intention de Y, parce que l'extralinguistique lui échappait.

Il convient de noter que les procédés linguistiques et les moyens extralinguistiques peuvent s'enchevêtrer. Dès lors, une distinction entre les deux ne se justifie que si celle-ci est conçue comme fondée sur la prédominance (plus ou moins marquée) d'un type de facteurs. Ainsi, il serait factice de qualifier de linguistiques les phénomènes de cohérence, (continuité textuelle, cohésion, etc.) et de les opposer aux phénomènes extralinguistiques que seraient les indices situationnels (tels que cadre, rituel, etc.). Comment peut-on apprécier la cohérence d'une suite de phrases ou d'énoncés sinon par référence à l'expérience qu'on a du monde? D'ailleurs, dans (4), ce qui empêche M de comprendre Y – ou du moins retarde la compréhension –, c'est la contradiction entre la parole de Y (*Donne-moi les assiettes*) et son geste (le fait qu'elle tend des assiettes). Une interprétation «cohérente» devient possible à partir du moment où l'on conçoit le geste comme un acte indépendant de l'énoncé concomitant. Ici, Y prend pour acquis que si elle tend les assiettes, on comprend sans peine son souhait d'en être délestée; et que – du coup – l'énoncé (*Donne-moi les assiettes*) constitue une requête indépendante, et renvoie à un autre objet (à savoir, assiettes à dessert).

iii - *L'alternance des thèmes*. C'est un processus normal et fréquent. En effet, le dialogue ne se développe pas de façon linéaire: un énoncé ne reprend pas nécessairement la suite du thème de l'énoncé précédent; il peut bien renvoyer à quelques énoncés plus tôt. Voici deux exemples:

(5) C - (Montre les feuilles de salade) Tu jettes ça?

Y - Oui, les bouts de feuilles...

C - Pourquoi? C'est pas tendre?

Y - Mais, on dit que c'est pas très bon; tout le nitrate s'accumule là.

M - Je peux manger des radis?

Y - On va passer à table.

M - Juste un radis; ça me fait tellement envie!..

Y - C'est vrai; ils sont fermes, pas filandreux, et ils piquent pas.

C - Quand c'est traité, oui... Mais, ça, c'est pas traité... J'ai fait aucun traitement depuis que je les ai plantées [...]

Le dernier énoncé de C ne se rapporte pas à celui de l'énoncé précédent; ici, C revient au thème «les bouts de feuille de la salade». Dès lors, le traitement concerne la salade, et non pas les radis.

- (6) E - J'ai plus envie de ma viande. Je peux quitter la table?
T - Y a des fraises pour le dessert. T'en veux pas?
M - Je peux finir la salade? Quelqu'un en veut?
E - J'en veux.
Y - (Tend le saladier à E qui refuse, mais qui prend des fraises que lui offre T) J'avais compris que tu voulais de la salade.

Le *j'en veux* de E n'est pas une réponse à la question qui le précède immédiatement, mais bien à une question antérieure.

- iv - La *situation médiate* ou *immédiate*. Un énoncé peut – suivant les éléments situationnels – être univoque ou ambigu. Mais ce qui est pertinent parmi ces éléments peut se trouver ailleurs que dans le cadre extralinguistique *hic et nunc*. Ainsi, dans (3), l'énoncé de M ne présente pas sans équivoque son intention significative. L'ambiguïté – qui subsiste malgré la monstration – provient d'un vécu antérieur: le fait que du voyage aurait pu être apporté le récipient comme son contenu.

5. DU CÔTÉ DU LOCUTEUR: DOSAGE ET TRI

Jusqu'ici, la plupart des exemples ont été examinés du point de vue de l'interlocuteur; l'accent a été mis sur l'effort que doit consentir le récepteur pour rattacher l'énoncé aux faits empiriques, et parvenir ainsi à reconstituer l'intention significative du locuteur. Cela ne doit pas donner à croire que la tâche de l'émetteur est facile. Car le locuteur, pour produire des énoncés efficaces, doit doser judicieusement l'information dont il les charge. D'une part, il doit éviter de donner les énoncés par trop redondants. Comme le fait remarquer Theo Herrmann⁷, trop d'indications nuisent à l'efficacité de la communication par l'ennui qu'elles risquent de susciter. D'autre part, l'énoncé laconique risque de ne pas fournir toutes les indications indispensables à la saisie de la signification visée. Le dosage judicieux a un autre aspect aussi: opérer un tri parmi les informations possibles. Les latitudes du locuteur ne sont donc pas sans limites dans le dosage et le tri de l'information.

Les exemples cités peuvent être repris et examinés de ce point de vue; on pourra évaluer l'effort du locuteur et l'efficacité de son choix quant à la quantité et le tri des informations. En consentant un effort, l'émetteur peut se rendre compte que son partenaire ne dispose pas nécessairement des mêmes informations sur la situation, et ensuite repérer et fournir celles qui manquent au destinataire. Dans (1), par exemple, M pourrait prêter un concours plus efficace en s'assurant que T connaissait les présupposés de ses réponses, à savoir

- a) que le matériel de dessin était à l'école
- b) que les cours de dessin ne duraient qu'un trimestre
- c) qu'après cette période, l'école finit à 15h30 le mardi, et le matériel devait être rapporté à la maison

etc.

Ou plus tard, quand le dialogue semble être dans l'impasse, M pourrait prêter un concours plus efficace en s'interrogeant sur ce qui amène T à répéter la même question. Est-ce parce que celui-ci ignore: a), b), c), etc.?

Dans (6), avec un peu plus d'effort, E aurait pu envisager que son énoncé *j'en veux* aurait au moins autant de chances d'être une réponse à la question de M qu'à celle de Y.

6. CONTEXTE ET SITUATION: LEURS MULTIPLES ACCEPTIONS

Les études conversationnelles présentent de nombreux avantages dont le moindre n'est pas la levée d'un paradoxe flagrant; celui que révèle le rapprochement d'un principe déclaré et une pratique suivie. Longtemps, on a voulu d'une part considérer les langues comme des instruments de communication, et en concevoir la structure par recours à cette fonction. En même temps, par un souci de pureté méthodologique, on a essayé de fonder la description de la structure linguistique sur les données provenant d'un seul locuteur. Ce qui revient à étudier la langue en dehors de sa fonction, c'est-à-dire hors de son «milieu naturel» pour ainsi dire. L'inconvénient majeur d'une telle contradiction est que la structure ainsi élaborée est incapable d'expliquer quantité de faits intéressants des échanges langagiers.

Il existe certes dans ces mêmes cadres de référence, la notion classique de «situation»; mais l'usage qui en est fait dans la plupart des cas, la rabaisse au niveau d'un fourre-tout qui arrange bien le descripteur dans l'embarras où il peut ranger les «aberrations» et les «insolences» de l'empirie.

Restituant les faits de langue dans leur usage normal qu'est l'échange entre locuteur et auditeur, on parvient à donner un sens plus précis aux notions de contexte et situation: on peut penser à la circularité des thèmes de Frédéric François ou à la macropragmatique de Blanche Noelle Grunig⁸ pour ne citer que des exemples en relation étroite avec notre propos.

Noter que l'attention portée aux échanges n'a pas manqué de donner lieu à des excès: c'est un abus que de décréter que les mots n'ont de sens que dans les échanges ou que tout ce qui concerne la signification se négocie. Si l'échange est possible, c'est – nous semble-t-il – parce que les mots échangés ont un sens indépendamment de l'échange proprement dit et que certaines significations sont assez fermes pour servir de repères à l'interprétation et ne se négocient que par des procédés explicites (comme les définitions).

7. ATTITUDE INTERPERSONNELLE ET COMPORTEMENT LINGUISTIQUE

L'attitude des membres de la famille les uns à l'égard des autres peut trouver un reflet dans l'effort consenti par chacun pour combler l'écart entre les univers. Quelle ressemblance y a-t-il entre un enfant gâté et un parent autoritaire? Du point de vue de l'effort consenti, *l'enfant gâté* se caractérise par le fait qu'il demande constamment aux autres de faire le pas pour entrer dans son univers. En voici un exemple:

(7) T - Qu'est-ce que tu veux?

E - Tu sais bien; je te l'ai déjà dit cent fois...

Cette caractéristique vaut aussi pour le *parent autoritaire*:

(8) T - Qu'est-ce que tu fais?

M - Je lis *Génération quatre*.

T - Tu oublies rien?

M - Hein?

T - (Outré) Et puis, je m'en fiche!... J'ai pas envie de me bagarrer.

(7) et (8) se ressemblent en ce que dans les deux cas, l'un des partenaires exige de l'autre de faire le pas, de venir le joindre sur le terrain qui est sien en ce moment. Leur différence réside dans les moyens de pression généralement utilisés: l'enfant userait de la bouderie, de la pleurniche, etc.; alors que le parent emploierait la respectable autorité que lui confèrent son âge et son statut social. En poursuivant cet examen sur un lexique plus développé, on peut spécifier divers types de relations au sein de la famille: *parents patients* et *enfants gentils* (ou *attentifs*) sont ceux qui prennent la peine de se déplacer vers l'univers mental de l'autre. Le dernier couple d'exemples rappelle la distinction proposée par Bernstein entre l'attitude explicative (de la bourgeoisie) vs l'attitude autoritaire (du prolétariat) dans les rapports des parents avec leurs enfants. L'analyse que nous proposons de faire de l'attitude des protagonistes de l'acte de parole semble permettre de mieux circonscrire les rapports d'autorité au sein de la famille⁹. Je ne développerai pas davantage cette analyse.

Je resterai un instant sur ces rapports d'autorité, mais en dehors de la famille. Quand il y a asymétrie, du point de vue de l'autorité, entre les participants d'un dialogue, le locuteur haut placé peut faire semblant de ne pas comprendre l'énoncé proféré; cette incompréhension feinte devient alors un argument pour l'absurdité des propos de l'autre.

(9) (Salle des professeurs. Cinq personnes – avec des dossiers et tous les signes extérieurs de respectabilité – sont en train de discuter. Quelqu'un entre, se rend compte qu'il les dérange, leur adresse la parole:)

L'intrus. - Vous faites votre réunion tous les jeudis?

Le Prof. - Pardon?

Généralement, la feinte d'incompréhension, pour signaler l'absurdité d'un discours, est utilisée par celui des protagonistes qui jouit

d'une autorité confirmée; mais, on peut aussi confirmer son autorité en feignant l'incompréhension. C'est ce qui se passe dans l'exemple suivant

(10) Dans une émission d'Apostrophe, en réponse à Alain Robbe-Grillet qui l'accuse de commerce de cadavre pour sa critique posthume de Barthes, Philippe Sollers dit:

- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Dans (9) et (10), l'interlocuteur traite l'énoncé de son partenaire d'incompréhensible ou peu clair, marque du même coup son autorité, en use pour ne pas se déplacer vers l'univers de l'autre.

En évoquant ces exemples, je veux montrer que *ce ne sont pas là des mécanismes spécifiques à la communication familiale*. C'est le même usage de l'autorité quand T – dans (1) – répète la question. Ces mécanismes se laissent plus aisément saisir dans un microcosme (familial, en l'occurrence) où les participants varient peu, et où les échanges sont fréquents. Ce qui permet d'observer les facteurs qui font que des stratégies analogues conduisent tantôt à la réussite, tantôt à l'échec de l'acte de communication.

Il est rare que les partenaires se trouvent dans un rapport symétrique où chacun contribue à part égale au déroulement harmonieux du dialogue¹⁰. Pour de nombreuses raisons, les relations interactives se caractérisent par l'asymétrie: position haute (parent, maître, ...) vs position basse (enfant, élève, ...)

Quand l'asymétrie est stabilisée dans des interactions prolongées, le comportement – et par conséquent, la structure-linguistiques en portent inmanquablement les traces. Ainsi dans les structures peu contraignantes – où l'usager dispose d'un certain choix – seront favorisés les éléments choisis par ceux qui sont en position de force. Pour rester dans le microcosme familial, la résolution de fluctuations lexicales – comme *poêle* vs *casserole* – est influencée par les locuteurs haut placés. Cela vaut aussi au niveau macrolinguistique. Soit la norme en synchronie. Est-elle autre chose que l'usage (ou plutôt l'image de l'usage) de celui qui jouit de l'autorité, celui vers qui on se déplace? L'*hypercorrection* des petits bourgeois observée par Labov nous semble s'expliquer par ce mouvement de bas en haut. En diachronie, la genèse des créoles est due – entre autres – à l'effort des esclaves pour adapter leur idiome à celui des seigneurs.

8. MESURER L'EFFORT CONSENTI?

Voici, pour terminer la première partie de l'exposé, un problème: une quantification est-elle possible? Peut-on mesurer ou du moins apprécier avec une grosse approximation l'effort que consent chacun dans l'émission et la réception, c'est-à-dire la distance (= l'écart) que chacun a bien voulu parcourir pour joindre l'univers mental de l'autre? Ou au

moins, peut-on envisager de mesurer l'éloignement ou la proximité relatifs de l'univers du locuteur de celui de l'interlocuteur?

La mensuration est nécessaire si l'on ne veut pas affirmer à la légère que tel participant n'a pas fourni l'effort nécessaire, ou qu'il en a consenti moins que tel autre. En effet, il n'est pas facile d'apprécier qui – de M ou de Y – a été moins coopératif dans l'exemple (3). Ou encore, qui se donne moins de peine dans (1): M ou T? En effet, M a fait un pas, même si l'autre l'estime insuffisant. Comment l'apprécier, le comparer à la distance que parcourt l'autre dans sa direction?

Cette quantification pourrait déboucher sur une solution satisfaisante de certains problèmes. J'en relèverai deux.

Nous avons évoqué – cf. supra § 2 – deux conceptions diamétralement opposées des échanges linguistiques: l'une insistant sur le conflit et l'autre mettant l'accent sur la coopération. Sans vouloir trancher, on pourrait être tenté de savoir laquelle est plus adéquate à l'explication des phénomènes langagiers. Une telle appréciation resterait trop dépendante de la subjectivité de chaque linguiste si l'on n'avait pas recours à des données mesurables.

De même, pour apprécier la thèse de Bernstein concernant la différence de l'attitude des parents envers leurs enfants selon les classes sociales, un recours à des données chiffrées semble indispensable, sous peine d'ériger en loi générale ce qui ne relève que de l'expérience ou de l'intuition soit du descripteur seul soit d'une petite fraction de la communauté parlante.

On peut s'attendre à rencontrer deux obstacles au moins dans cette entreprise:

- 1° multiplicité des dimensions pertinentes. Si l'on voulait décrire exhaustivement et mettre en évidence l'effort de chacun dans les actes de communication, il faudrait sans doute ajouter de nouvelles dimensions aux quatre présentées ici (Cf. § 4).
- 2° multiplicité des degrés de pertinence. Une analyse poussée ferait probablement apparaître sur chaque dimension des degrés intermédiaires.

Ces difficultés signifient-ils que ce sont là de faux problèmes? Je ne crois pas. On pourrait même – en adoptant une attitude polémique, certes – dire que les problèmes que nous rencontrons au cours de cette étude sont autant d'indices de la pertinence du problème posé à l'origine¹¹.

II

RÔLE DE L'INTERACTION ET DE LA STRUCTURE

9. INTERACTION VS SÉMANTIQUE

Dans ce qui précède, nous avons délibérément mis l'accent sur l'interaction. Cela risquerait de laisser dans l'ombre un fait important: tout au long de cet exposé, ont été prises pour acquises les propriétés sémantiques des signes linguistiques, ainsi que leurs influences réciproques. Ce sont là des phénomènes qui relèvent de l'étude de la signification. C'est dire que nous avons abordé des problèmes sémantiques sans faire explicitement référence à des concepts tels que traits pertinents sémantiques, contexte, situation (pour employer une terminologie classique); nous avons même proposé des solutions sans discuter de leur bien fondé. Si l'approche interactive nous a paru nécessaire, c'est que nombre de problèmes rencontrés dans le processus de communication restent posés, pour lesquels la sémantique structurale n'apporte pas de solution. L'étude de l'interaction étant récente, son domaine et ses possibilités ne sont pas encore circonscrits de façon précise¹². Cependant, un principe semble acquis: dans cette perspective, les phénomènes linguistiques – dont la signification – sont considérés dans le cadre de l'échange entre locuteur et interlocuteur, et compte-tenu des indications extralinguistiques dont disposent l'un et l'autre¹³. Nous nous proposons de discuter de la portée et des limites de la structure sémantique et de l'interaction. Ce, en procédant à trois interrogations: 1° en quoi la conception classique de la sémantique est-elle inadéquate?; 2° quelles en sont les lacunes que peut et doit combler la conception interactionnelle?; 3° les approches sémantique et interactionnelle sont-elles exclusives ou complémentaires?

10. SÉMANTIQUE STRUCTURALE

Esquissée à grands traits, la sémantique structurale se ramène – à quelques variantes près – à ceci: au niveau de la description, la visée est d'analyser le contenu des unités linguistiques en ses composants (ou traits) sémantiques. Chacun de ces composants est une entité abstraite qui se réalise sous forme de variantes selon le contexte et/ou la situation. Dans un énoncé doué de sens, les traits pertinents des unités adjacentes se corroborent. Pour illustrer la démarche, prenons un exemple qui – sans originalité aucune – permet d'illustrer les problèmes théoriques et descriptifs par des énoncés concrets:

- (11) Où est la corbeille?
Elle est dans l'armoire.
Va me la chercher, s'il te plaît.

L'analyse en traits sémantiques est nécessaire pour que l'intention significative de T soit saisie par M. Une telle analyse caractérise le monème *corbeille* par un ensemble de propriétés comme 1) réceptacle, 2) fait de vannerie, 3) pour contenir, transporter, marchandises, provisions, animaux, 4) léger.

Elle intervient à différents niveaux tant dans l'identification des unités lexicales ou grammaticales que dans l'établissement des rapports entre les parties d'un texte.

Considérons maintenant l'exemple (2): pour parvenir à comprendre qu'en demandant un panier, T désire une corbeille, M doit faire appel à deux types de facteurs à la fois: i) le contexte et la situation où la requête est formulée rendent fort probable la corbeille et hautement invraisemblable le panier. Mais ce qui le conduit à penser à corbeille plutôt qu'à un autre récipient ou ustensile, c'est aussi le fait que: ii) *panier* et *corbeille* ont en commun des traits sémantiques, à savoir¹⁴:

	panier	corbeille
réceptacle	+	+
fait de vannerie	+	+
pour contenir, transporter, marchandises, provisions, animaux	+	+
léger	-	+

De ces exemples, nous voulons simplement conclure que pour la réussite de la communication, sont nécessaires à la fois propriétés sémantiques des signes et facteurs extra linguistiques¹⁵.

11. INADÉQUATIONS DE LA SÉMANTIQUE CLASSIQUE

Pour être adéquate, la sémantique structurale suppose un modèle *m* satisfaisant aux conditions suivantes:

- a) un ensemble de traits pertinents
- b) un ensemble de rapports bien définis entre les traits
- c) les traits et leurs rapports étant en nombre fini.

Un tel modèle – si notre conception de la structure de la signification est correcte – permet de décrire la signification véhiculée par

des signes (simples ou complexes) en terme de leurs traits (sémantiques) pertinents et des variations de ceux-ci.

L'adéquation d'un modèle sémantique peut être appréciée par sa capacité à expliquer et prévoir les faits de signification. C'est au terme de l'analyse fondée sur un tel modèle que l'on peut saisir la proximité sémantique entre *corbeille* et *panier*. C'est aussi par recours à elle qu'on peut prévoir que, dans des conditions déterminées, cette proximité peut faciliter (ou au contraire, gêner) l'intercompréhension. Or, le modèle structural en sémantique emprunte au modèle phonologique – sans en être un décalque – des principes dont la validité n'est pas démontrée. Ainsi les conditions *a*), *b*) , et *c*) , qui sont dans une large mesure satisfaites en phonologie, ne le sont guère en sémantique.

Considérons l'exemple (1) donné ci-dessus; nous ne voyons pas quel modèle structural rendrait possible une description mettant en évidence le lien entre la présence du matériel de dessin dans le séjour et la fin des cours à 15h30. Des exemples moins extrêmes, voire banals comme (2) et (11), soulèvent des problèmes de même nature – quoi que de portée plus limitée – qu'on pourrait présenter sous forme de questions:

- a) Quels sont les traits sémantiques qui sont nécessaires et suffisants pour la description des significations quelle que soit la langue à l'étude?
- b') Quels sont les rapports entre les traits, à savoir:
 - b'₁) les liens (d'implication, opposition, de parenté, de proximité, d'éloignement, etc.) entre les traits
 - b'₂) les influences réciproques des traits et leurs conditions de réalisation?
- c') Quel est l'inventaire exhaustif des traits et de leurs rapports?

On ne peut apporter une réponse précise à aucune de ces questions. Cela revient à dire qu'au niveau de toutes les conditions requises pour l'adéquation du modèle, se posent des problèmes auxquels la théorie structurale ne peut apporter de solution.

Or, aux questions analogues en phonologie, des réponses peuvent être apportées, qui sont d'une efficacité non négligeable, en ce sens qu'elles permettent de déterminer dans bien des cas les éléments constitutifs des unités abstraites que sont les phonèmes et les variations que ceux-ci présentent lors des réalisations concrètes; éléments par recours auxquels on peut expliquer et prévoir le comportement variable des unités (Cf. les phénomènes de neutralisation, d'assimilation etc.).

12. CRISES ET DÉVELOPPEMENTS DE LA SÉMANTIQUE

La sémantique structurale a fait l'objet de nombreux examens et critiques¹⁶; d'importantes lacunes ont ainsi pu être constatées, et d'intéressantes solutions proposées. Mais les critiques et les

propositions de modifications ne sont pas toujours sur un seul et même plan. Il en est qui relèvent de la théorie générale (c'est-à-dire de la conception que nous avons de l'organisation de la signification et des mécanismes qui en assurent la transmission. Ainsi les traits pertinents ont-ils une valeur en sémantique?). D'autres en revanche ressortissent à des modèles spécifiques (par exemple, on peut se demander si dans un cas particulier – disons celui du *passé composé* en français – si c'est le trait «temps (passé)» qui est pertinent ou le trait «aspect (parfait)»; ce, tout en admettant la validité de l'analyse de la signification en ses traits constitutifs). Notre propos est de chercher les raisons de l'inadéquation de la conception classique de la sémantique, et de situer ainsi critiques et propositions nouvelles au niveau qui est le leur.

Pour que le projet de la sémantique structurale soit réalisable, il faut que soient établis les universaux sémantiques. Or, toutes les tentatives de tels universaux se heurtent à des difficultés dont on ne voit pas l'issue¹⁷.

L'échec de ces tentatives nous semble indiquer qu'on ne résout pas le problème en ajoutant ou retranchant quelques éléments à ce inventaire, et que la difficulté tient à la conception théorique et de la structure et de la communication (Cf. *infra*, § 15). En effet, il existe une antinomie irréductible entre le postulat de structure formelle et le constat de la variabilité des données observables. Ce conflit a maintes fois été observé; mais la conclusion qu'on en a tirée était souvent extrême: soit l'abandon de la structure même en sémantique¹⁸, soit le maintien de la structure, en l'élaguant de tout ce qui ne cadre pas avec la conception formelle¹⁹. Manifestement, aucune des deux solutions n'est satisfaisante: la première en ce qu'elle vide le langage et son usage de ce qu'ils ont de plus pertinent, à savoir le sens; la seconde en ce qu'elle ne retient du sens que ce qui peut correspondre à un modèle pré-établi, excluant ainsi du domaine de la linguistique l'essentiel des propriétés et du processus sémantiques.

La voie n'est pourtant pas sans issue pour peu qu'on renonce à chercher en sémantique le décalque de la structure qu'on a pu (ou cru?) trouver dans le domaine de la phonologie. Des générations de linguistes ont cru devoir choisir entre structure formelle et absence totale de structure; et la scène du débat linguistique a été dominée par le dogme selon lequel il n'y aurait de structure que formelle²⁰. Si l'on abandonne ce dogme, on peut laisser ouverte la question de savoir si le système d'une langue est assimilable à une structure formelle (conçue comme un ensemble d'éléments discrets régis par des règles absolues) ou bien à une structure plus complexe (où sont soumises à des variations conditionnées à la fois les unités et les règles qui en relèvent).

13. STRUCTURE COMPLEXE

La structure que nous croyons adéquate à la description et à l'explication des faits sémantiques est ce qu'on pourrait appeler relative ou complexe. Elle se caractérise par 1° la multiplicité des dimensions pertinentes, ce qui implique que les propriétés qui caractérisent les éléments sont en nombre très grand, voire illimité; 2° la multiplicité des degrés de pertinence: une analyse poussée fait apparaître sur chaque dimension des oppositions polaires ainsi que des degrés intermédiaires²¹.

Cette conception, qui s'inscrit en contrepoint à la conception formelle, a pour conséquence que la structure est à la fois plus complexe dans sa constitution et plus adéquate dans ses applications, comme nous allons le voir à travers des exemples.

La première illustration, nous l'empruntons à l'enquête de Labov sur la signification de angl. *cup* «tasse»²². Dans une perspective classique, le sens global d'un mot est caractérisé par des traits sémantiques censés le composer. En l'occurrence, ces traits se rapportent à la forme, la taille, les proportions et l'usage de l'objet. Chacun de ces traits²³ a sa pertinence dans la définition du concept «tasse». Mais si la conception classique de la structure était maintenue, il en découlerait l'équivalence stricte entre le concept «tasse» et l'ensemble des traits sémantiques par lesquels on le définit. L'équivalence impliquerait que les traits sémantiques pertinents soient à la fois nécessaires et suffisants. Or, les résultats de l'enquête montrent qu'aucun de ces traits n'est ni nécessaire ni suffisant *stricto sensu*. En effet, une tasse peut être tout à fait ronde ou un peu rectangulaire, plus ou moins haute sur pied, plus ou moins profonde, plus ou moins large, etc. De même, l'usage qu'on en fait est varié: certes, on peut boire du café dans une tasse; mais si l'on s'en servait pour manger de la soupe ou disposer une fleur cesserait-elle d'être tasse?

Conçue dans une perspective formelle, la description sémantique est proprement impossible²⁴. Mais la conclusion obligée de ce constat n'est pas que la sémantique n'a pas de structure du tout ni qu'on doit se contenter de descriptions dites «structurales», obtenues au prix de contradictions ou de décisions *ad hoc*. Il est concevable que la pertinence des traits sémantiques soit dotée d'une valeur graduelle, et échappe à la distinction binaire entre pertinent et non pertinent.

L'étude de Labov montre que les traits définitoires de *tasse* ont des degrés variables de pertinence; degrés qui peuvent être soumis à l'évaluation quantitative et au contrôle empirique. Ainsi, quand on considère la proportion entre la largeur et la hauteur, on voit qu'elle est l'un des critères de distinction entre «tasse» et «bol». Bien que, de ce point de vue, la limite entre les deux concepts ne soit pas la même pour tout le monde, une frontière statistique se laisse dégager: passé la proportion 1,25/1, la majorité des informateurs considèrent que le récipient est non plus tasse mais bol. Il y a plus: cette frontière n'est pas immuable; elle

varie sous l'influence du contexte ou de la situation. Ainsi, quand la proportion largeur/hauteur touche au seuil critique, à un seul et même récipient, on applique des termes différents selon l'usage qui en est fait, suivant ce qu'il contient (café, soupe, riz ou fleur, par ex.). L'enquête met en évidence des variations analogues pour tous les autres traits sémantiques de *tasse*. Ce qui rend les régularités sémantiques passablement complexes, et tous les problèmes sémantiques s'en trouvent différemment posés. Ainsi, la description ne pourra plus se contenter de mettre en évidence la pertinence de certains traits sémantiques, elle devra aussi leur attribuer un certain rang dans la hiérarchie de pertinence.

Le programme structuraliste de la description sémantique se révèle ainsi trop ambitieux dans sa visée et en même temps trop simple de par sa méthode. En revanche, on aura un objectif accessible et un projet réalisable (grâce à l'outil descriptif comprenant un dispositif de mesure et de contrôle empirique), si l'analyse a pour but la mise en évidence de la pertinence relative des traits sémantiques; relativité qui prend en compte la dépendance des éléments sémantiques par rapport aux autres éléments de la même catégorie, à la dimension sociale, au contexte, à la situation, à l'expérience extralinguistique.

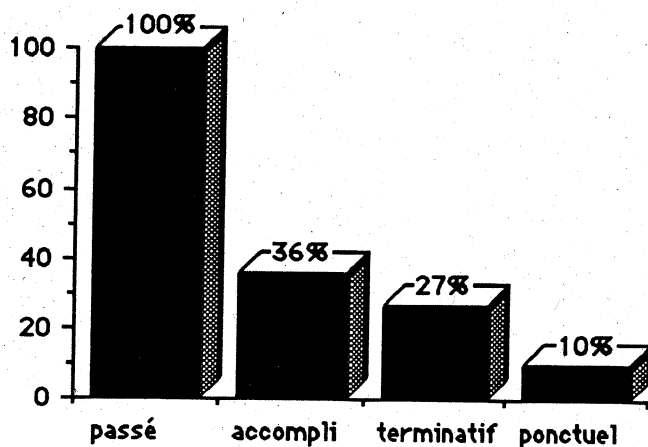
14. STRUCTURE, FONCTION ET APPROXIMATION

De nombreuses autres études portant sur les éléments lexicaux fourniraient des exemples et aboutiraient à des conclusions allant dans le même sens: par exemple, celle de Eleanor Rosch²⁵ et ses collaborateurs pour n'en citer que l'une des plus connues. Les recherches conduites à Lausanne aussi montrent l'existence d'une structure sémantique relative, complexe. Elles montrent aussi que cette structure, loin d'être une spécificité du lexique, vaut aussi pour la grammaire: la signification de l'imparfait ou du passé composé montre l'existence de régularités relatives. C'est mal poser le problème que de demander si le passé composé a un signifié «aspectuel» ou «temporel». Dans une phrase comme *cette mère a eu deux enfants*, il peut signifier l'un ou l'autre selon des facteurs complexes dont la portée et les limites restent à déterminer. Si l'on veut avoir une approximation grossière de la signification du passé composé, on peut dire que c'est le trait «temps» qui est dominant²⁶. Mais une telle dominance ne justifie nullement que l'on oublie ou néglige la présence virtuelle de nombreux traits sémantiques dans la signification d'une même unité linguistique. Les traits sémantiques multiples et virtuels jouent un rôle important dans la communication, et contribuent grandement à conférer au langage une versatilité et une puissance sémiotique que ne possède aucun autre système de signes.

Dès lors, si l'on s'intéresse réellement à la communication et à ses mécanismes, il est de la plus haute importance d'étudier le processus qui aboutit à la réalisation de l'une ou l'autre des virtualités

sémantiques. Et avant tout, de s'assurer que le sens que l'on croit réalisé, l'est effectivement. Ce qui n'est pas une pratique très courante; ainsi, quand on dit que le langage assure la communication, souvent on ne précise pas dans quelles limites il le fait. On en arrive ainsi à concevoir la communication comme totale, comme si toute l'intention de l'émetteur est saisie par le récepteur²⁷. Or, si l'on admet – comme le font la plupart des mêmes auteurs – l'existence des variétés (dialectes, sociolectes, idiolectes,...) dans une langue, l'intercompréhension ne peut être considérée comme totale; et quand l'acte de communication réussit, c'est malgré variations et flous, et en partie grâce à eux. Autrement dit, si l'on cesse de cultiver l'illusion d'une communication absolue, et que l'on maintienne que l'outil s'adapte à sa fonction, il paraît normal que la structure soit relative comme l'est la communication. C'est en ce sens que nous disons que l'une des inadéquations de la théorie linguistique procède du fait que la conception de la communication n'est pas idoine (Cf. *supra* § 13).

En revanche, une structure intégrant hétérogénéité et variabilité met en évidence les strates multiples des systèmes linguistiques; strates qui ont une efficacité variable (ou si l'on préfère une pertinence graduelle). Dans cette perspective, il est concevable que la pertinence des traits sémantiques du passé composé présente des degrés, que celle du trait «temps passé» soit supérieure à celle du trait «aspect terminatif», ou encore que celle du trait «aspect parfait» se situe entre les deux. Une telle hiérarchie se vérifierait si les jugements intuitifs et/ou les réactions comportementales se révélaient dotées de gradations parallèles. Et c'est le cas d'après les données réunies par une enquête: 22 informateurs ont été sollicités pour un jugement intuitif sur le sens de *cette mère a eu un enfant*. Le sens du «passé composé» comporte les traits sémantique «passé», «accompli», «terminatif» et «ponctuel». Ces traits – non doués d'une égale valeur – sont bel et bien hiérarchisés²⁸; hiérarchie qui peut être schématisée ainsi:



Ces résultats et ceux obtenus par de nombreuses autres enquêtes nous amènent à soutenir l'idée que la structure relative est plus adéquate à la description et à l'explication des faits empiriques (Cf. *supra* § 14).

L'exemple du passé composé peut servir à illustrer deux autres aspects que nous avons présentés et discutés en relation avec le concept de complexité (Cf. *supra* § 14), mais aussi lors de l'examen du conflit et de la coopération dans la communication (Cf. *supra* § 8).

- i) Multiplicité des dimensions pertinentes. Généralement, dans la description du système verbal du français, on dégage un aspect parfait qu'on oppose à l'«imparfait». On peut ainsi rendre compte de la différence entre les syntagmes verbaux *a eu* et *avait* comme dans *cette mère a eu deux enfants* vs *cette mère avait deux enfants*. Mais, il est possible de distinguer entre différents types de «parfait»: par exemple, entre «terminatif» comme dans *il a mangé son pain blanc* (il n'en mange plus) et «résultatif», par exemple dans *elle a même fait du gâteau* (qui est sur la table).
- ii) Multiplicité des degrés de pertinence. Quelles sont les conditions – grammaticales, lexicales ou autres – dans lesquelles le «terminatif» ou le «résultatif» se réalisent? La question n'est pas facile à trancher. Le contexte retenu pour l'enquête rend les deux possibles. *Cette mère a eu deux enfants* peut avoir un sens «terminatif» (elle n'en a plus; ils sont morts ou partis) ou un sens «résultatif» (elle a donné naissance à deux enfants, et les voici). Les réactions des informateurs montrent une nette préférence pour le «résultatif» comparé au «terminatif». Les

deux traits aspectuels – bien que possibles – ne sont pas équiprobables.

Si l'on affine davantage l'analyse, et que l'on déborde du cadre restreint du seul contexte qu'on a pris en compte ici, d'autres traits sémantiques apparaissent, qui pour être d'une plus basse fréquence ou plus faible probabilité, n'en méritent pas moins analyse et réflexion. À tel point qu'on peut affirmer avec raison que les dimensions pertinentes pour le sens du passé composé sont en très grand nombre. Les nombreux exemples où les propriétés caractéristiques sont multiples permettent de penser que c'est là une caractéristique générale de la sémantique. On est ainsi loin de l'idée d'inventaire limité des éléments (ou du nombre fini des primitifs) sémantiques, qui a été érigée en principe par les structuralistes (comme Hjelmslev) et défendue aussi bien par les générativistes (dont Chomsky) que par des post-générativistes (tels que Fillmore).

Si l'on considère les débats linguistiques de la deuxième moitié du XX^e siècle avec le recul que permettent les décennies passées, on constate qu'ils sont pour une part importants consacrés aux questions «techniques» (comme: quelles sont les unités constitutives de telle séquence? De quels traits pertinents est constituée telle unité? Le comportement de telle unité ou séquence doit-il être décrit par recours à l'analyse en x ou en y ?) Ce, tant dans la lignée structuraliste que générativiste. En cela, la grammaire générative n'a pas opéré la révolution copernicienne que d'aucuns promettaient; elle a même consolidé le mythe de structure formelle. Dans le débat sur les implications et la valeur de la conception formelle du langage, les contributions les plus significatives sont pour la plupart venues des courants qui se sont plus modestement intéressés aux aspects sociaux et psychiques du langage, à l'usage réel des langues: dialogue, récit etc. C'est à eux qu'on doit bon nombre d'interrogations et d'orientations nouvelles sur le plan théorique.

Il convient de remarquer que l'apport des débats «techniques» n'est pas négligeable. Certes, il se situe non au niveau théorique, mais à celui des modèles; cependant, le cumul des données précises sur des phénomènes spécifiques dans leur multiplicité conduit à un réexamen des bases théoriques, à échafauder un nouveau cadre théorique et à en apprécier la capacité à rendre compte de la diversité des langues particulières.

15. CONCLUSION

Pour terminer, nous voudrions souligner trois points:

1. Les approches interactive et sémantique ont certains points en commun: dans les deux cas, l'objectif est de déterminer ce que le récepteur peut capter de l'intention de l'émetteur, et par quel mécanisme complexe la transmission est assurée. Si les résultats obtenus se corroborent largement malgré la différence des itinéraires

suivis, c'est que les deux approches se complètent. En cherchant à rendre l'analyse et la description sémantiques plus adéquates aux données observables, on est conduit à assigner à la structure sémantique une relativité et une complexité analogues à celles qu'on trouve dans la perspective interactionnelle. En cela, l'infinie multiplicité des éléments sémantiques peut être mise en parallèle avec le caractère inépuisables de ce que certains appellent *tototexte*, conçu comme «la totalité des unités sémiotiques, verbales et non verbales, constitutives du texte conversationnel»²⁹. Il en découle que la sémantique linguistique et l'approche interactionnelle ont – sinon une identité totale – du moins de frappantes affinités, tant par leur objet et leur méthode que par les problèmes qu'elles soulèvent.

2. La complexité que met au jour l'examen serré des phénomènes sémantiques a une morale, en ce que les études ponctuelles peuvent être riches en implications sur le plan théorique, à condition 1° que l'on ne se fie pas aux *a priori*. Aussi peut-on admettre le principe qu'une langue permet d'établir la communication; encore faut-il s'assurer qu'un énoncé donné, proféré dans un contexte ou une situation déterminés, produit chez l'interlocuteur le sens dont le locuteur a voulu le charger; et 2° que l'on ne se contente pas des à peu près. Car contre-exemples et exceptions méritent aussi examen et discussion. Après tout, ils peuvent n'être ni sporadiques ni dénués de pertinence, bien que d'aucuns aient voulu le donner à croire. La contrepartie – cause ou conséquence? – de la complexité de la structure linguistique est que le processus de communication n'est pas simple, et l'intercompréhension n'est que relative.
3. Si les progrès de la linguistique doivent aboutir à une meilleure appréhension des phénomènes langagiers, et si une structure simple ne nous y conduit pas, force est d'admettre que le développement de la théorie linguistique va de pair avec sa complexité croissante. Nous nous sommes borné ici à donner des exemples tirés de la sémantique. Des recherches effectuées sur d'autres phénomènes linguistiques – de la phonologie à la syntaxe en passant par la morphologie – pourraient illustrer la même mouvance: plus on avance vers l'adéquation empirique, plus on tend vers la complexité empirique. On s'éloigne de plus en plus de la conception où la simplicité était considérée comme l'un des critères essentiels – sinon LE critère – pour apprécier la validité de la théorie et de la description linguistiques³⁰.

Il est intéressant de remarquer qu'avant la linguistique, les sciences de la nature ont suivi le même chemin. Comme dit Edgar Morin «Le développement même de la science physique [...] a finalement débouché sur la complexité du réel. [...]. Dès lors, il est évident que les phénomènes anthropo-sociaux ne sauraient obéir à des principes d'intelligibilité moins complexes que ceux désormais requis pour les

phénomènes naturels. Il nous faut affronter la complexité anthropo-sociale, et non plus la dissoudre ou l'occulter»³¹.

NOTES

- * La première partie de ce texte est une version légèrement modifiée d'une communication présentée sous le titre de «Qui fait le pas vers l'autre? Coopération et conflit dans la communication» au Colloque consacré à la Communication familiale, organisé par le CERPL de l'UFR de Linguistique de l'Université René Descartes, à Paris, les 18 et 19 novembre 1989.
1. Les participants des dialogues que nous citerons sont M: garçon, 11 ans; E: Fille, 6 ans; Y: Mère; T: Père; C: Grand-père.
 2. En cela, l'approche interactive innove et complète l'idée que se faisaient les linguistes du sens et de sa transmission. Noter que dès les années '20, Bakhtine mettait en évidence le rôle actif du récepteur (*attitude responsive active*, dans sa terminologie). Cf. M. BAKHTINE, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 274.
 3. De même, un effort doit être consenti par l'enfant pour comprendre ce qui amène l'adulte à répéter la même question. Est-ce parce que l'adulte ignore: a), b), c), etc.?
 4. Les réserves formulées concernent les thèses et non toute une direction de recherche qui est complexe et comporte des aspects positifs.
 5. Cf. Erving GOFFMAN, *La présentation de soi*, (trad. de l'anglais par A. Accardo), Paris, Éd. de Minuit, 1973.
 6. Ainsi Dan Sperber et Deirde Wilson, qui soutiennent que le seul intérêt du locuteur est «de se faire comprendre, et donc de faire en sorte que le destinataire ait le moins de mal possible à le comprendre» ou encore que «les intérêts du communicateur et ceux du destinataire coïncident.» Dan SPERBER et Deirde WILSON, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Éd. de Minuit, 1989, pp. 236-237. Ainsi, aussi, Oswald DUCROT, *Les mots du discours*, Paris, Éd. de Minuit, 1980 et John SEARLE, *Sens et expression*, Paris, Éd. de Minuit, 1982. Pour une discussion, Cf. Mortéza MAHMOUDIAN, Le linguiste, usurpateur du «je»? in *Cahiers du Département des langues et des sciences du langage*, 4, 1987, pp. 149-161.
 7. Theo HERRMANN, *Speech and situation*, Berlin, Springer, 1983.
 8. Blanche Noelle GRUNIG, Sur l'omniprésence du mensonge dans le discours, *Argumentation*, 2, 1988, pp. 117-132.
 9. L'attitude explicative (de la bourgeoisie) et l'attitude autoritaire sont des notions intuitives chez Bernstein, et leur attribution à des classes sociales en bloc hâtive. Pour une critique des recherches empiriques de Bernstein, voir M. MAHMOUDIAN, Objectivité et subjectivité dans les sciences du langage, *Tranel*, 11, 1986, p. 7-20.

10. Encore que les conditions de l'usage et surtout de la genèse des sabirs rappellent ce genre de rapport.
11. Cf. Karl POPPER: «Every solution of a problem raises new unsolved problems; the more so the deeper the original problem and the bolder its solution», *Conjecture and refutation*, Londres, 1963. Cité d'après Jan MULDER et Sandor HERVEY, *The Strategy of Linguistics*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1980, p. 73.
12. L'interaction renvoie à «un ensemble d'investigations assez hétérogènes», il n'y a pas «un ensemble unifié et cohérent de propositions théoriques», Catherine KERBRAT-ORECHIONI, L'approche interactionnelle en linguistique, in *L'interaction*, Paris, Association des sciences du langage (ASL), 1989, p. 7.
13. Une telle approche a – entre autres – pour effet de «réinsérer l'énoncé dans son contexte énonciatif, d'enterrer le dogme de l'immanence [...]». Catherine KERBRAT-ORECHIONI, *op. cit.*, p. 8. Cf. aussi «En résumé, étudier les interactions verbales opère un réel déplacement de l'objet linguistique qui passe de l'étude des formes linguistiques hors situation à celle de leur emploi en situations», Josiane BOUTET, Construction sociale du sens et interaction, in *L'interaction*, Paris, Association des sciences du langage (ASL), 1989, p. 197.
14. Cette analyse est fondée sur les définitions du *Petit Robert*, 1989, que voici:
PANIER: réceptacle fait, à l'origine, de vannerie, et servant à contenir, transporter des marchandises, des provisions, des animaux [...]
CORBEILLE: panier léger [...]
15. Nous voulons éviter la confusion, fréquente en sémantique structurale, entre le nécessaire et le suffisant.
16. Il y a des chances que le lecteur ne trouve rien de nouveau dans cette critique, ni dans l'illustration qui l'accompagne. La justification que nous trouvons pour y revenir, c'est d'abord le désir d'éviter – sans imposer notre propre arsenal de termes et de définitions – les confusions que peut causer la diversité terminologique, ensuite le souci d'illustrer les positions théoriques par des exemples concrets; ce qui permettra d'apprécier les solutions de rechange sur la foi des applications.
17. L'un des problèmes ici est de savoir combien d'unités comporte l'inventaire des universaux sémantiques. Or, comme le fait judicieusement remarquer François Rastier, le nombre des universaux proposés dans des recherches récentes varie de quelques dizaines à un millier. Point besoin d'insister sur le fait qu'on est toujours au stade du tâtonnement et des spéculations en la matière. Cf. François RASTIER, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991.

18. Ainsi, cf. Z. S. HARRIS (Cf. *Structural Linguistics*, Chicago, University of Chicago Press, 1951) et, avec des nuances, L. BLOOMFIELD (voir *Le langage*, Paris, Payot, 1970) et A. MARTINET (Cf. *Éléments de linguistique générale*, Paris, Colin, 1968).
19. Cf. L. HJELMSLEV, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968) et N. CHOMSKY, *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, le Seuil, 1971.
20. Il serait intéressant d'étudier l'origine de ce dogme: provient-il d'un emprunt aux sciences de la nature, est-il le résultat d'une extrapolation hâtive, ou encore une mauvaise interprétation due à la méconnaissance des développements récents dans les sciences de la nature...? Cette question est d'autant plus intéressante que la structure complexe, relative, intégrant l'aléatoire, est monnaie courante dans ces sciences.
21. De ces deux propriétés fondamentales découlent de nombreuses implications pour notre façon d'appréhender le langage et son fonctionnement, dont nous ne retiendrons ici que les deux suivantes: accroissement de la complexité et besoin de l'adéquation de la structure.
22. Cf. William LABOV, *The Boundaries of Words and Their Meanings*, in *New Ways of Analyzing Variation in English*, C. J. Bailey & R. W. Shuy, édés., Washington, Georgetown University Press, 1973.
23. Nous ne précisons pas les traits ici, car l'enquête étant réalisée en anglais, la transposition des résultats au français pose des problèmes; ainsi en anglais, le champ sémantique comporte *mug*, lequel n'a pas de correspondant en français.
24. Cette remarque vaut aussi – bien que dans une moindre mesure – pour la description phonologique, dont la procédure d'analyse ne peut être entièrement formalisée. D'où la multiplicité des solutions descriptives pour un même ensemble de données. D'où aussi l'impossibilité de trancher – dans tous les cas et sur la foi de principes théoriques – certaines questions comme: Un ou deux phonèmes? Combien y a-t-il de classes – ordres, séries, faisceaux – dans un système déterminé? À quel ordre ou quelle série appartient tel phonème?, etc. Même si le contour général de la structure phonologique n'est guère affecté par ces difficultés, celles-ci méritent examen. Une réflexion approfondie sur ces difficultés pourrait être riche en implications théoriques; entre autres, elle permettrait – pensons-nous – de comprendre les raisons de l'insuccès des modèles sémantiques inspirés du modèle phonologique.
25. Eleanor ROSCH & Barbara B. LLOYD, *Cognition and categorization*, Hillsdale, N.J., L. Erlbaum, 1978.

26. Encore que la dominance ne vaille à strictement parler que dans ce contexte.
27. Cf. par exemple, la définition de communication chez Prieto (dans la Pléiade); Cf. aussi Sa *noologie*, où les mécanismes sémantiques sont décrits dans l'optique d'un système harmonieux et sans conflit, comme si les cas où l'acte de parole n'aboutit pas à une intercompréhension totale ne sont que de rares exceptions, donc sans intérêt.
28. Pour plus de détails, voir Mortéza MAHMOUDIAN, Unité et diversité de la signification, *La linguistique*, 26: 2, 1990, pp.115-132.
29. Cf. Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *op. cit.*, p. 15.
30. Cf. la place que tient le critère de simplicité dans des théories aussi différentes que celles de L. HJELMSLEV, de Z. S. HARRIS ou de N. CHOMSKY.
31. Edgar MORIN, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Editeur, 1990, p. 22.

NOTES DE RECHERCHE

NDLR: La présente section regroupe des textes consacrés soit à l'étude détaillée et critique d'articles, d'ouvrages, ou de parties de ceux-ci, qui présentent des positions théoriques méritant d'être évaluées et traitées plus à fond, soit à la présentation de recherches en cours. Ces contributions sont plus substantielles que les comptes rendus sans atteindre, toutefois, l'ampleur des articles.

Langues et linguistique, n° 18, 1992

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lli.ulaval.ca

***Langues et linguistique*, n° 18, 1992**

© Département de langues, linguistique et traduction
Faculté des lettres, Université Laval
Québec (Québec) CANADA

ISSN 0226-7144

lli.ulaval.ca

NOTE DE RECHERCHE

**CUPICUPI, FURUFURU, PURRUPUTÚ, ETC...
LÉXICO ICTIONÍMICO ONOMATOPEYICO**

Édith BÉDARD
étudiante de 3^e cycle

Después de De Saussure, Baldinger, Ullman, Guiraud, Montes Giraldo, etc... creemos que, a nivel de la creación léxica, las palabras son siempre motivadas, pues el hablante cuando crea «no lo hace ex nihilo» (Montes Giraldo 1983: 23). Es en el desarrollo diacrónico en el que, sin embargo, las palabras en cuanto son signo reflejan un cierto grado o de arbitrariedad o de motivación. Las onomatopeyas son de estas palabras que presentan esa peculiaridad semiótica de pertenecer a la parte motivada de un léxico. En efecto, son términos icónicos cuya motivación radica en los sonidos, o sea, se trata de una imitación del sonido mediante un sonido. En este artículo, nos interesamos específicamente en la creación y la motivación léxica en el caso particular de las onomatopeyas como designación ictionímica. De los dos tipos de motivación, intra y extralingüística, es la segunda la que consideramos aquí con sus procedimientos metafóricos utilizados para trasladar un término de una esfera conceptual a otra.

Ahora bien, como la onomatopeya es una forma muy expresiva del habla, no florece en todas las formas del lenguaje sino más bien cuando el contexto tanto verbal como de situación lo favorece. Es por eso que la onomatopeya aparece en el habla popular o familiar, o en una jerga, etc...: no es una característica del lenguaje oficial, científico o técnico.

Es el léxico ictionímico de los pescadores dominicanos el que nos proporcionó estas onomatopeyas: son designaciones populares de peces. No pertenecen a una terminología oficial sino más bien a la lengua funcional de los pescadores, o sea, a la lengua que funciona de manera inmediata en su habla cotidiano. Y no sólo es funcional la lengua de cada localidad encuestada¹ sino también la lengua del grupo

social encuestado, es decir la lengua que funciona entre los pescadores de la comunidad misma (Bédard 1989: 27).

Las onomatopeyas de nuestro estudio son designaciones ícticas vernáculas. Se trata de algunos de los nombres populares de peces marinos que el equipo LAAL-LIRD colectó durante sus encuestas dialectales. El corpus utilizado para preparar este primer léxico onomatopéyico está constituido de 121 nombres vernáculos que designan cuatro especies ícticas de la familia ictiológica Balistidae (Bédard 1989: 30-32).

Este trabajo dará a conocer algo más de la riqueza de los materiales lingüísticos del proyecto LIRD (Léxico ictionímico de la República Dominicana) (V. nota 1) y permitirá proporcionar algunos de los resultados del análisis léxico-semántico que estamos llevando a cabo en nuestra tesis doctoral².

Dos partes constituyen esta presentación. La primera concierne la distribución y variación de las onomatopeyas ictionímicas y el breve análisis semántico de las mismas. La segunda es el léxico propiamente dicho.

1. DATOS LÉXICO-SEMÁNTICOS

Distribución y variación de las onomatopeyas

El corpus de denominaciones utilizado para el estudio comprende las 121 denominaciones ícticas que designan las especies ícticas de la familia Balistidae que han sido colectadas y identificadas por el equipo LAAL-LIRD³. De estas denominaciones, 25 son onomatopéyicas (21%)⁴. Designan tres especies de la familia Balistidae: el *Balistes capriscus* (1/25 nombres), el *Melichthys niger* (18/25 nombres) y el *Xanthichthys ringens* (10/25 nombres). Aparecen en 12/47 localidades encuestadas (26%).

Sólo 3 ictionímos han sido producidos en más de una localidad, esto es *barsielero* (loc. 44, 46, 47), *furufuru* (loc. 44, 45, 46) y *varraco curruyá* (loc. 11,12). Todos los demás nombres (22/25) han sido mencionados en una localidad única. Aparecen dos concentraciones geográficas: una, más importante, en la península de Samaná en el noreste del país y, otra, en el suroeste (V. Cuadro 1 y Mapa 1).

En cuanto a la variación léxica, Cabrera (#8), Las Galeras (#14), Bayahibe (#30), Puerto Viejo (#43) y Juancho (47) son las localidades que produjeron una sola onomatopeya (V. Cuadro 1 y Mapa 1). Sin embargo, los lugares donde floreció una productividad onomatopéyica mayor son Las Terrenas (#10 con 7/25 nombres), Bahoruco y Paraíso (respectivamente #45 y #46 con 5/25 onomatopeyas cada uno).

En fin, no hay tanta variación léxica onomatopéyica en la familia Balistidae (25/121 nombres) y la que hay aparece bastante concentrada en dos regiones del país, en el suroeste y noreste. El *Melichthys niger* es la especie íctica que mayormente está designada mediante onomatopeyas (18/25 nombres). Sin embargo, estas creaciones ictionímicas, a pesar de ser pocas, son muy ricas a nivel semántico.

ANÁLISIS SEMÁNTICO

Identificamos nueve semas básicos, o sea fundamentales en la creación léxica de las onomatopeyas. Son semas básicos, pues son los que realmente están en la base de la selección léxica⁵.

El sema [produce ruido] - S₁ -, característico de todas las denominaciones analizadas, fundamenta de manera exclusiva la creación léxica de 12 de las onomatopeyas, éstas difundidas en 9/47 localidades (V. Cuadro 2). Es el sema dominante del sistema sémico. En el caso de las otras denominaciones (13/25), el sema se combina a otros ocho rasgos sémicos de base (V. Cuadro 3). Los semas S₂ y S₃ siempre aparecen juntos, pues son básicos en la motivación léxica de las denominaciones **puerco**, **varraco**, **pejepuerco** y **pejevarraco**.

Se observa, en el proceso creativo onomatopéyico, una evidente dominancia de la relación «zoomorfismo». En efecto, 11 de los 25 ictiónimos onomatopéyicos son términos metafóricos que podemos definir o bien mediante la paráfrasis «una persona que ...» - relación de antropomorfismo - (3/25 lexías), o bien por «objeto inanimado» (2/25 lexías), o bien por «animal - mamífero» - relación de zoomorfismo - (6/25 lexías). Esta dominancia de un metaforismo zoomórfico existe no sólo en la familia Balistidae sino también en la familia Monacanthidae cuyas denominaciones se relacionan exhaustivamente con el referente extralingüístico «puerco» (Bédard 1989: 30-32; 38-39). Prueba de esto el générico vernáculo **puercos de mar** con que los pescadores dominicanos designan estas dos familias ictiológicas.

Pues bien, los ictiónimos son o bien de naturaleza onomatopéyica (14/25; V. Cuadro 4 S₁ y S₁ + S₂) o bien son ictiónimos onomatopéyicos con proceso metafórico (11/25). El proceso metafórico es fundamental aquí. La relación a «objeto inanimado» tiene pocas realizaciones léxicas - **chufly**, **chufly ancho** - (2/25 lexías) mientras que la relación a «ser animado» - antropomorfismo + zoomorfismo - (9/25 lexías) es relevante. La importancia manifiesta por lo vivo, que sea mediante la referencia metafórica 'puerco', 'hombre que ...' o mediante la reproducción de un sonido emitido por el pez, parece ser fundamental en esta parte del léxico ictionímico dominicano. Dicho de otro modo,

lo relativo a lo vivo parece ser fuente de motivación predilecta para los pescadores dominicanos en el proceso creativo de ictiónimos.

Por otro lado, ninguna de las lexías ictionímicas estudiadas aquí es hiperonímica. Ninguna lleva un grado muy elevado de polisemia íctica⁶ (V. Cuadro 4). Así la forma **furufuru** sólo aparece en tres denominaciones y designa dos especies ícticas, o bien el *Melichthys niger* o bien el *Xanthichthys ringens*.

2. LÉXICO ONOMATOPÉYICO

El léxico onomatopéyico que viene a continuación está constituido por todos los ictiónimos de la familia ictiológica Balistidae cuya motivación léxica se fundamenta en el rasgo sémico [produce ruido]. Los criterios de presentación para las listas onomasiológicas que utilizamos en nuestra memoria de maestría nos han servido de guía (V. Bédard 1989: 23-25). Los ictiónimos fueron recopilados entre 1981 y 1986 por el equipo LAAL-LIRD mediante encuestas dialectales grabadas en cintas magnetofónicas.

Es un léxico de denominaciones ícticas que pertenecen al habla cotidiana de los pescadores dominicanos. Estos nombres vernáculos de peces son todos por el momento onomatopéyicos o bien en total (ej. **cupicupi**) o bien en alguna de sus partes léxicas (ej. **furifuri** blanco, pejepuerco **furufuru**).

El orden de presentación de las onomatopeyas es alfabético.

Criterios

1. El ictiónimo encabeza cada entrada del léxico. Se trata o bien de la forma normalizada oficialmente según aparece en las obras lexicográficas del español estandar (DRAE, Moliner(1983), DIASLE (Faitelson-Weiser 1987), Deive (1977) o bien de la forma normalizada por nosotros cuando no figura en aquellas obras. En este caso, el nombre completo puede ser subrayado (V. **furufuru**) o si no sólo la parte del componente que ha sido normalizado por LAAL-LIRD (V. en **negrita furufuru**). Las formas subrayadas han sido normalizadas por nosotros según informaciones o documentación previas que justifican nuestra proposición.
2. Se remite a otra(s) lexía(s) del léxico al principio del artículo mediante una llamada (V.) siempre y cuando es necesario para proporcionar informaciones complementarias o para enviar a la forma normalizada por nosotros (V. en **burruchá**), esto con el fin

- de que el texto sea estructurado de manera manifiesta así como para evitar repeticiones en los comentarios.
3. Cuando una forma normalizada por nosotros presenta variantes fonéticas importantes en el habla de los pescadores, dichas variantes aparecen entre paréntesis en una forma transliterada enseguida después de la entrada. En dado caso, cuando la variante fonética coincide con la forma normalizada, ésta se reemplaza por puntos suspensivos (V. en barsielero).
 4. Por ser un léxico ictionímico, escogimos señalar de una vez después de la entrada y de los reenvíos, los referentes extralingüísticos designados por las lexías mediante el nombre científico de las especies ícticas así designadas seguido de los números que identifican las localidades donde aparecieron las lexías (V. en barsielero, «Designa ... localidades 44, 46, 47»).
 5. Luego de esta relación con la realidad extralingüística, damos las informaciones semánticas básicas, motivo de nuestro análisis: proceso figurativo e identificación de los semas básicos realizados en la creación léxica (V. en barsielero, «Metáfora ... [produce ruido]»).
 6. Se remata la definición lexicográfica con un comentario etimológico, sociocultural, histórico, etc..., (V. en barsielero, «El barsielero ... se saca del agua»).
 7. Al final del artículo aparecen declaraciones de los pescadores relativas a la motivación léxica del ictiónimo (V. en barsielero, «un barsié es una tambora etc...»).

LÉXICO

barsielero. (... , balsielero).

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidades 44, 46, 47). Onomatopeya. Metáfora: persona -> pez , antropomorfismo. Sema básico [produce ruido].

El barsielero es una persona que toca el barsié, membráfono de origen africano (Deive 1977: 19), utilizado en la República Dominicana en bailes de recreo (merengue del balsié) o para acompañar las salves o la música de atabales. En el Cibao (centro y noreste del país), el balsié se denomina mongó. Los balsiés aparecen principalmente en San Cristóbal, en el Sur y en el Este del país. Se tocan también en Baní, Villa Mella, Callejón Imbert, Paraíso, Boca del Soco, etc. C.E. Deive, en su diccionario de dominicanismos, da las dos formas barcié y balsié. Adoptamos aquí la forma con s- por ser ésta representativa del seseo hispanoameri-

cano. La lexía barsié y su derivado barsielero no aparecen en las obras lexicográficas del español estándar.

Se le dice así al pez por una característica fisiológica: produce cierto ruido cuando se siente atacado o cuando se saca del agua.

«un barsié es una tambora que tocan los haitiano, porque lo pejecito tocan igual» (loc. 47). «Porque ronca mucho se parece a una tambora que le dicen barsié» (loc. 45).

bufiador.

Designa 2 especies de la familia Balistidae, *Balistes capriscus* (foto 205) (localidad 29) y *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 30). Onomatopeya. Metáfora: persona -> pez, antropomorfismo. Sema básico [produce ruido].

1. **bufiador** < bufa, «bota de vino», por lo bufado o inflado de la misma. Metáfora: objeto inanimado -> pez. Sema [se hincha].

«Nosotro le decimo bejiga, se avienta cuando uno lo mata se avienta» (loc. 7).

2. **bufiador** < bufar, expresarse una persona con sonidos semejantes a los bufidos de los animales.

Privilegiamos esta segunda hipótesis, pues alude a los sonidos producidos por el pez.

«Siempre está tocando fru fru» (loc. 45).

burruchá. V. **purruchá**

Designa el *Melichthys niger*, familia Balistidae (foto 83) (localidad 10). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Alude a los sonidos emitidos por el pez cuando se siente atacado o cuando se saca del agua.

¡Purrú! es onomatopya vocativa dominicana del cerdo (Deive 1977: 138).

«Porque hace tru tru tru». (loc.#10)

chufly.

Designa el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 29). Sema básico [produce ruido] y [poco valor]. Metáfora: objeto inanimado -> pez.

1. **Chufly** < chufly, que silba. Alude a los sonidos emitidos por el pez. «siempre está tocando fru fru» (loc. 45).

2. **Chufly**, anglicismo, < shoo! fly! (DLH I: 441).

Un **chufly** es en la República Dominicana una cajita de cartón llena de dulces y con una sorpresa, anillo o cualquier baratija (Deive 1977: 57).

En el caso del ictiónimo, **chufly** alude al poco valor comercial del pez así como a los sonidos emitidos por él.

«eso no sirve pá ná se cogen en cantidá en la nasa» (loc. 29).

chufly ancho. V. chufly.

Designa el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (loc. 29). Sema básico [cuerpo alto], [produce ruido] y [poco valor]. Metáfora: objeto inanimado -> pez.

Alude a los sonidos emitidos por el pez y a su cuerpo alto.

cupicupi.

Designa el *Melichthys niger* V. (foto 83) (localidad 10). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Se le dice así por los sonidos emitidos por el pez. El aspecto onomatopéyico resulta de la duplicación del verbo [es]cupi[r].

«ello hacen chiu chiu chiu como cuando uno lo saca que lo tiene en la mano como que está cupiendo» (loc. 9). «ello hacen cricricri como que cupen» (loc. 9).

curruyá. (... , curuyá) V. purruchá.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 10). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Se le dice así por los sonidos emitidos por el pez. Puede ser alteración fonética de purruchá > curruyá. Purruchá < ipurrú!, onomatopeya vocativa del cerdo o puerco en la República Dominicana (Deive 1977: 138). Puede ser también por analogía con el ruido evocado al defecar la gallina: se dice así cuando la gallina defeca, suena «purrucha».

furifuri. V. furufuru.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 46) y el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 46). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido] para el *Melichthys* y [...] (isomorfismo íctico en el caso del *Xanthichthys* con el *Melichthys niger*).

Se le dice así al *Melichthys niger* por los sonidos emitidos por el pez. Parece ser éste el verdadero furifuri, el *Xanthichthys ringens* siendo denominado furifuri por analogía con el *Melichthys*: el *Xanthichthys* se vende desollado y de esta manera se le puede confundir con el otro.

«porque cuando usted lo coge y después que está en la yola, hace un ronquío como una cotorra cuando está echada durante está vivo, esto es furifuri» (foto 83, loc. 46); «porque es pelao que se llega a la calle y por eso se dice furifuri, porque llevan el mismo gusto lo do, a veces uno dice 'es un puerco no es un furifuri»; «porque casi toda la gente lo conoce pelao, hay que pelarlo lo do y uno lo pasa [por] furifuri» (foto 204, loc. 46).

furifuri blanco. V. furufuru y furifuri.

Designa el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 46). Sema básico [...] (isomorfismo íctico), [color blanco] y [produce ruido].

Se le dice así por la semejanza del *Xanthichthys* con el *Melichthys niger* (foto 83), al ser vendidos los dos desollados. También por el color blanco del *Xanthichthys*.

furifuru. V. furufuru, y furifuri.

Designa el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 45). Onomatopeya. Sema básico [...] (isomorfismo íctico) y [produce ruido].

Semejanza con el *Melichthys niger* (foto 83) al ser vendidos los dos, desollados.

«porque siempre está tocando fru fru» (loc. 45).

furufuru. (... , furifuri, furifuru)

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 43) y el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidades 44, 45, 46). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido] (*Melichthys*) y [...] (isomorfismo íctico para el *Xanthichthys*).

1. Onomatopeya. Se dice así por el ruido producido por el pez *Melichthys niger*. La onomatopeya viene de la repetición del elemento furu-, parecido a la onomatopeya fr. frou-frou.

Furu-furu puede originarse de orondo, forondo < aura, lat. 'souffle'. (V. De Sá Nogueira 1949: 221, para el elemento onomatopéyico portugués fum- o fūn, respiración fuerte).

2. **Furufuru** < furu, africanismo, 'blanco' (Delafosse 1904: 48, 52). Este elemento africano podría aplicarse al *Xanthichthys ringens* por ser este pez de color blanco. Furu, afric. > **furufuru**, onomatopeya. Sería un caso de desprendimiento semántico (Soldevila-Durante 1970: 981; Bédard 1991) o sea un proceso de re-motivación en que la motivación aparente, la seudoetimología de la palabra, produce un sentido diferente al sentido original. Se justificaría la sobrevivencia del elemento africano furu en la República Dominicana por aparecer en una región de influencia cultural Guinea y Senegambia o sea sudanesa (Davis 1980: 290). Esta influencia sudanesa caracteriza sobretudo el oeste del país, la región de Azua (loc. 42) y la punta oriental, o sea la gran región de San Pedro de Macoris (loc. 35) y de Juanillo (loc. 27). **Furufuru** < furu, afric. 'blanco' designaría el *Xanthichthys ringens* por ser un pez blanco. Privilegiamos la primera hipótesis, o sea **furufuru**, onomatopeya, por no tener por ahora más datos etimológicos convincentes.

negrita furifuri.

V. furufuru.

Designa el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 45). Sema básico [...] (isomorfismo íctico) y [produce ruido].

Se le dice **negrita** por ser parecido a la **mandinga** (*Melichthys niger* color negro) (V. Bédard 1991) y porque produce ruido cuando se saca del agua.

El **significante negrita** está aquí vaciado de su contenido sémico básico - color negro -; lo sustituye otro significado que consiste en la semejanza de las dos especies *Xanthichthys ringens* y *Melichthys niger*.

«parecido a la **mandinga**, que hay uno blanco y uno prieto» (localidad 32) y «siempre está tocando fru fru» (loc. 45).

negrita furufuru.

V. negrita furifuri y furufuru.

Designa el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 45). Sema básico [...] (isomorfismo íctico) y [produce ruido].

negrito barsielero.

V. barsielero.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 45). Metáfora: persona -> pez, antropomorfismo. Sema básico [color negro] y [produce ruido].

Se le dice así por ser un pez muy negro y porque produce ruido cuando se saca del agua o cuando se siente atacado.

«porque ronca mucho, se parece a una tambora que le dicen barsié» (loc. 45) «porque cuando usted lo coge con el anzuelo y lo echa a la yola, hace pa pa pa pa como la tambora y él se está ahí como una hora tocando» (loc. 46).

pejepuerco furufuru.

V. furufuru.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 44). Metáfora: mamífero -> pez, zoomorfismo. Sema básico [se desuella], [produce ruido] y [boca pequeña].

«**duvalié** es un apodo pero su verdadero nombre es **furufuru**», «porque él toca cuando lo cogen, cuando lo suben a la yola, él hace como si fuera una tambora tru u u ...» (loc. 44).

pejepuerco purruputú.

V. purruputú.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 35). Metáfora: mamífero -> pez, zoomorfismo. Sema básico [se desuella], [boca pequeña] y [produce ruido].

¡Purrú! es onomatopeya vocativa del cerdo (Deive 1977: 138).

El pez emite sonidos cuando se saca del agua.

«porque cuando uno lo coge hace así tú tú tú tú **purruputú** y si se ve muy atacado hacen **purruputú**» (loc. 35).

porrodá. V. purruchá.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 14). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Creemos que es una variante de purruchá, < ipurrú!, onomatopeya vocativa del cerdo (Deive 1977: 138). Es el sonido emitido que dió lugar a la creación onomatopéyica.

purruchá. (...), burruchá, curruyá). V. burruchá y porrodá.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 10). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Se le dice así por el sonido emitido por el pez al sacarlo del agua. En español dominicano popular, ipurruchá! es una onomatopeya que reproduce el sonido que se oye cuando la gallina defeca, es la evocación sonora del flujo.

«porque hace tru tru tru tru» (loc. 10).

purruputú.

Designa el *Melichthys niger*⁷ (foto 83) (localidad 35). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Se le dice así por el sonido emitido por el pez al sacarlo del agua.

«hacen purruputú ... porque cuando uno lo coge hace así tu tu tu tu, purruputú y si se ven muy atacado hacen purruputú» (loc. 35); «hacen ruido por las aletica que tienen» (loc. 35).

socorro.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 8). Onomatopeya. Sema básico [produce ruido].

Alude al comportamiento sonoro del pez.

tigrito curruyá. (tiguerito curruyá). V. purruchá.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 11). Metáfora: persona -> pez, antropomorfismo. Sema básico [comportamiento agitado] y [produce ruido].

Tiguerito en español dominicano corresponde a un uso particular de la palabra tigre (tiguere en la República Dominicana) como mote popular del «roto» dominicano, «que vive al vuelo de sus vivezas».

«es muy jodón, roba má carná, e(s) malicioso» (loc. 11).

varraco crocró.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 10). Metáfora: mamífero -> pez, zoomorfismo. Sema básico [se desuella], [boca pequeña] y [produce ruido].

El *Melichthys niger* emite sonidos al sacarlo del agua o cuando se siente atacado. Por eso le dicen crocró.

«porque hace tru tru tru tru» (loc. 10).

varraco cupucupi.

V. cupicupi.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 10). Metáfora: mamífero -> pez, zoomorfismo. Sema básico [se desuella], [boca pequeña] y [produce ruido].

varraco curruyá.

V. curruyá.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidades 11, 12) y el *Xanthichthys ringens* (foto 204) (localidad 12). Metáfora: mamífero -> pez, zoomorfismo. Sema básico [se desuella], [boca pequeña] y [produce ruido]; [...] (isomorfismo íctico para el *Xanthichthys*).

«cuando uté lo coge con el anzuelo y lo echa a la yola hace pa pa pa pa» (loc. 46).

varraco porrodá.

V. porrodá y purruchá.

Designa el *Melichthys niger* (foto 83) (localidad 10). Metáfora: mamífero -> pez, zoomorfismo. Sema básico [se desuella], [boca pequeña] y [produce ruido].

«hace tru tru tru tru» (loc. 10).

Cuadro 1. Distribución y variación léxica de las onomatopeyas ictionímicas en español dominicano. Familia Balistidae.

<u>Lexías</u>	<u>Especies</u>	<u>Localidades</u>
barsielero	<i>Melichthys niger</i>	44,46,47
bufiador	<i>Balistes capriscus</i>	29
	<i>Xanthichthys ringens</i>	30
burruchá	<i>Melichthys niger</i>	10
chufly	<i>Xanthichthys ringens</i>	29
chufly ancho	<i>Xanthichthys ringens</i>	29
cupicupi	<i>Melichthys niger</i>	10
curruyá	<i>Melichthys niger</i>	10
furifuri	<i>Melichthys niger</i>	46
	<i>Xanthichthys ringens</i>	46
furufuri blanco	<i>Xanthichthys ringens</i>	46
furifuru	<i>Xanthichthys ringens</i>	45
furufuru	<i>Melichthys niger</i>	43
	<i>Xanthichthys ringens</i>	44,45,46
negrita furifuri	<i>Xanthichthys ringens</i>	45
negrita furufuru	<i>Xanthichthys ringens</i>	45
negrito barsielero	<i>Melichthys niger</i>	45

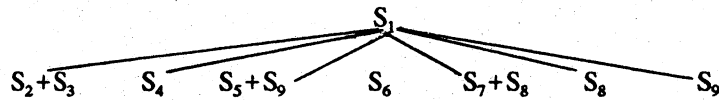
pejepuerco furufuru	Melichthys niger	44
pejepuerco purruputú	Melichthys niger	35
porrodá	Melichthys niger	14
purruchá	Melichthys niger	10
purruputú	Melichthys niger	35
socorro	Melichthys niger	8
tigrito curruyá	Melichthys niger	11
varraco crocró	Melichthys niger	10
varraco cupicupi	Melichthys niger	10
varraco curruyá	Melichthys niger	11,12
	Xanthichthys ringens	12
varraco porrodá	Melichthys niger	10

Cuadro 2. Semas básicas de las onomatopeyas ictionímicas. Familia Balistidae

S ₁	[produce ruido]	Total denominaciones:	25/25
		Total localidades:	12/47
S ₂	[se desuella]	Total denominaciones:	6/25
		Total localidades:	5/47
S ₃	[boca pequeña].	Total denominaciones:	6/25
		Total localidades:	5/47
S ₄	[color negro]	Total denominaciones:	1/25
		Total localidades:	1/47
S ₅	[color blanco]	Total denominaciones:	1/25
		Total localidades:	1/47
S ₆	[comportamiento agitado]	Total denominaciones:	1/25
		Total localidades:	1/47
S ₇	[cuerpo alto]	Total denominaciones:	1/25
		Total localidades:	1/47
S ₈	[poco valor]	Total denominaciones:	2/25
		Total localidades:	1/47
S ₉	[...]*	Total denominaciones:	6/25
		Total localidades:	5/47

*Indican los nombres propios de otras especies ícticas que se utilizan por metonimia de origen isomórfico

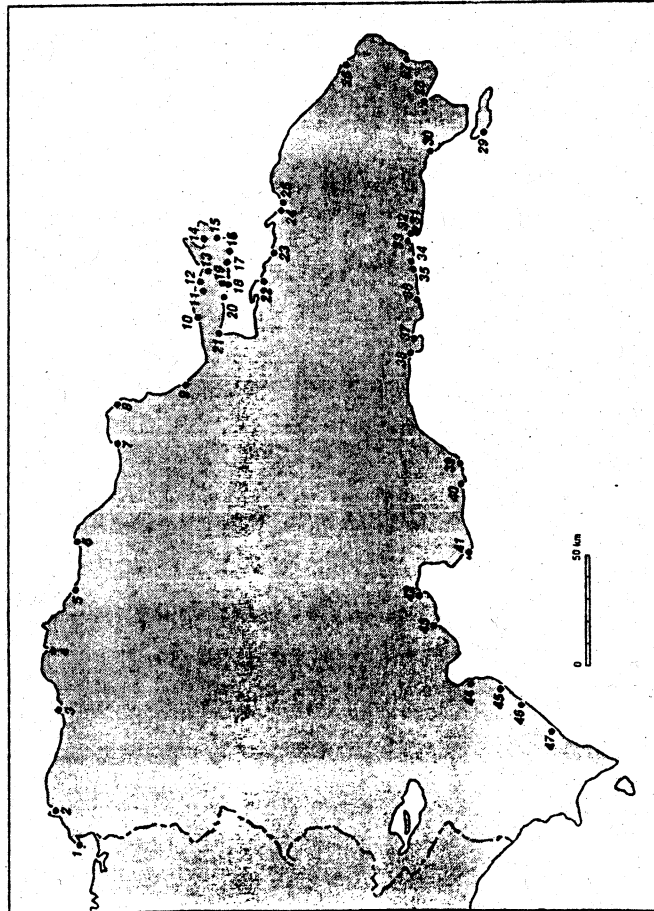
Cuadro 3. Combinaciones sémicas de las onomatopeyas ictionímicas. Familia Balistidae



Cuadro 4. Variación léxica y semas básicos de las onomatopeyas ictionímicas. Familia Balistidae.

<u>S₁</u> barsielero bufiador burruchá cupicupi curruyá furifuri furifuru furufuru porrodá purruchá purruputú socorro	<u>S₁ + S₂ + S₃</u> pejepuerco furufuru pejepuerco purruputú varracó crocró varracó cupicupi varracó curruyá varracó porrodá <u>S₁ + S₆</u> tigrito curruyá <u>S₁ + S₈</u> chufly	<u>S₁ + S₄</u> negrito barsielero <u>S₁ + S₅ + S₉</u> furifuri blanco <u>S₁ + S₇ + S₈</u> chufly ancho <u>S₉ + S₁</u> furifuri furufuri blanco furufuru negrita furifuri negrita furufuru
--	--	--

LOCALIDADES ENCUESTADAS, REPÚBLICA DOMINICANA, 1981-1985



- | | | | |
|--------------------|----------------------|--------------------------------------|------------------------|
| 1. Macorabo | 13. El Valle | 25. Miches | 36. Guayacanés |
| 2. Monte Cristi | 14. Las Galeras | 26. El Confesio | 37. Andrés |
| 3. Punta Rucia | 15. El Francés | 27. Juanelo | 38. La Caleta |
| 4. Luperón | 16. Los Cacabos | 28. Boca de Yuma | 39. Sabana de Palenque |
| 5. Puerto Plata | 17. Vila Clara | 29. Saona | 40. Boca Carista |
| 6. Sosúa | 18. Los Conozos | 30. Bayahibe | 41. Las Salinas |
| 7. Río San Juan | 19. La Pasajala | 31. Batey del Soco (Haitianos) | 42. Monte Río |
| 8. Cabrera | 20. Los Corales | 32. Batey del Soco | 43. Puerto Viejo |
| 9. Matancías | 21. Sánchez | 33. Boca del Soco | 44. Barahona |
| 10. Las Terrenas | 22. Sabana de la Mar | 34. La Barca de San Pedro de Macoris | 45. Bahonico |
| 11. El Limón | 23. Las Cañitas | 35. La Punta de San Pedro de Macoris | 46. Paraiso |
| 12. Aguas Sabrosas | 24. Los Mameyes | | 47. Juancho |

NOTAS

1. Se realizaron las encuestas dialectales dentro del proyecto LAAL-LIRD (Léxico de la alimentación en América latina-Léxico ictionímico de la República Dominicana) en 47 localidades pesqueras del litoral dominicano de 1981 hasta 1986. Este proyecto está dirigido por la profesora Lysanne Coupal de la Universidad Laval. El corpus de tesis que confeccionamos se hizo en base a las denominaciones ictionímicas registradas durante el trabajo de campo en la República Dominicana. Presentamos en nuestra memoria de maestría las listas onomasiológicas de las designaciones vernáculas de 35 especies ícticas bajo la dirección del profesor Ignacio Soldevila-Durante quien está integrado al equipo del proyecto LAAL-LIRD desde sus comienzos.
2. El profesor Soldevila-Durante dirige nuestros trabajos conjuntamente con la profesora Coupal a quienes agradecemos mucho su diligente asesoramiento. Nuestro proyecto trata de la motivación en el léxico ictionímico de la República Dominicana.
3. Para más detalles sobre el trabajo de campo, la metodología habitual o los resultados publicados, cf. Coupal et coll. 1982, 1986, 1989, 1990; Bédard 1989, 1990.
4. Redondeamos los porcentajes a números enteros para aliviar el texto.
5. Nuestro sema básico corresponde al «sème lexicogénique» de Guiraud (1986: 55).
6. El análisis léxico-semántico de las denominaciones del *Melichthys niger* permitió destacar como lexía hiperonímica las formas **varraco** y **pejepuerco**: designan todas las especies ícticas de las familias Balistidae y Monacanthidae, o sea nueve especies (V. Bédard 1990: 2).
7. Designa tb el *Cantherhines macrocerus* (foto 291) (localidad 35), fam. Monacanthidae. Sería por [...], isomorfismo íctico con el *Melichthys niger*.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BÉDARD, Édith (1989): *Les noms vernaculaires de 35 espèces ichtyologiques de la République dominicaine. Étude lexico-sémantique*. Québec, Université Laval. Mémoire de maîtrise. Copie manuscrite.
- (1990): «Étude sémantique d'un vocabulaire ichthyonymique de la République Dominicaine», *Les actes des journées de linguistique*, Québec, CIRAL.
- (1991): «De mandinga, africanismo, a mandinga, ictiónimo», *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, Toronto, (sous presse).
- COUPAL, Lysanne et Claire PLANTE, Enith CEBALLOS, Ignacio SOLDEVILA-DURANTE (1982): «Informe sobre un aspecto de la metodología del Proyecto LAAL», *Langues et linguistique*, no 8, Québec, Université Laval.
- COUPAL, Lysanne et Paula Isabel GERMOSEN, Max Arturo JIMÉNEZ SABATER (1986): «La /-R/ y /-L/ en la costa norte dominicana. Nuevos aportes para la delimitación del dialecto cibaeño», *Actas del II Congreso Internacional Sobre el Español de América*, México.
- COUPAL, Lysanne et Édith BÉDARD, Ignacio SOLDEVILA-DURANTE et Louise MARCOTTE (1989): «Loros y puercos de mar en la República Dominicana: estudio léxico-semántico y dialectológico», *Congrès international sur l'espagnol*, Valladolid.
- COUPAL, Lysanne et Édith BÉDARD, Ignacio SOLDEVILA-DURANTE, Louise MARCOTTE (1990): «Contribución a la ictionimia dominicana: el caso del *Melichthys niger*», *Langues et linguistique*, no 16, Québec, Université Laval.
- DAVIS, M. E. (1980): «Aspectos de la influencia africana en la música tradicional dominicana», *Boletín del Museo del Hombre Dominicano*, no 13, Santo Domingo, Ed. Taller.
- DEIVE, C. E. (1977): *Diccionario de dominicanismos*, Santo Domingo, Politecnia.
- DELAFOSSÉ, Maurice (1904): *Vocabulaires comparatifs de plus de 60 langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes*, Paris, Mouton.
- DE SA NOGUEIRA, Rodrigo (1949): *Crítica etimológica*, Lisboa, Ed. A. M. Teixeira et C.^a (Filhos).

- FAITELSON-WEISER, Silvia (1987): Dictionnaire Inverse et Analyse Statistique de la Langue Espagnole, Québec, Presses de l'Université Laval.**
- GUIRAUD, Pierre (1986): Structures étymologiques du lexique français, Paris, Payot.**
- JACKSON, W.M. (éd.) (1982): Diccionario léxico hispánico, México.**
- MOLINER, María (1983): Diccionario de uso del español, Madrid, Gredos.**
- MONTES GIRALDO, J.J. (1983): Motivación y creación léxica en el español de Colombia, Bogotá, Imprenta Patriótica del Instituto Caro y Cuervo.**
- SOLDEVILA-DURANTE, Ignacio (1970): «Sobre el lenguaje de los sentimientos en la edad media española: angustia, congoja, etc.», Actele celui de-al XII - lea congres international de lingvistica si filologie romanica, Bucarest.**

NOTE DE RECHERCHE

NIDA OU LE RISQUE DU DYNAMISME

Stéphane BÉDARD
étudiant de 3^e cycle

The real problems of the translation are not technical, they are human; and the ultimate solutions involve the transformation of the human spirit.

Eugene A. Nida

Linguiste, pasteur et traducteur de la Bible, Nida occupe une place de premier plan parmi les théoriciens contemporains de la traduction. Auteur de plusieurs ouvrages didactiques et d'anthropologie, et de nombreux articles destinés aux praticiens de la traduction biblique, Nida appuie ses principes de traduction sur la grammaire transformationnelle et la théorie de l'information. Son oeuvre, marquée au coin d'une certaine rigueur et du pragmatisme, est centrée sur l'importance du destinataire de la traduction et l'efficacité de la transmission du message biblique.

Le présent article traite d'une part, des principes de traduction chers à Nida, notamment des notions d'analyse du discours et de la place prépondérante du sens. J'y étudie le point de vue du chercheur sur l'équivalence dynamique, le transfert, la restructuration, le style et l'évaluation des traductions. D'autre part, le volet anthropologique de l'oeuvre est examiné compte tenu de son importance dans la pensée de l'auteur, qui a beaucoup insisté sur la connaissance des multiples cultures auxquelles le traducteur de la Bible s'adresse.

En guise de conclusion, je formule quelques réflexions sur la véritable entreprise de traduction dont Nida a presque été accusé d'être le P.D.G. et sur l'importance qu'il accordait aux qualités humaines dans la pratique de la traduction littéraire.

On sait que la Bible a été traduite, à ce jour, en plus de deux cents langues, et que certaines parties de celle-ci peuvent être lues

dans quelque 1 151 langues. Nida, pour sa part, a occupé les fonctions de directeur des traductions à l'American Bible Society; il a également travaillé auprès de l'organisme international United Bible Society et a longtemps collaboré aux travaux de l'Institut linguistique d'été (Société Wycliffe). Il va sans dire qu'il a donc exercé une influence considérable sur la diffusion de la Bible, à travers le monde, au profit des lecteurs du XX^e siècle. Par conséquent, sa théorie est ancrée dans une pratique multiculturelle de la traduction; pédagogue averti, il consacre une grande part de son temps à expliquer, dans tous ses détails, l'importance de traduire le message biblique de telle sorte qu'il soit compris clairement, par tous ceux qui veulent l'entendre. L'ambition est grande. Voyons de plus près comment s'articulent les principes du théoricien.

L'ANALYSE DU DISCOURS

Pour le traducteur qui se conforme à la démarche de Nida, l'opération consiste d'abord à déterminer les relations grammaticales entre les unités du texte, la signification des unités sémantiques, de même que la dimension connotative du texte. Une fois cette étape franchie, il passe au niveau appelé «near-kernel» (quasi phrastique), où se rétrécit l'écart entre les langues, et restructure l'énoncé en fonction du lecteur visé.

Le transfert change le matériau linguistique d'une langue en celui de l'autre, et la restructuration permet de rendre l'information accessible au récepteur (mot emprunté à la théorie de l'information). Voulant s'inspirer de la linguistique générative-transformationnelle, ces principes d'analyse du discours semblent plus complexes qu'utiles dans la mesure où ils s'appuient sur un appareillage notionnel visant à expliquer une gymnastique mentale qui souvent s'opère automatiquement dans la tête du traducteur, sans que ce dernier n'ait besoin de voir son texte comme une série de «noyaux», de «rétro-transformations» ni de «event-words» (nominateurs d'événements). Le système fonctionne, en principe, mais il ne tient pas compte des facteurs culturels et historiques qui sont d'une importance capitale en traduction biblique. Il a néanmoins le mérite de se démarquer de la démarche des comparatistes, qui vise à rapprocher des éléments du message par l'application de règles de correspondance.

PRÉPONDÉRANCE DU SENS

Pour Nida, traduire c'est reproduire dans la langue du récepteur l'équivalent naturel le plus rapproché du message de la langue

de départ, premièrement sur le plan du sens et ensuite sur celui du style. Selon lui, c'est donc le contenu du message qui prime dans la Bible. Rappelons qu'à ses yeux les textes bibliques sont d'abord et surtout instruments d'évangélisation, ce qui fera dire à Larose:

«Le postulat de sens permet donc autant de versions qu'il y a de destinataires puisque, chez Nida, c'est le destinataire, sa réaction (à la manière du lecteur de Riffaterre), la compréhension qu'il a des messages qui lui sont transmis, qui représente le vecteur dominant de toute évaluation de traductions.» [Larose 1989: 80]

La première priorité c'est la conformité au contexte. Nida formule deux raisons pour établir ce postulat: 1) toute langue englobe la totalité de l'expérience au moyen d'un ensemble de symboles (mots qui désignent diverses caractéristiques de l'expérience); 2) toute langue se distingue des autres langues par la manière dont les ensembles de symboles verbaux classifient les divers éléments de l'expérience. Le sens d'une unité du discours, peu importe la longueur, doit être analysé par rapport au contexte global. Chacune des unités (phrase, paragraphe, chapitre, etc.) fait partie de l'ensemble du discours et doit être appréhendée comme telle.

L'ÉQUIVALENCE DYNAMIQUE

Notion centrale dans l'oeuvre de Nida, elle s'oppose à l'équivalence formelle. Dans The Theory and Practice of Translation, on lit:

«Dynamic equivalence is therefore to be defined in terms of the degree to which the receptors of the message in the receptor language respond to it in substantially the same manner as the receptors in the source language. This response can never be identical, but there should be a high degree of equivalence of response, or the translation will have failed to accomplish its purpose. [...] communication is not merely informative. It must also be expressive and imperative if it is to serve the principal purposes of communications such as those found in the Bible.» [Nida et Taber 1969: 24]

Par contre, l'équivalence formelle, c'est celle où les caractéristiques formelles de la langue de départ sont reproduites systématiquement dans la langue du récepteur. Elle influe sur les structures grammaticales et stylistiques de cette dernière, au point de les conta-

miner, de sorte que le lecteur a du mal à comprendre le message ou doit, tout au moins, faire trop d'efforts pour le saisir.

On a reproché à Nida l'accent qu'il met sur l'importance d'adapter le texte aux besoins de divers milieux sociaux compte tenu du niveau d'instruction des destinataires. Au fond, les idées qu'il avance au sujet de l'équivalence dynamique ne sont pas très différentes de celles d'Étienne Dolet (1509-1546) pour qui il faut employer la langue courante dans les traductions et choisir des mots susceptibles d'aider le traducteur à rendre l'effet global du texte et à lui insuffler le «ton» approprié.

Il ne pourrait d'ailleurs en être autrement dans le cas de Nida dont le travail est principalement axé sur l'aide aux missionnaires qui doivent enseigner la bonne nouvelle de par le monde. Dans cet extrait de Comment Traduire la Bible, à propos de la langue du Nouveau Testament, on peut voir le fondement de sa préférence pour la fonction dynamique du texte biblique:

«Le Nouveau Testament fut écrit dans une forme du langage parlé, ne l'oublions pas. Il fut rédigé en majeure partie dans le style parlé par l'homme moyen illettré du monde hellénistique. En raison de son caractère peu littéraire, il fut désapprouvé par les écrivains et critiques instruits du monde grec. Cependant, il exerçait son attraction sur l'homme de la rue, car il s'exprimait clairement dans un langage qu'il comprenait. Une traduction qui n'est pas écrite dans la langue des masses ne réussit généralement pas à atteindre les masses.» [Nida 1967: 18]

Ses ouvrages fourmillent d'exemples de ce type d'équivalences qui concourent, entre autres, à rendre le contenu émotionnel de l'original. Puisque la traduction ne consiste pas seulement à transmettre une information, il faut, pour toucher le lecteur, trouver des équivalents naturels. Par exemple:

«En chillouk du Soudan: 'Il faut qu'il croisse et que je diminue' (Jean:30) pourra devenir 'Il faut qu'il devienne important et moi moins important', mais un équivalent beaucoup plus naturel est l'expression poétique: 'Il doit entrer en venant du matin et moi je dois sortir dans la nuit'. Le 'chemin de la paix' (Rom. 3:7) sera en chol le 'chemin du coeur au repos'.» [Nida 1978: 282-283]

Meschonnic pour sa part s'élève contre cette pratique lorsqu'elle tend à réduire le message ou à lui imposer une efficacité tendancieuse:

«C'est ce qui condamne la traduction point d'arrivée qu'est «l'équivalence dynamique», qui remplace «do not let your left hand know what your right hand is doing» (Matt., VI, 3, *Revised Standard Version*) par «do it in such a way that even your closest friend will not know about it». Ici tout ce qui est texte ou langage poétique est ramené à un énoncé, tout ce qui est polysémie ramené à une monosémie.» [Meschonnic 1973: 337]

À noter cependant que la notion d'équivalence dynamique que propose Nida n'autorise pas les traducteurs à opter pour n'importe quelle solution de traduction. En effet, il ne manque pas de rappeler à ceux qu'il forme l'importance de respecter le cadre spatio-temporel de l'oeuvre et les met en garde contre les anachronismes et la modification des noms de lieux.

LE TRANSFERT

Une fois l'analyse exécutée, le traducteur passe à l'opération du transfert de la langue A à la langue B. Selon Nida, c'est l'étape cruciale du processus de traduction. C'est pour cette raison qu'il prévient le traducteur des multiples dangers qu'il court à ce stade: les problèmes personnels qui ont tendance à influencer sur son travail, une trop grande connaissance du sujet traité (qui empêche de tenir compte des connaissances limitées du destinataire), la langue de bois des experts en théologie, le manque de confiance face à sa propre langue maternelle, le désir de préserver le mystère d'une langue, les présupposés théologiques erronés et la méconnaissance de la nature de la traduction.

En outre, il propose, avec Taber, un ordre de priorités relatif au transfert: 1) le contenu du message doit, à tout prix, être transmis avec le moins de perte possible. Il faut mettre d'abord l'accent sur l'aspect conceptuel et référentiel du message; 2) il est crucial de rendre aussi justement que possible les connotations, et la dimension émotive du message. Il est plus difficile de décrire cette seconde priorité, et plus difficile encore de l'exécuter, mais elle reste de première importance; 3) à l'étape du transfert de la connotation et du contenu d'un message, s'il est possible d'intégrer certains éléments de la forme de celui-ci, il faut le faire. Mais la forme du message ne doit pas primer les autres aspects de ce dernier.

On peut donc constater que jusqu'ici la théorie de Nida peut fort bien s'appliquer à la traduction de textes généraux.

LA RESTRUCTURATION

La restructuration est prise en considération sous trois angles: 1) les divers niveaux de langue ou styles désirables; 2) les composantes et caractéristiques essentielles de ces divers styles; 3) et les techniques à employer pour produire le style voulu.

On a dit précédemment que le style passe au second plan chez Nida; le «styliste», ou spécialiste du style, aura pour fonction de polir le travail d'analyse et de transfert. Nida accorde également la priorité à la langue orale, courante dans la rédaction des textes bibliques. En effet, les Saintes Écritures sont souvent utilisées à des fins liturgiques; on les lit fréquemment à haute voix en groupe, et dans certains pays, la Bible est toujours lue à voix haute. Il est donc primordial que les fidèles en saisissent le sens sans se reporter au texte écrit. Pour ce faire, Nida et Taber précisent qu'il faut se garder d'utiliser les majuscules comme moyens de rendre le sens de traductions ambiguës; il ne faut pas non plus se fier à l'orthographe pour corriger des prononciations trompeuses ni employer la ponctuation arbitrairement pour rectifier des structures grammaticales qui prêtent à confusion. La ponctuation doit «renforcer» l'interprétation juste et non la restructurer. Enfin, Nida et Taber signalent que si la forme orale du texte est bien comprise par le fidèle moyen, il est fort probable que la version écrite sera entièrement intelligible.

The Theory and Practice of Translation renferme de nombreuses pages qui justifient le point de vue de Nida et Taber en matière de stylistique. On y parle beaucoup des compétences du styliste, qui joue un rôle de premier plan dans la mise au point de l'équivalence dynamique:

«Dynamic equivalence is far more important than mere correct communication of information. In fact, one of the most essential, and yet often neglected, elements is the expressive factor, for people must also feel as well as understand what is said. The poetry of the Bible should read like poetry, not like a dull prose account.» [Nida et Taber 1969: 25]

Pour rendre la dimension expressive du message, le styliste devra être en mesure de poser des choix à divers paliers; il lui faut se préoccuper des facteurs sociologiques, des niveaux de langue compte tenu des lecteurs visés, des types de discours (poésie, narration, conseils, etc.) et du rôle que ceux-ci sont appelés à jouer. Pour Nida, le styliste doit être un bon écrivain. Il est préférable que la forme de rédaction traditionnelle des Saintes Écritures ne lui soit pas trop fami-

lière. Il doit être sensible au message que livre la Bible, sans être nécessairement croyant, et, en règle générale, il agit à titre de conseiller ou d'évaluateur. Il entre en jeu une fois le travail de traduction exécuté et ne fait donc pas partie de l'équipe de traduction. On sait que la Société biblique insiste sur la nécessité du recours aux langues originales (grec et hébreu) pour la traduction de la Bible. Comme il est souvent difficile de trouver des stylistes qui possèdent des connaissances de ces langues, Nida préfère un écrivain créateur, capable d'imagination et de souplesse. Cela ne pose pas de problèmes, selon lui, quand cette personne travaille dans une langue bien ancrée dans une tradition littéraire. Meschonnic, à nouveau, est loin de partager ce point de vue:

«La répartition du travail, «pour les langues à tradition littéraire», entre des érudits et un «styliste», qui doit «produire un style approprié», c'est-à-dire plus ou moins le *rajouter* et l'«embellir», est l'incarnation de l'hétérogénéité entre le sens et la forme qui ne peut que méconnaître la spécificité d'un langage système: un texte...» [Meschonnic 1973: 348]

En effet, comment dissocier le processus d'écriture de l'opération de traduction? «Enjoliver» une structure sans tenir compte du texte de départ, c'est postuler que la forme du discours n'est pas porteuse de sens. Dans les pays en voie de développement «littéraire», Nida propose un programme de formation du styliste qui montre la façon éminemment pratique avec laquelle il aborde le style. Il soumettra donc le débutant à un apprentissage en dix étapes, au cours desquelles lui seront enseignées diverses techniques de structuration et de rédaction, comment adapter un écrit à divers publics, la rédaction ayant pour fins des objectifs précis, l'adaptation d'articles et de récits, le repérage des problèmes que posent les textes écrits, et la révision des textes.

En outre, Nida donne des indications très précises sur la langue à employer pour répondre aux critères d'efficacité qu'il fixe: les Saintes Écritures doivent être intelligibles par les non-chrétiens; il faut utiliser la langue que parlent les personnes de vingt-cinq à trente ans étant donné l'évolution rapide des langues dans le monde. Il va sans dire que les façons de parler des personnes plus âgées vieillissent vite; par contre, la langue des enfants et adolescents étant souvent trop imprécise, et sujette aux modes, elle ne peut constituer une norme pour la Bible. En outre, dans certaines situations, il faut privilégier la langue des femmes. C'est le cas notamment dans les régions où les hommes ont davantage l'occasion de parler d'autres langues (lorsqu'ils travaillent dans des mines ou plantations où plusieurs langues sont utilisées); ils y apprennent des expressions que les femmes ne saisissent pas. Il est

impossible à la femme qui comprend mal la Bible d'en transmettre les enseignements à ses enfants. On croirait entendre Luther se portant à la défense de la langue qu'il met au service de la Bible:

«Car ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu'il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font ces ânes; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comment ils parlent, afin de traduire d'après cela; alors ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux.» [Berman 1984: 45]

Par voie de conséquence, «le principal objectif à viser, en ce qui concerne le style, devrait être de concilier la tenue avec la simplicité.» [Nida 1967: 18]

Comme Nida pense d'abord aux besoins des fidèles, de divers coins du globe, il propose, de façon générale, de produire trois types de traduction des Saintes Écritures: 1) une traduction conforme aux usages traditionnels qui servira dans les églises à des fins principalement liturgiques; 2) une traduction en langue littéraire contemporaine à l'intention des personnes instruites; 3) et une traduction en langue courante, que l'homme de la rue connaît et utilise, et qui répond aux normes de publication établies.

L'ÉVALUATION DES TRADUCTIONS

Selon Nida, le traducteur biblique doit suivre l'ordre de priorités suivant:

«1) la cohérence du contexte doit primer la cohérence verbale, ou la concordance mot à mot; 2) l'équivalence dynamique doit l'emporter sur la correspondance formelle; 3) la forme orale (audible) a priorité sur la forme écrite; 4) les formes qu'utilisent le public visé ont priorité sur d'autres formes auxquelles, par tradition, on accorde plus de prestige.» [Nida et Taber 1969: 14]

Avant de passer aux critères d'évaluation des traductions, il faut dire quelques mots de la structure organisationnelle mise en place par l'American Bible Society pour accomplir le travail. En règle générale, cet organisme propose de former trois comités ou groupes: le comité de traduction, le comité de révision (composé d'érudits de premier

ordre) et le comité consultatif où siègent divers représentants (vingt à vingt-cinq) choisis au sein de la collectivité.

Il est recommandé que le comité de traduction ne compte pas plus de trois à cinq membres nommés en fonction de leurs connaissances d'expert. Le comité de révision devrait réunir de huit à dix personnes qui doivent bien connaître les langues de départ ou posséder des compétences de rédacteur dans la langue cible. Les membres de ce comité font part de leurs observations aux traducteurs par voie de lettres et rencontrent, au besoin, le comité de traduction.

Le groupe consultatif, quant à lui, joue un rôle essentiellement politique dans la mesure où ses membres, choisis en fonction du lieu où ils habitent ou de l'Église dont ils font partie, représentent les fidèles qui feront usage de l'oeuvre à traduire. Les membres ont pour tâche de faire connaître leur point de vue, par écrit, au comité de traduction.

Enfin, le styliste et d'autres conseillers interviennent au moment opportun dans le processus. L'entreprise de traduction est donc un long travail d'équipe qui sera jugé en fonction des trois critères de qualité suivants:

«The efficiency of a translation can be judged in terms of the maximal reception for the minimum effort of decoding; comprehension of the original intent (or, stated in other terms, the accuracy with which the meaning of the source-language message is represented in the translation); and equivalence of response» [Nida 1964: 182-183]

Dans l'esprit de Nida, c'est donc la réaction du destinataire qui compte d'abord et avant tout. Sa théorie de la traduction et ses principes d'évaluation des textes traduits seront mis au service de ce but primordial: propager la bonne nouvelle sans ambiguïtés.

Voilà pourquoi l'équivalence dynamique fonctionnera à condition de répondre à deux exigences essentielles. Le traducteur qui s'adresse à ceux dont les connaissances bibliques sont limitées devra choisir les caractéristiques de la révélation pertinentes sur le plan culturel, et trouver certains parallèles culturels qui rendront le message significatif dans le milieu immédiat où vivent les destinataires du texte.

Le choix de la langue et des solutions de traduction suivra donc ces principes directeurs. Le respect que Nida éprouve pour la théorie de l'information s'explique aisément: «One further aspect of information theory must be noted at this time, namely, its relevance to the use of concrete, specific vocabulary and content (c'est l'auteur qui souligne) in contrast with abstract, generic discourse.» [Nida 1972: 75]

Dans *Comment Traduire la Bible* (p. 21), il avance que le vrai critère permettant d'évaluer une traduction est son degré d'intelligibilité pour le non-chrétien, qui devrait être touché par le message qu'elle transmet. Il y a lieu toutefois de s'interroger sur les limites permises au traducteur dans sa recherche d'une équivalence dite dynamique pour produire le même effet que l'original. Comment le traducteur peut-il mesurer, du reste, la réaction des fidèles lorsque le cadre historique et culturel dans lequel il est appelé à évoluer est, très souvent, radicalement différent du contexte où a été transmis le message biblique?

En outre, le désir de conquérir le marché des âmes peut mener le traducteur, à tout crin, à s'éloigner dangereusement du texte de départ. Jusqu'où peut-il aller pour simplifier, voire réduire le message? On peut reprocher à Nida de ne pas avoir délimité rigoureusement la notion d'équivalence dynamique.

Pourtant, en ce qui a trait à la subjectivité, il écrit: «The dangers of subjectivity in translating are directly proportionate to the potential emotional involvement of the translator in the message.» [Nida 1964: 155] Il est aisé de se représenter un missionnaire-traducteur en brousse, où la vie émotive est durement mise à l'épreuve, qui risque de succomber à la subjectivité pour faire passer le message coûte que coûte. Pour répondre à ce problème réel, Nida affirme que le traducteur doit bien connaître ses points forts et ses points faibles de même que son potentiel, puisque la sincérité de l'individu ne suffit pas.

De plus, pour juger de la valeur d'une traduction, des membres du comité de traduction demandent à des lecteurs de dire ce qu'ils ont retenu du message traduit afin de déterminer comment les récepteurs potentiels l'accueilleront. Nida et Taber font également état de l'utilisation de la technique Cloze, qui consiste à faire entendre ou à remettre au lecteur un texte dont on a supprimé un mot sur cinq. Le lecteur doit insérer les mots qui correspondent le mieux au contexte. L'exercice vise à déterminer la facilité de compréhension du texte. L'expérience a démontré qu'il suffit de laisser quelque cinquante espaces vides dans un texte, oral ou écrit, pour prédire de manière satisfaisante le degré de difficulté du texte. On fait observer toutefois qu'il faut faire un usage prudent de cette technique: on ne peut, par exemple, comparer les réactions d'un lecteur, ou auditeur, à un texte qui lui est familier à celles qu'il aurait face à une nouvelle traduction.

En résumé, chez Nida les principes d'évaluation de la traduction font intervenir trois critères: la forme d'expression, la compréhension et la réaction du lecteur. Il n'est donc pas étonnant que le théoricien, fidèle aux principes de dynamisme qu'il défend, ait tant insisté sur les connaissances anthropologiques que doit posséder le tra-

ducteur biblique. Pour atteindre le public cible, il faut en connaître non seulement la langue, mais aussi les us et coutumes.

CONNAISSANCES ANTHROPOLOGIQUES

Très tôt dans sa carrière, Nida signale que la formation du traducteur biblique doit comprendre des études bibliques, anthropologiques et linguistiques. En réaction contre la tendance des missionnaires à envahir les peuples à convertir, sans se préoccuper des richesses que ceux-ci ont à offrir, il affirme:

«Presque chaque phrase d'une traduction portera la marque des connaissances anthropologiques du traducteur, car chaque phrase consiste en un ensemble de symboles, relatifs aux types de comportement et de pensée d'une culture, traduit en un autre ensemble de symboles représentant des types différents de comportement et de pensée.» [Nida 1967: 54]

Dans l'exercice de ses fonctions à l'American Bible Society, Nida a parcouru le monde pendant de nombreuses années pour prêter main-forte aux missionnaires sur place et s'informer sur les problèmes concrets que ceux-ci devaient résoudre dans leur vie quotidienne. Ce souci de s'adresser à ceux qui oeuvrent en première ligne traversent d'ailleurs l'ensemble de son oeuvre. Nida ne s'embourbe pas dans les grandes discussions théoriques. Il est direct, précis, concret. C'est dans *Coutumes et cultures* qu'il explique avec lucidité les dangers de l'ethnocentrisme et met en garde les missionnaires contre l'ignorance crasse puisque «Trop souvent, les missionnaires ont supposé que les habitudes de leurs églises d'origine avaient valeur universelle.» [Nida 1978: 249] Il se fera donc un devoir de leur expliquer une foule de principes reliés aux notions de race, de religions, de liens familiaux et d'esthétique.

Il traitera aussi des divers aspects relatifs à la transmission d'une pensée religieuse, notamment des structures sociales et des symboles, de la signification, des rapports psychologiques, et des fondements théologiques de la communication. Ces ouvrages ont pour fonction de mettre en garde les missionnaires et de donner du poids aux sévères critiques formulées à leur endroit depuis fort longtemps:

«On rencontre, malheureusement, beaucoup plus souvent des victimes d'un complexe de supériorité qui prennent une attitude de paternalisme sanctifié et se trompent en pensant qu'ils sont venus travailler «pour» les gens et non «avec eux». Leur bonne conscience et

leur façon d'identifier l'Évangile à la civilisation occidentale les empêchent d'entrer en communication spirituelle avec les habitants du pays.» [Nida 1978: 321]

La tâche qu'il s'est donné est considérable: il est très difficile de bien connaître, en l'espace d'une vie, des cultures aussi différentes que celles de l'Amérique du Sud, d'Afrique ou d'Asie. Nida raconte les expériences qu'il a vécues dans de nombreux pays et formule ses observations de pasteur et de linguiste cultivé. Au premier coup d'oeil, le lecteur est impressionné par l'ampleur du projet, mais certains passages de ces ouvrages laissent songeur. Par exemple, comment en est-il arrivé à la conclusion suivante à propos du bouddhisme: «[...] la croyance que la vie a un sens, même si ce sens peut-être négatif comme dans le cas du bouddhisme ou de l'hindouisme, pour lesquels il s'agit d'échapper à une existence personnelle.» [Nida 1978: 218] Ici, il donne l'impression de s'en remettre un peu trop à l'opinion publique tant occidentale qu'orientale, recueillie sur le terrain peut-être, plutôt que d'appuyer ses dires sur les textes authentiques lorsqu'il propose cette vision du bouddhisme ou de l'hindouisme. Thomas Merton, écrivain et moine bénédictin ayant également étudié auprès de maîtres bouddhistes, aurait pu rétorquer à Nida:

«Note that Buddha never said "there is a self" or "there is not a self». But among many Buddhists there appears to be a kind of dogmatism that says "there is no self" instead of taking the true middle. [...] Buddha did not say "there is no self" to prevent the bewilderment of Vacchagotta. For he would have said: "Formerly indeed I had a self but now I have not one any more."» [Nida 1975: 105]

On peut soupçonner ici que Nida saisit mal la notion du «moi», qui est au centre des enseignements bouddhiques. Ce type d'interprétation porte donc à traiter avec prudence certaines des idées proposées dans le volet anthropologique de l'oeuvre de Nida. Il n'en a pas moins le mérite d'avoir mis l'accent sur l'importance de connaître les us et coutumes d'un peuple pour lui offrir une traduction efficace et sentie.

CONCLUSION

Le moins qu'on puisse dire sur l'oeuvre considérable de Nida, c'est qu'elle n'a pas fini de soulever des questions. Figure de proue parmi les grands théoriciens de la traduction du XX^e siècle, il n'a pas hésité à promouvoir des principes de vulgarisation et d'efficacité, qui

ont secoué certaines idées reçues et provoqué la colère de plus d'un chercheur.

Nul doute que le traducteur-missionnaire court le danger d'imposer sa vision du monde, sans compter ses principes religieux, à ceux qu'il veut convaincre. Il est évident que l'activité de Nida, notamment à l'Institut linguistique d'été, a exercé une très forte influence sur la vie en société d'un grand nombre de peuples. S. Simon nous rappelle: «L'action de l'Institut continue d'avoir des effets sociaux et politiques extrêmement importants au Tiers Monde et est étroitement liée à la montée du protestantisme évangélique en Amérique latine.» [Simon 1987: 431]

On est en droit de se demander, entre autres, jusqu'où le traducteur est autorisé à aller dans sa recherche de l'équivalence dynamique pour faire passer le message. Nida n'a pas cru bon de préciser sa pensée à ce sujet, il semble laisser au traducteur le soin de décider lui-même en fonction des situations particulières où il doit intervenir. N'oublions pas qu'un texte de l'ampleur de la Bible, qui fait l'objet de traductions dans un grand nombre de langues, posera toujours des problèmes particuliers selon qu'il s'adressera à des peuples ayant une riche tradition littéraire ou à des collectivités d'analphabètes n'ayant qu'une tradition orale, etc. Pour Nida, la parole évangélique doit atteindre le fidèle dans sa vie quotidienne, le délivrer de sa douleur et lui présenter une perspective d'espoir. Ici le pasteur prend le pas sur le linguiste. Il ne manque pas, cependant, de rappeler au traducteur missionnaire le rôle et les responsabilités énormes qui lui incombent:

«Sometimes in our eagerness to escape from ourselves, we try to pry into the affairs of other people, either to satisfy our morbid curiosity or to congratulate ourselves upon the fact that we are really «not as other men are». But all this will not do. We shall soon get stopped dead in our tracks by people who can see through our sham. We must therefore «know ourselves» before we can expect to know others or to communicate with them.» [Nida 1972: 169]

Nida n'hésite pas à proclamer sa foi avec conviction et audace; il milite en faveur de qualités qui, dans l'activité traduisante, ne sont pas mesurables à l'aide d'outils linguistiques. On peut bien sûr le soupçonner de fonder ses théories sur son attachement à la parole évangélique, et lui reprocher son parti pris de croyant. Nida ne fait pas la démarcation entre simplification de la forme et réduction du message biblique. Il n'est pas évident non plus qu'on puisse évaluer, conformément à sa théorie, l'équivalence des effets entre cultures plus ou moins semblables.

On a également accusé Nida de ne pas s'expliquer sur le rôle social du traducteur comme agent de diffusion du message biblique. À ce propos, on aurait intérêt à relire attentivement les lignes de conduite et mises en garde que renferme *Message and culture*. Bien que difficilement mesurables lorsqu'on les examine d'un regard par trop clinique, elles rendent compte de la lucidité d'un homme dont l'action a pour fondement une foi profonde pour certains, naïve pour d'autres, dans la nature humaine:

«Finally, however, the indispensable ingredient in identification is a genuine love for people. This love must not be a sentimental romanticizing about a certain group of people in general, but a profound appreciation of certain individuals in particular. We must genuinely enjoy their presence and experience a growing sense of mutual indispensability. Only in this way can we really identify, for we become like those we love.» [Nida 1972: 170]

Même si le système que propose Nida a ses limites, on ne peut nier que le travail de certains missionnaires (traducteurs) dans les pays développés ou en voie de développement a contribué à soulager la douleur qui y règne et à donner accès à une vie digne à nombre d'êtres démunis.

Somme toute, en réponse aux théoriciens qui se montrent sérieux à outrance à l'égard de Nida et se scandalisent de l'idéologie sous-jacente à son approche de la traduction, je rappelle ce qu'il écrit à propos de certaines qualités humaines à cultiver chez le traducteur: «A warm personal touch and sense of humor with which to relate to others, and not to take himself too seriously.» [Black and Smalley 1974: xx]

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERMAN, A. (1984): *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.
- BLACK, M. et W. SMALLEY (1974): *On Language, Culture and Religion in: Eugene A. Nida*, Paris, Mouton.
- LAROSE, R. (1989): *Théories contemporaines de la traduction*, 2^e édition, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- MERTON, T. (1975): *The Asian Journal of Thomas Merton*, New York, New Direction Paper Book.
- MESCHONNIC, H. (1973): *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard.
- NIDA, E. A. (1964): *Toward a Science of Translating*, Leiden, E. J. Brill.
- (1967): *Comment traduire la Bible*, trad. par M. J.-C. Margot, Suisse, Alliance biblique universelle.
- et C.R. TABER (1969): *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, United Bible Society, E. J. Brill.
- (1972): *Message and Mission*, California, William Carey Library.
- (1978): *Coutumes et Cultures*, trad. par Édouard Somerville, Suisse, Éditions des groupes missionnaires.
- SIMON, S. (1987): «Délivrer la Bible: la théorie d'Eugene Nida», *Meta*, vol. 32, n° 4, Montréal, PUM.

NOTE DE RECHERCHE

MODALITÉS ET ÉNONCIATION:
LE DISCOURS ARGUMENTATIF
EN MILIEU SCOLAIRE

Marguerite BOIVIN (UQAC)
Khadiyatoulah FALL (UQAC)
Georges VIGNAUX (CNRS-EHESS)

O. INTRODUCTION

Dans une perspective énonciative (Benveniste, Culioli), l'énonciation (le processus de production de l'énoncé) est une instance linguistique logiquement présupposée par l'existence même de l'énoncé. L'analyse linguistique distinguerait alors deux niveaux de structuration de l'énoncé: le niveau prédicatif ou morphosyntaxique qui régit les règles de bonne formation de la phrase en tant que phrase (obéissance aux conditions strictement morphosyntaxiques d'agencement des signes dans une langue donnée) et le niveau énonciatif qui inscrit le fait morphosyntaxique dans une situation de discours. Par ce deuxième niveau, l'opération prédicative subit l'empreinte de l'activité langagière d'utilisation de la langue par le sujet énonciateur; c'est-à-dire les marques de son inscription dans une situation d'énonciation, les marques de son rapport au co-énonciateur, les marques de son rapport à ce qu'il dit ...

Dans le présent travail, nous nous intéressons à la catégorie énonciative de la modalité. L'énonciation suppose nécessairement une attitude du sujet énonciateur à l'égard de ce qu'il dit. Les opérations de l'énoncé ou du texte qui inscrivent les traces de cette attitude sont appelées «modalisation».

Nous présentons ici les résultats partiels d'un travail plus vaste sur l'analyse de la manière dont les écoliers québécois de secondaire V, appelés à argumenter à l'écrit, utilisent les modalités. L'analyse porte sur un corpus de 26 textes d'élèves de la Commission scolaire de La Jonquière qui avaient à traiter du sujet suivant: «On dit souvent que l'école est un milieu de vie. Les uns sont d'accord avec cette affirmation; d'autres ne le sont pas. En deux paragraphes, dis en quoi tu peux être d'accord avec l'affirmation et en quoi tu peux ne pas l'être».

1. LES MODALITÉS

1.1. Présentation

La catégorie de la modalité renvoie à la distinction déjà opérée par les logiciens médiévaux entre le *dictum* et le *modus*. Le *dictum* serait le contenu propositionnel et le *modus*, la manière dont le sujet énonciateur présente ce contenu propositionnel. D'un point de vue énonciatif, Culioli a systématisé la catégorie de la modalité autour de quatre grands types.

La modalité de l'*assertion* renvoie à l'attitude énonciative par laquelle l'énonciateur déclare une proposition vraie, qu'elle soit de forme affirmative ou négative. L'interrogation pourrait relever à la fois de la modalité assertive et de la modalité intersubjective puisque interroger revient souvent à demander au co-énonciateur d'asserter à la place de celui qui interroge. Cette valeur assertive de l'interrogation est encore plus manifeste pour l'interrogation dite rhétorique qui est en fait une assertion déguisée.

La modalité du *non-certain* renvoie à un gradient d'évaluation avec l'impossibilité pour l'énonciateur de stabiliser une valeur et une seule. Ne pouvant s'arrêter sur aucune valeur définitive, l'énonciateur oscille entre le probable, l'improbable, le possible, le contingent, etc. Cette indécision face à l'avènement d'une valeur n'exclut pas le repérage d'une valeur privilégiée soit en termes de chance de validation soit en termes de visée de celle-ci.

La modalité *intersubjective* concerne la relation inter-sujets. «Elle a pour domaine l'ensemble des relations de pouvoir qui peuvent s'établir entre les sujets à partir de l'énonciateur. Elle correspond sur le plan des actes illocutionnaires, à une famille complexe d'intentions centrées sur la demande de faire» (Beacco, 187-188). Elle s'effectue sur un parcours gradué, allant de l'injonction à la suggestion ou même à la prière.

La modalité *appréciative* quant à elle, ne vise pas la prise en charge de la relation prédicative, mais plutôt sa qualification. Elle se compose soit avec l'assertion pour qualifier la valeur validée, soit avec le non-certain pour qualifier la valeur visée ou distinguée.

1.2 Les modalités: Application à l'analyse d'un corpus scolaire

A. L'ASSERTION

La modalité de l'assertion est la plus représentée dans le corpus analysé. En effet, sur un total de 544 modalités relevées, elle apparaît 224 fois, soit un pourcentage de 41%. Un certain nombre de ces assertions ont le statut de sur-assertions (9%) et semblent servir à manifester l'adhésion maximale de l'énonciateur au propos asserté. Ces sur-assertions se construisent au moyen de verbes performatifs «communicationnels» du

type: «dire que, affirmer que, approuver que...», agencés aux marques de première personne :

«Je dis et j'en suis sûr l'école ne peut pas être autre chose qu'un milieu de vie»

«Je dis que l'école n'est pas un milieu de vie...»

«J'approuve que l'école est un milieu de vie...»

Au plan pragmatique, ces sur-assertions ont une fonction d'ancrage manifeste dans la consigne: par ces énoncés de sur-assertion, l'élève signale au maître qu'il entend répondre ou qu'il a répondu à la consigne qui était d'indiquer l'adhésion aux deux positions contraires. En fait, elles ne correspondent pas à l'aboutissement d'un parcours argumentatif, mais plutôt à l'évocation d'une position acquise du fait même de l'existence de la consigne qui guide la rédaction du texte.

Au niveau discursif, ces phénomènes de sur-assertion interviennent le plus souvent dans deux contextes argumentatifs. Au début d'un paragraphe, il s'agit d'avancer la position qui va être défendue; à la fin d'un paragraphe, souvent accompagnée du connecteur «donc» dans sa fonction pragmatique reformulative, la sur-assertion vient résumer et introduire le jugement de l'énonciateur:

«Premièrement, pour moi l'école est l'endroit où l'on grandit. Depuis l'âge de cinq ans, nous y venons à chaque matin, contents ou pas d'apprendre de nouvelles connaissances. Mais l'école c'est plus que du simple bourrage de crâne. C'est là où nous apprenons à vivre avec les autres, à s'exprimer et à communiquer nos idées. Inconsciemment, la boîte à professeur que nous détestons tant nous apporte beaucoup. Donc, j'approuve que l'école est un milieu de vie car sans elle, on resterait petit. En deuxième lieu, je voudrais citer que l'école n'est seulement qu'une étape de notre existence. Évidemment, lorsque j'entends la sonnerie du cinquième cours, c'est avec joie que je quitte cet établissement pour aller chez moi ou ailleurs. L'école devient alors une routine, un automatisme qui nous ennueie bien plus souvent qu'à son tour. Conclusion faite, nous venons et nous repartons, sans se soucier du reste. Donc l'école n'est pas un milieu de vie. Par contre, elle constitue un passage important que la plupart doivent franchir, pour devenir quelqu'un dans le futur.»

Au niveau aspecto-temporel, les assertions se composent soit avec le présent soit avec le passé composé. Le présent renvoie le plus souvent à des prédictions d'état, construites fréquemment avec le verbe *être* (ce que l'on pourrait renvoyer à des traces d'oralité) ou à des procès d'habitude dans la vie de l'énonciateur:

«L'école est une famille avec les professeurs comme parents et les élèves pour les enfants.»

«L'école est pour moi un milieu de travail, de culture intellectuelle, un milieu de rencontre sociale, un milieu de vie.»
«Nous allons cinq jours par semaine à l'école, donc nous restons plus à l'école qu'à la maison.»

Les énoncés assertifs au passé composé renvoient à des faits accomplis attestant l'expérience vécue soit de l'énonciateur, soit des pairs. Cette expérience devient la garantie du jugement que l'énonciateur avance par la suite:

«J'ai déjà eu connaissance plus d'une fois d'un étudiant qui ne s'implique pas dans son école et qui y trouve la vie pénible et ennuyante. On peut pas dire que pour lui c'est un milieu de vie.»

B. LA MODALITÉ APPRÉCIATIVE

Cette modalité est dans l'ordre de fréquence d'emploi, la deuxième après l'assertion. Elle se retrouve au nombre de 204 dans les productions, ce qui représente 38% de l'ensemble des modalités. Son point d'incidence porte rarement sur l'ensemble de la proposition (exemple: «il est heureux que Pierre soit venu...»), mais plutôt sur les unités constitutives de la relation prédicative: adjectifs ou participes, substantifs, verbes, quantificateurs, adverbes.

Les adjectifs ou participes construisent des prédictions d'état sur des substantifs, qui renvoient au lexique descriptif de la classe-objet qui structure le champ sémantique traité: «professeur», «horaire», «école», «société»:

«L'école est un milieu monotone mais agréable...»

«L'école est intéressante quand les professeurs sont intéressants...»

«L'école est pour quelques uns une famille extraordinaire...»

«L'école est devenue importante dans notre vie parce qu'il y a moins de travail...»

«Les horaires sont surchargés...»

Ces adjectifs et participes sont peu diversifiés dans les textes et rappellent des valeurs connotatives, positives ou négatives, stabilisées dans le discours quotidien sur l'école.

Quelques substantifs interviennent pour servir à la fois d'appréciation et d'éléments d'analogie et de comparaison, visant à remettre en cause les jugements positifs portés traditionnellement sur l'école:

«Inconsciemment, la boîte à professeurs que nous détestons tant nous apporte beaucoup.»

«Ils se plaignent sur tout, la façon dont les prof enseignent, les directeurs et même parfois sur les autres élèves comme, par

exemple, les plus travaillants qu'eux, ils les appellent 'les stious'.»

«Chacun d'entre nous passe environ six heures par jour à l'école, nous fréquentons toujours le même monde cela devient un peu comme notre petit train-train quotidien»

L'appréciation incidente aux verbes se marque soit dans le sémantisme même de ces derniers, soit grâce aux adverbes qui les accompagnent. En effet, le signifié de certains verbes employés véhicule des pré-supposés sur les aspects «bon», «mauvais», «agréable», «non agréable», «lieu de liberté», «endroit carcéral» qu'est l'école:

«Nous pouvons nous épanouir dans toutes nos potentialités.»

«L'école est un milieu qu'on devrait déserter.»

«épanouir» présuppose que l'école est «un milieu de vie» tandis que «désert

er» évoque la contrainte militaire. Les quantificatifs dits subjectifs sont largement utilisés par les élèves. Ces marques linguistiques opèrent une extraction subjective dans la mesure où l'évaluation de la quantité prélevée dépend totalement des normes de l'énonciateur:

«Plusieurs écoliers trouvent que ... »

«Beaucoup de gens pensent que...»

«De nos jours, le milieu de l'éducation, c'est un domaine des plus importants...»

«L'école est un endroit beaucoup fréquenté par la drogue...»

Du point de vue discursif, on remarque quelques constantes de construction dans l'apparition des modalités véhiculées par les substantifs et les adjectifs. Elles surviennent en fin de parcours d'énoncés descriptifs et l'appréciatif vient condenser le jugement émotif de l'énonciateur. Elles constituent donc des lieux d'interprétation des constats avancés par l'énonciateur et ce faisant, l'énonciateur indique son attitude par rapport aux objets qu'il traite ou par rapport aux événements qu'il relate:

«Souvent il y a la violence physique et des pusheurs nous vendent de la drogue. L'école est désespérante...»

Quant aux quantificateurs, ils nous semblent jouer deux rôles discursifs particuliers: ils annoncent souvent la charpente de l'argumentation car ils permettent de localiser différenciellement des énonciateurs qui auront à prendre des positions contrastées; ce qui est l'indication de la consigne de production du texte:

«Beaucoup de gens pensent que sans l'école on ne réussira pas...D'autres...»

«Dire que l'école est une prison n'est pas tout à fait vrai...»

«Beaucoup» indique que la totalité n'est pas en jeu. «Pas tout à fait vrai» sous-entend que le domaine n'est pas saturé. Ce sont donc là de véritables marqueurs qui vont permettre à l'élève de travailler la

comparaison, l'opposition ou la concession sollicitées. On pourrait dire que les quantificateurs sont de véritables organisateurs textuels.

Ainsi, la démarche d'argumentation des élèves exploite de façon maximale l'assertion et l'appréciatif. L'appréciation se concentre surtout sur les substantifs et les procès. Nous avons là les caractéristiques d'une attitude argumentative que nous qualifierons de « factuelle » ou de « thématique », c'est-à-dire qui privilégie davantage le recours à des faits vécus, à l'expérience du groupe et à leurs qualifications, plutôt qu'à la construction logique des arguments grâce aux marqueurs d'enchaînement logiques ou pragmatiques.

C. LA MODALITÉ DU NON-CERTAIN

La modalité du non-certain est employée 98 fois; ce qui représente le troisième rang et un pourcentage de 18% sur la totalité des 544 modalités identifiées. Le jugement tranché qu'est l'assertion en vrai ou faux l'emporte donc largement sur l'expression de positions nuancées ou distancées. Cette situation pourrait découler de la consigne de travail qui était donnée aux élèves. En effet, ces derniers se trouvaient dans une situation d'écriture où ils devaient se manifester en tant que sujets cognitifs compétents: la consigne de travail exigeait d'eux une compétence modale du type « devoir-savoir ». Ainsi, il n'est pas étonnant que les énoncés marquant des marges d'erreur ou des limites dans l'interprétation soient peu nombreux. La modalité du non-certain n'apparaît presque jamais par rapport à l'évaluation d'hypothèses initiales dont toutes les chances de succès ne sont pas garanties.

L'apparition la plus marquée de la modalité du non-certain passe par l'utilisation du conditionnel. Le savoir incertain établi découle de la fictionnalité ou de l'irréalité même de l'univers auquel il est fait référence. Le conditionnel permet à l'énonciateur d'envisager une situation hypothétique, d'ailleurs contraire aux faits, et de poser ensuite les conséquences qu'elle pourrait engendrer:

« Si l'école n'existerait pas, il y aurait plusieurs personnes qui trouveraient la vie plus longue et plus ennuyeuse ».

« Sans ces activités, l'école deviendrait une institution de travail et non un milieu de vie ».

D. LA MODALITÉ INTERSUBJECTIVE

La modalité intersubjective est peu présente dans la production modale des textes: elle n'en représente que 3%. La faible représentation de cette modalité n'est pas cependant l'indice d'un oubli du co-énonciateur. Ce dernier apparaît dans l'élaboration des arguments dans l'opération énonciative de prise en charge des arguments, qui s'effectue le plus souvent avec le pronom inclusif « on ».

Quelques interrogations surviennent et ont fonction d'ouverture dans le texte: elles annoncent ce sur quoi portera l'argumentation. Elles ont plus une fonction paraphrastique et métadiscursive qu'une fonction de demande de faire ou d'asserter. Elles répètent la question de la consigne et introduisent le parcours d'argumentation de l'élève:

«Est-ce que l'école est un milieu de vie? Certains arguments semblent prouver...»

Les quelques impératifs utilisés sont par contre, de véritables demandes de faire adressées au co-énonciateur puisqu'ils interviennent pour amener celui-ci à adopter seul ou conjointement avec l'énonciateur une démarche de raisonnement qui ne peut que déboucher sur le jugement que l'élève implicitement ou explicitement soutient:

«En revenant à mon ami, il travaille dans un entrepôt et son taux horaire est de cinq dollars... il ne peut même pas se faire vivre lui-même, imagines la suite...»

«Passons une journée avec un jeune de 16 ans»

«Pensons seulement au temps consacré à l'éducation en une année...»

L'expression interro-négative «n'est-ce pas ?» est apparue à quatre reprises dans les textes et joue le rôle d'une véritable demande faite au co-énonciateur de confirmation de la position avancée par l'énonciateur:

«C'est un milieu de vie, n'est-ce pas».

«De plus, n'est-ce pas à cet endroit que l'étudiant fait la connaissance de la plupart de ses amis?»

Quelques verbes renvoyant à la nécessité, à l'obligation de faire, servent de moments privilégiés dans le jugement global final du sujet énonciateur. Les énoncés qui les contiennent sont construits avec les pronoms personnels «nous» ou «on» et renvoient de ce fait, à un parcours de la classe des sujets pour les inviter à adopter l'attitude finale que l'élève alors propose:

«Nous devrions être consciencieux et apprécier ce privilège.»

«Je crois qu'on serait mieux de travailler quelque part et de gagner un salaire.»

«... un lieu pénible où on est obligé d'aller...»

«On est forcé d'admettre que l'école est un milieu de vie...»

2. CONCLUSION

Comme nous l'avons indiqué plus haut, ce travail n'est qu'une première étape d'une analyse plus large et plus exhaustive des conditions d'utilisation et de maîtrise du discours argumentatif au secondaire. Les futures avenues de la recherche sont:

- 1) Analyse plus systématique de l'utilisation discursive des modalités, c'est-à-dire de leur emploi transversal dans les textes. Ce travail permettrait de voir comment les élèves composent les modalités entre elles et comment des enchaînements de modalités fonctionnent à des fins de stratégies d'argumentation ;
- 2) Analyse de la relation entre l'utilisation des modalités et les niveaux de référenciation: en d'autres termes, quels sont les rapports dans les textes des écoliers, entre attitudes modalisantes et prises en charge (vécu individuel de l'élève, vécu groupal, référenciation pré-théorique (c'est-à-dire ici renvoi à des réflexions abstraites, générales...))?
- 3) Analyse de l'effet des consignes de production données aux élèves sur l'exploitation des possibilités argumentatives.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEACCO, J.-C. (1988): **La rhétorique de l'historien**, Berne, Peter Lang.
- BENVENISTE, E. (1974): **Problèmes de linguistique générale II**, Paris, Gallimard.
- BOUACHA, A. (1984): **Le discours universitaire**, Berne, Peter Lang.
- CULIOLI, A. (1983-84): **Transcription du séminaire de DEA**, Paris, DRL et Poitiers.
- KERBRAT-ORECHIONI C. (1980): **L'énonciation, la subjectivité dans le langage**, Paris, A. Colin.
- MAINGUENEAU, D. (1985): **Énonciation et linguistique française**, Paris, Hachette.
- SCHNEUWLY, R. (1988): **Le langage écrit chez l'enfant**, Paris, Nathan.
- VIGNAUX G. (1981): «Énoncer, argumenter: opérations de discours, logique du discours», **Langue française**, 50.

NOTE DE RECHERCHE

**FRAGMENTS D'UN
DISCOURS LINGUISTIQUE
(ou Peirce et le langage)**

Berthe FOUCHIER-AXELSEN
chargée de cours

Ce titre, d'inspiration barthésienne non dissimulée, convient non seulement à la présente note de recherche mais aussi et surtout aux écrits de Peirce¹ sur le langage.

En effet quelques 130 paragraphes ou bouts de chapitre, d'innombrables réflexions ou remarques surgissant selon les aléas du propos et éparpillées dans 80 000 pages manuscrites (l'oeuvre complète de Peirce comprendrait 104 volumes d'environ 500 pages chacun) traitent d'un aspect ou d'un autre du langage. Dans le désordre, citons la phonétique, la grammaire, la structure des langues, leur fonctionnement, usage et origine, la sémantique, l'orthographe, l'étymologie, les mots, les synonymes, les emprunts, la terminologie (mss 427, 693, 1135 à 1281)², les rapports de la pensée et du langage (1.349), l'acquisition du langage chez l'enfant (2.168, 2.196, 2.202, 1.961)... et la liste n'est pas exhaustive. Quant à la linguistique proprement dite, celle de son époque, Peirce la qualifiait déjà en 1907 de «vaste science splendidement développée» (1.271).

Étant donné l'intérêt que Peirce portait au langage d'une part, et la curiosité insatiable qu'il avait de tout savoir d'autre part, il est surprenant qu'il n'ait jamais mentionné par exemple William Dwight Whitney, son contemporain et concitoyen, dont l'important ouvrage *The Life and Growth of Language* paraît en 1875; surprenant aussi qu'il n'ait pas connu Saussure (il aurait pu le rencontrer lors de ses cinq voyages en Europe — voyages qui l'ont mené, entre autre, à Paris et à Genève). De nombreuses comparaisons ont été établies entre Peirce et Saussure par Jakobson, Chomsky, Barthes, Eco, Kristeva... ce qui est inévitable lorsqu'on parle du signe³; mentionnons simplement que Saussure en est

arrivé à parler au futur de sémiologie en faisant de la linguistique, tandis que Peirce a parlé de langage en élaborant sa théorie des signes.

On a peut-être trop tendance aujourd'hui à ne voir en Peirce que le sémioticien. Or il était connu de ses contemporains principalement comme «homme de science» — terme que Peirce préférait à celui de scientifique. Ses contributions demeurent importantes tant en chimie, physique, mathématique qu'en astronomie et géodésie. Mais il était aussi philosophe, métaphysicien, historien de la science, logicien et le père du pragmatisme⁴. C'est sans doute ce qui a fait dire à Jakobson, avec une pointe de sarcasme à l'endroit des universités, qu'il était si grand qu'aucune université ne trouva de place pour lui⁵. Force nous est de reconnaître que cet esprit brillant, mais non conformiste, indépendant, éclectique, non dépourvu de contradictions, provoquant même par un certain humour noir, cadrait mal avec la rigidité du système qui prévalait alors à Harvard et autres universités prestigieuses⁶.

Fantasque et fougueux, curieux, animé d'une «passion ardente d'apprendre» (ms 513), Peirce s'est lancé dans l'étude de sujets aussi disparates qu'insolites: il aimait à résoudre les énigmes policières et à jouer les détectives⁷, il s'intéressait aux tours de cartes, aux échecs, au whist, au backgammon, aux religions, aux vins, à Napoléon, à Swedenborg, aux Assassins, à la prestidigitation, à l'esthétisme... Son extraordinaire vitalité intellectuelle, de même que la surabondance de sa production, l'ont fait comparer à Léonard de Vinci⁸. Il est certain qu'il est plus de la trempe d'un érudit de la Renaissance que de celle d'un scientifique du xx^e siècle. Peirce, lui, se situait plutôt quelque part près de Leibniz.

En ce qui a trait au langage et à tout fait linguistique, Peirce les considérait comme des signes qui entraient dans son édifice sémiotique au même titre que «toute image, diagramme, cri spontané, doigt qui pointe, clin d'oeil, noeud à son mouchoir, souvenir, rêve, concept, signet, symptôme, lettre, chiffre, mot, phrase, chapitre, livre, bibliothèque» (ms 74.3).

Pour Peirce, l'étude des langues devait se fonder sur l'étude des signes. «On pourrait supposer — bien que cette dernière étude ne puisse tirer de principes de l'étude des langues — que la linguistique pourrait quand même offrir des suggestions valables. Après essai, j'ai découvert qu'il n'en était rien. Les langues ne m'ont *jamais* donné une seule idée nouvelle. Tout au plus, elles m'ont fourni des exemples de Vérités que j'avais déjà établies par un raisonnement *a priori* » (ms 693). À ce propos, il mettait même Lady Welby en garde contre le danger qu'elle courait à trop limiter sa recherche au langage⁹. Il n'empêche que

toute sa vie Peirce poursuit «une étude consciencieuse» (8.287) du langage, comme il le dit lui-même et comme en témoignent les nombreux écrits déjà cités. De façon sporadique et souvent indirecte, ces écrits font preuve d'une perspicacité étonnante: non seulement le langage y est considéré d'un point de vue philosophique et externe mais des considérations internes y sont abordées (l'aspect phonique, grammatical et lexical des mots, leur arrangement à l'intérieur des propositions, leur agencement par rapport à l'énoncé, les procédés du fonctionnement ...).

Il est regrettable que la compréhension¹⁰, et par conséquent l'influence, des écrits de Peirce sur le langage, aient été gênées par leur publication tardive (les six premiers volumes des *Collected Papers* paraissent de 1931 à 1935), non chronologique, et fragmentée selon leur contenu ou selon le plan des éditeurs. Certains manuscrits, particulièrement ceux qui traitent des langues, sont encore inédits (mss 1135 à 1281).

Toutefois, après s'être penchés sur bien des points soulevés par Peirce, les participants de la Bloomington Joint Conference of Anthropologists and Linguists, en juillet 1952, en arrivèrent à la conclusion que Peirce était «un précurseur authentique et audacieux de la linguistique structurale». C'est ce que rapporte et confirme Jakobson¹¹ qui écrira plus tard: «Le jour où on se décidera à étudier soigneusement les idées de Peirce sur la théorie des signes, des signes linguistiques en particulier, on se rendra compte du précieux secours qu'elles apportent aux recherches sur les relations entre le langage et les autres systèmes de signes. Alors nous serons capables de discerner les traits qui sont propres au signe linguistique»¹². Maintes fois Jakobson a déclaré que bien des polémiques futiles auraient pu être évitées si les spécialistes du langage avaient tenu compte de la *Speculative Grammar*¹³ de Peirce. Quant à Chomsky, il avouait: «Le philosophe de qui je me sens le plus proche et que je paraphrase presque est Charles Sanders Peirce»¹⁴. Le langage se trouvant au carrefour de la linguistique et de la sémiotique, il est très probable que la contribution potentielle du sémioticien Peirce au langage est plus grande qu'on semble l'avoir dit. Mais sa sémiotique exige un point de vue si différent que bien des notions traditionnelles du langage et de ses sciences affiliées devraient être réorganisées, ou même remises en question.

En effet (— et en simplifiant à l'extrême —), rappelons que Peirce en était arrivé à établir trois catégories fondamentales qui constituent sa phénoménologie ou phanéroscopie: la priméité, la catégorie de la qualité ou du sentiment, la secondéité, la catégorie de la réaction, la tiercéité, la catégorie de la médiation ou pensée (5.469). Par ailleurs, pour

Peirce «l'univers entier... est... composé exclusivement de signes» (2.315). Ainsi tout signe relève des catégories, d'une ou de plusieurs façons, selon un réseau complexe de rapports du signe envers lui-même, envers son objet et envers son interprétant. Il s'ensuit que Peirce traite du caractère catégoriel de la langue et de tout fait linguistique et non du caractère proprement linguistique.

L'intérêt de Peirce pour le langage s'est manifesté de façon très diverse. C'est ainsi que l'une de ses premières publications en 1864 porte sur la phonétique shakespearienne. Encore jeune, il imagina (mais ne compléta jamais) «une langue dans laquelle presque chaque lettre de chaque mot faisait une contribution définie à sa signification. Elle comprenait une classification de toutes les idées possibles»¹⁵. Plus tard, il proposa un *Index raisonné des idées et des mots* pour remplacer le *Thesaurus* de Roget (1.135) et un livre de synonymes (ms 20). Lors de son premier voyage en Europe, c'est avec un enthousiasme non dissimulé qu'il écrivit à sa mère, le 16 octobre 1876, qu'il a «entendu parler 18 langues différentes, dont 17 (incluant le basque) dans des régions où elles sont la langue de tous les jours» (ms L 341). Il connaissait le grec et le latin, qu'il ne se privait pas d'utiliser pour former de nombreux néologismes, tels que synéchisme, haecécétates, coemoscopique, méthodeutique, tychisme, synéchisme ...; il parlait l'allemand — «je sais presque par coeur la *Critique de la raison pure*» (ms 619) — et le français; il a correspondu avec Lalande et Ribot¹⁶ et a écrit au moins deux articles en français¹⁷. Il fit plusieurs traductions, dont les plus surprenantes sont peut-être celle du *Corricolo* d'Alexandre Dumas et celle d'un opéra, *Medea*, d'un certain Lgougé. De plus, c'est sans doute dans le but de découvrir des universaux — principes auxquels obéissent toutes les langues et qui expliquent leur usage — qu'il acquiert des notions de zoulou, dakota, hawaïen, jagalu, magyar, basque, arabe¹⁸; il s'intéresse aux caractéristiques du tibétain, du japonais, de l'ancien égyptien (mss 1214-1261), et autres langues... Enfin sa participation à plusieurs dictionnaires, tels que le *Century Dictionary of Philosophy and Psychology* de James Baldwin, de même que ses textes sur la «morale terminologique» (2.219 à 2.224) montrent combien les mots le préoccupaient.

Dans «Quelques remarques sur Peirce», Jakobson écrit: «Quand on réfléchit sur une phrase de Peirce, on est toujours surpris... il ne cesse de frapper son lecteur»¹⁹. Les quelques fragments de fragments présentés ici, à l'instar des fragments amoureux de Barthes «selon l'arbitraire de la nomination et de l'alphabet», sont donc soumis à la curiosité et à la réflexion du lecteur, et ne visent en aucune façon à

esquisser les grandes lignes de ce qui pourrait être une théorie. L'expression paraît-elle maladroite ou obscure? Peirce s'en excuse à plusieurs reprises: il met le lecteur «à rude épreuve» (5.488), il le fatigue (5.314). Attitude sinon feinte, du moins condescendante, car en général il concède peu au lecteur; il a même déclaré tout de go: «mes écrits n'ont aucunement pour but d'être lus avec plaisir» (8.279)

Toutefois, si la lecture de ces fragments suscitait une seule idée nouvelle, elle répondrait au désir de Peirce, exprimé dans *The New Elements of Mathematics*, que son oeuvre soit lue, étudiée pour que se poursuive la recherche et avance la pensée.

Ou peut-être ne doit-on voir dans la présentation de ces fragments qu'un jeu — un jeu de devinettes: qui, derrière ces mots, retrouve-t-on de Jakobson, Austin, Searle, Chomsky, Wittgenstein, Foucault, Hagège... ou d'Alice dans son pays des merveilles?

Acte de langage²⁰

1. (sans date, après 1903)

On doit sortir du langage ordinaire. On doit penser à l'acte d'établir une attestation devant un notaire, à l'acte d'endosser un effet... (ms 693)

2. (sans date)

Je peux écrire une proposition sur un bout de papier comme simple exercice d'écriture. Le fait qu'il n'y a aucune intention de jugement dans cette proposition ne lui enlève pas son caractère propositionnel. Mais si ensuite j'amène mon bout de papier devant un notaire et, sous serment, je déclare que cette proposition est vraie, elle peut prendre un tout autre caractère. L'assertion d'une proposition est un acte par lequel une personne accepte de subir toute pénalité afférente à la fausseté de la proposition au cas où celle-ci ne serait pas vraie. Un jugement est un acte par lequel une personne décide d'adopter une proposition comme principe de conduite. D'autres actes dont une proposition est le sujet sont le rejet, le doute, l'interrogation, l'ordre, l'enseignement... Nous faisons une distinction entre une proposition et son assertion; et sans cette distinction il est impossible d'obtenir une notion distincte de la nature de la proposition. Une seule et même proposition peut se présenter sous forme d'affirmation, de rejet, de jugement, de doute, de recherche intérieure, de question, de souhait, de demande, d'enseignement ou de simple énoncé et elle n'en devient pas pour autant une proposition différente. (ms 5117)

Anglais/français

1. (v. 1902)

Pour ma part, j'entretiens un profond respect pour les traditions de la

langue anglaise. Elle n'a pas l'étonnante richesse psychologique et surtout émotionnelle de l'allemand...; elle n'a pas la délicieuse *finesse* sociale du français. Mais pour tout ce qui a trait à la logique et au raisonnement, elle a un esprit de précision... C'est le génie des Français de compter sur une phraséologie adroite pour exprimer fidèlement leurs pensées plutôt que sur une terminologie précise. Mais en dépit de cela, il se trouve qu'un grand nombre de mots français s'épellent comme des mots anglais mais avec un sens bien différent, et des auteurs modernes les utilisent dans le sens français, menaçant ainsi de ruine totale l'esprit de la langue et de la pensée anglaises. (7.494)

2. (1903)

En logique, nous avons hérité des Scolastiques une terminologie plutôt acceptable, qui est passée dans la langue anglaise en en faisant la langue la plus logiquement exacte de toutes. (2.225)

3. (sans date)

[le français]—une langue qui abonde en distinctions exquisés mais dans laquelle toute méthode analytique d'interprétation mène si certainement à un malentendu, que cette langue ne convient pas bien à la psychologie ou à la philosophie —. (1.331)

Définition

1. (1865)

Qu'est-ce qu'une vraie définition? C'est la définition d'un mot dont l'essence réside dans la dénotation. (ms 114)

2. (v. 1902)

Si vous cherchez dans un manuel de chimie la définition de *lithium*, vous trouverez peut-être que c'est un élément dont le poids atomique est très près de 7. Mais si l'auteur a un esprit plus logique, il vous dira que si vous cherchez parmi les minéraux vitreux, translucides, gris ou blancs, très durs, cassants et insolubles, et trouvez celui qui donne une coloration cramoisie à une flamme incolore; ce minéral-là, après l'avoir pilé et mélangé avec de la chaux ou de la mort-aux-rats, si vous pouvez le dissoudre partiellement dans de l'acide muriatique; et si, une fois cette solution évaporée et le résidu extrait à l'aide d'acide sulfurique et dûment purifié, vous pouvez le transformer en un chlorure par la méthode habituelle, et obtenir ce chlorure à l'état solide, le fondre et l'électrolyser avec une demi-douzaine d'éléments puissants pour en obtenir un globule de métal argent rosé qui flottera sur de l'essence, le matériau résultant de *tout ça* est un spécimen de lithium. La particularité de cette définition — ou plutôt cette formule qui est plus pratique que la définition — est qu'elle vous dit ce que le mot lithium dénote en prescrivant ce que vous

devez *faire* pour acquérir une connaissance perceptuelle de l'objet du mot. (2.330)

3. (1893)

Les définitions des dictionnaires, cependant, ont trop tendance à se fonder sur des déviations; ce qui revient à dire qu'elles négligent trop les dernières étapes de l'évolution de la signification des mots. (6.428)

Dictionnaire

1. (1875)

Si les dictionnaires étaient faits sur le principe du *Lexique grec* de Passov, — c'est-à-dire, si les sens étaient arrangés par ordre chronologique avec les dates d'apparition et de disparition — un vocabulaire de synonymes serait à peine nécessaire. Mais, tel qu'il est, le dictionnaire sert plutôt à embrouiller qu'à instruire, et un livre de synonymes devient nécessaire pour faire la synthèse du sens qui a été analysé dans le dictionnaire. (*Writings* 1, p.18.)

Grammaire. Grammairiens

1. (1878)

Une autre méprise consiste à prendre une simple différence grammaticale entre deux mots pour une différence entre les idées qu'ils expriment. Dans un siècle pédantesque où la grande masse des écrivains s'occupent bien plus des mots que des choses, cette erreur est assez commune. Quand je disais tout à l'heure que la pensée est une *action* et qu'elle consiste en une relation, bien qu'une personne accomplisse une action et non une relation qui ne peut être que le résultat d'une action, cependant il n'y avait point là contradiction, mais seulement un certain vague grammatical. (5.399) (écrit en français par Peirce lui-même)

2. (1892)

Des mots comme *ceci*, *cela*, *allô*, *hé là* ont une certaine action directe et vigoureuse sur le système nerveux, et obligent l'auditeur à regarder autour de lui; bien plus que des mots ordinaires, ils contribuent à indiquer de quoi on parle. Mais c'est un point que la grammaire et les grammairiens ... sont si loin de voir qu'ils appellent pronoms démonstratifs des mots tels que *ceci* et *cela* — désignation littéralement absurde; ce sont les noms qui pourraient plus justement être appelés pro-démonstratifs. (3.419)

3. (1902)

De plus, on ne doit pas oublier que c'est pratique courante chez ces Européens qui écrivent des grammaires de langues non aryennes, de les adapter avec violence au lit procustéen de la grammaire latine. Même si l'on sait parfaitement quelle fausse représentation cela donne, il est dur,

lorsqu'on écrit une grammaire, de résister à la tentation d'utiliser de brèves expressions familières qui sont, après tout, aussi approximativement justes que toute idée que l'on peut transmettre sans beaucoup de peine et de mal tant pour le lecteur que pour soi-même. C'est pourquoi, on ne peut pas se faire une idée d'une langue non désinentielle à partir d'une simple grammaire. (2.69)

Langage

1. (1861)

Exemples de la nécessité d'expression

1. Personne ne peut penser une abstraction pure à cause de la nécessité de le faire à un moment particulier etc... L'abstraction à réaliser doit être une forme de la pensée, de la passion ou de la sensation dans laquelle elle se réalise.

2. Si nous avons au lieu d'une personne, deux personnes en conversation ou en correspondance, l'abstraction doit être une forme de langage ou d'action.

3. Même la religion doit exister dans des formes ou rites pour trouver la moindre réalisation.

... Le sens afin de devenir expression a besoin de se combiner à ce que l'expression est avant d'avoir un sens, ou Langage. Ce Langage n'est pas matière mais est une forme partielle qui permet à l'existence de cette forme idéale, qui est Sens, de devenir une forme réalisable. Le moyen donc par lequel le sens entre dans le langage est la détermination, la *régulation* du langage. (ms 71)

2. (1909)

Il y a une remarque que j'approuve particulièrement, c'est: «Le langage n'est que la forme extrême de l'expression.» (lettre à Lady Welby, 14 mars, *op. cit.* p.112.)

3. (1892)

... car le langage n'est qu'une sorte d'algèbre. Certes, il serait, dans un sens, extravagant de dire que nous ne pouvons jamais savoir de quoi nous parlons; mais, dans un autre sens, c'est tout à fait exact. Le sens des mots dépend ordinairement de notre tendance à unir des qualités et de notre aptitude à voir des ressemblances, ou pour utiliser une expression toute faite, dépend d'associations par *similitude*; alors que l'expérience est unie, et reconnaissable seulement par des forces qui agissent sur nous, ou pour utiliser un terme technique encore plus mal choisi, au moyen d'associations par *ontiguïté*. Deux hommes se rencontrent sur une route de campagne. L'un dit à l'autre: «Cette maison est en feu». «Quelle maison?». «Eh bien, la maison qui se trouve à environ un kilomètre à ma

droite.» Que l'on dise ces paroles à quelqu'un dans un village voisin et l'on verra que ces mêmes paroles, par elles-mêmes, ne détermineront pas la maison. Mais la personne à qui l'on s'adresse voit où le locuteur se tient, reconnaît sa *droite*..., évalue une distance d'un kilomètre..., et en regardant cet endroit, voit une maison. Ce n'est pas le langage seul, avec ses simples associations de similitude, mais le langage pris en rapport avec les propres associations de contiguïté expérientielles de l'auditeur, qui déterminent pour lui de quelle maison on parle. Ainsi il est nécessaire, afin de montrer de quoi nous parlons et sur quoi nous écrivons, de mettre l'esprit de l'auditeur ou du lecteur dans une relation réelle et active avec la concaténation de l'expérience ou de la fiction en question et, en plus, d'attirer son attention sur un certain nombre de points particuliers de cette concaténation et de les identifier. Si un lecteur ne comprend pas mes écrits, qu'il me permette de lui dire qu'aucun effort de son esprit ne l'aidera: toute sa difficulté vient de ce qu'il n'a aucune expérience personnelle du monde des problèmes dont je parle, et il ferait aussi bien de fermer ce livre jusqu'à ce qu'une telle expérience lui arrive... (3.419)

4. (1902)

Le langage a donné à l'homme des conceptions distinctes et a fait naître en lui l'idée de comprendre les choses. (7.384)

5. (1903)

Il est faux de dire simplement qu'un bon langage est *important* pour bien penser; car il est l'essence même de la pensée. (2.220)

Linguistique

1. (1902)

... en linguistique il y a la question de l'origine du langage; elle doit être réglée avant que la linguistique prenne sa forme finale. (1.251)

2. (1902)

De toute façon, ... il n'y a pas un linguiste, pas un ethnologue, pas un historien — ni même un psychologue dans un moment d'inadvertance — qui ne reconnaisse que sa science repose très largement, sinon entièrement, sur des faits *physiques*. (1.254)

La linguistique doit à l'avenir recevoir une aide substantielle de l'acoustique, dans plus d'une direction, et de l'anatomie des organes vocaux et de l'oreille. (1.255)

3. (1903)

La linguistique, vaste science, divisée selon les familles de langues, et sous-divisée en 1. Linguistique des mots; 2. Grammaire; et il devrait y avoir une science comparative des formes de composition. (1.200)

Mot

1. (1868)

... il n'existe aucun élément de la connaissance de l'homme qui n'ait quelque chose de correspondant dans le mot... (5.314)

2. (v. 1895)

Tout mot ordinaire, tel que «donner», «oiseau», «mariage» est un exemple de symbole. *Il s'applique à tout ce que l'on peut trouver qui réalise l'idée reliée au mot*; en lui même, il n'identifie pas ces choses. Il ne nous montre pas un oiseau, ni n'accomplit devant nos yeux l'action de donner ou de se marier, mais il suppose que nous pouvons imaginer ces choses et leur associer le mot. (2.298)

3. (v. 1902)

Quand on dit ou écrit le mot «homme», ce n'est qu'une réplique ou une incarnation du mot. Le mot en lui-même n'a aucune existence bien qu'il ait un être réel, qui *consiste* dans le fait que les existants *se conformeront* à lui. (2.292)

4. (1908)

C'est l'*histoire* des mots et non leur *étymologie* qui est la clef de leur signification, et surtout pour un mot aussi saturé de l'idée de progrès que «science». (lettre à Lady Welby, 23 décembre, *op. cit.*, p.79.)

Nom commun

1. (v. 1895)

Les noms communs sont des formes grammaticales purement accidentelles. Il se trouve qu'ils sont prédominants dans les langues qui nous sont les plus familières, mais ils existent à peine, ou du moins sont loin d'être prédominants, dans la grande majorité des langues, et à vrai dire, ils ne sont pas du tout nécessaires. (2.341)

Nom propre

1. (v. 1902)

Toute langue doit avoir des noms propres; et il n'y a pas de verbe déguisé dans un nom propre (2.328).

Un nom propre, lorsqu'on le rencontre la première fois est relié à quelque percept ou autre connaissance individuelle équivalente de la personne qu'il nomme. C'est *alors*, mais alors seulement un indice pur. La fois suivante quand on le rencontre de nouveau, on le considère comme une icône de cet indice. Une connaissance habituelle ayant été acquise à son sujet, il devient un symbole dont l'interprétant le représente comme une icône de l'indice de la personne nommée²¹. (2.329)

Pensée

1. (1868)

En conséquence, tout comme nous disons qu'un corps est en mouvement et non qu'un mouvement est dans un corps, nous devrions dire que nous sommes en pensée et non que les pensées sont en nous. (5.289)

2. (1905)

Toute pensée quelle qu'elle soit est un signe, et est principalement de la nature du langage. (5.421)

Performance

1. (v. 1895)

Vous pouvez écrire le mot «étoile», mais cela ne fait pas de vous le créateur de ce mot, pas plus que si vous l'effacez, vous ne le détruisez. Le mot vit dans l'esprit de ceux qui l'utilisent. Il existe dans leur mémoire même s'ils sont endormis. (2.301)

2. (v. 1905)

Savoir une langue ce n'est pas avoir présents à l'esprit tous les mots de la langue mais être capable de s'en servir. (5.504)

Pouvoir des mots

1. (1905)

... qu'il me soit permis d'annoncer la naissance du mot «pragmaticisme» qui est suffisamment laid pour ne pas craindre les ravisseurs. (5.414)

Pronoms

1. (v.1893)

«Où est cette maison?», demande l'étranger. Il désire quelque *indice* qui liera son appréhension à la maison signifiée. À eux seuls les mots ne peuvent le faire. Les pronoms démonstratifs, «ceci» et «cela» sont des indices. Car ils invitent l'auditeur à utiliser ses capacités d'observation et ainsi à établir un lien réel entre son esprit et l'objet; et si le pronom démonstratif fait cela — sinon sa signification n'est pas comprise — il permet d'établir ce lien; il est, de ce fait, un indice. Les pronoms relatifs *qui* et *que* requièrent une activité d'observation à peu près de la même manière, sauf que, avec eux, l'observation doit être dirigée sur les mots qui les ont précédés. (2.287)

2. (v. 1893)

Les grammaires modernes définissent le pronom comme étant un mot utilisé à la place d'un nom. C'est une doctrine ancienne qui, condamnée au début du XIIIe siècle, disparut des grammaires pendant plusieurs centaines d'années. Mais le substitut employé n'était pas très clair; et quand une

rage barbare contre la pensée médiévale éclata, il fut balayé. Des grammairiens récents comme Allen et Greenough ont remis les choses à leur place. Il n'y a aucune raison de dire que *je, tu, cela, ceci* sont mis pour des noms, ils indiquent des choses de la manière la plus directe possible. Il est impossible d'exprimer ce à quoi renvoie une assertion autrement que par un indice. Le pronom est un indice. Un nom, d'autre part, n'*indique* pas l'objet qu'il dénote; et quand un nom est employé pour montrer ce dont on parle, il faut s'appuyer sur l'expérience de l'auditeur pour pallier l'impuissance du nom à faire ce que le pronom fait immédiatement. Par suite, le nom est un substitut imparfait du pronom. Les noms servent aussi à suppléer les verbes. Il faudrait définir le pronom comme *un mot qui peut indiquer quelque chose avec quoi la première et seconde personne ont des attaches réelles convenables permettant à la première personne d'attirer sur lui l'attention de la seconde personne*. Allen et Greenough disent: «Les pronoms indiquent quelque personne ou chose sans les nommer ni les décire» Ceci est correct — correct et rafraîchissant; seulement il semble préférable de dire ce qu'ils *font* et non simplement ce qu'ils ne font pas. (2.287-note) (trad. de G. Deledalle²²)

Signification

1. (1868)

... étant donné que la signification d'un mot est la conception qu'il transmet, l'absolument inconnaisable n'a aucune signification parce qu'aucune conception ne s'y attache. C'est donc un mot sans signification. (5.310)

2. (1868)

L'homme-signe acquiert de l'information et en arrive à signifier toujours plus qu'il ne signifiait auparavant. Mais il en va de même des mots. L'électricité ne signifie-t-elle pas plus aujourd'hui qu'au temps de Franklin? L'homme fabrique le mot, et le mot ne signifie rien que l'homme ne lui ait pas fait signifier, et cela à cet homme seulement. Mais puisque l'homme ne peut penser qu'au moyen de mots ou d'autres symboles externes, ceux-ci pourraient se retourner et dire: «Vous ne signifiez rien que nous ne vous ayons pas appris, et encore seulement dans la mesure où vous utilisez un mot comme l'interprétant de votre pensée». Ainsi donc, les hommes et les mots s'instruisent réciproquement; chaque acquisition d'information d'un homme comprend une acquisition correspondante d'information d'un mot, et vice versa. (5.313)

3. (1893)

... la conception d'une «signification», ...est, dans son acception première, la traduction d'un signe dans un autre système de signes. (4.127)

4. (v.1902)

La proposition «Tout phénix, en renaissant de ses cendres, chante 'Yankee Doodle'» ne sera jamais, on peut en être sûr, en conflit avec l'expérience. Dans ce cas, elle est parfaitement vraie. La proposition «Tout triangle à quatre côtés est bleu foncé» est nécessairement vraie, puisqu'il est impossible qu'une expérience puisse entrer en conflit avec elle. Mais ces deux propositions sont sans signification. (2.315)

5. (1903)

L'idée de signification est telle qu'elle implique une certaine référence à un *but*. (5.175)

6. (1903)

Un mot a un sens pour nous dans la mesure où nous sommes capables de l'utiliser pour communiquer nos connaissances aux autres et pour accéder aux connaissances que ces autres cherchent à nous communiquer. Voilà le premier degré de la signification. Plus largement, la *signification* d'un mot est la somme totale de toutes les prédictions conditionnelles desquelles la personne qui l'utilise a l'intention de se rendre responsable ou a l'intention de rejeter. Cette *intention* consciente ou quasi-consciente d'utiliser le mot est le deuxième degré de la signification. Mais outre les conséquences auxquelles la personne qui accepte un mot se soumet en toute connaissance de cause, il y a le vaste océan des conséquences imprévisibles que l'acceptation du mot entraîne inévitablement, pas simplement des conséquences liées aux connaissances mais peut-être aussi à des révolutions de la société. On ne sait quel pouvoir de changer la face du monde peut se trouver dans un mot ou une expression; et la somme de ces conséquences constitue le troisième degré de la signification. (8.176)

Terme

1. (1871)

Il n'y a pas de meilleure règle que celle-ci pour éviter les tromperies du langage: est-ce que les choses remplissent pratiquement la même fonction? Alors signifions-les par le même mot; est-ce qu'elles ne remplissent pas la même fonction? alors distinguons-les. (8.33)

2. (1903)

... la santé de la communauté scientifique requiert la liberté mentale la plus absolue. Le monde scientifique et le monde philosophique sont pourtant infestés de pédants et de pédagogues qui essaient continuellement d'imposer une sorte de magistrature sur les pensées et autres symboles. C'est pourquoi un des premiers devoirs de celui qui voit la situation comme elle est, est de résister énergiquement à tout ce qui ressemble à une dictature arbitraire dans les affaires scientifiques et par dessus tout en ce

qui concerne l'usage des termes et notations. (2.220) (trad. de G. Deledalle)

3. (1903)

La science s'enrichit continuellement de nouvelles conceptions; et à toute nouvelle conception scientifique il faudrait attribuer un mot nouveau ou mieux encore une nouvelle famille de mots apparentés. Le devoir de fournir ce mot incombe naturellement à la personne qui introduit la nouvelle conception. (2.222) (trad. de G. Deledalle)

4. (1903)

La première règle du bon goût quand on écrit est d'employer des mots sur la signification desquels on ne peut se méprendre; et si le lecteur ne connaît pas la signification de ces mots, il est infiniment préférable qu'il sache qu'il ne la connaît pas. (2.223) (trad. de G. Deledalle)

NOTES

1. Charles Sanders Peirce, 1839-1914, tenait à ce que son nom soit prononcé «peurce».
2. Dans cet article nous faisons référence aux manuscrits et aux écrits publiés de Peirce. Les manuscrits se trouvent à la bibliothèque Houghton de Harvard. Quant aux écrits publiés, ils sont rassemblés dans les **Collected Papers** et les **Writings of Charles S. Peirce**. Il est de coutume que toute référence aux **Collected Papers** indique le numéro du volume suivi du numéro du paragraphe; ainsi 1.349 signifie volume 1, paragraphe 349.
3. Pour sa part, Deledalle dans **Théorie et pratique du signe** a tenté un «Essai de comparaison» entre Peirce et Saussure.
4. À ce mouvement philosophique américain sont surtout liés les noms de William James et de John Dewey.
5. Roman Jakobson, **The Framework of Language**, p. 31.
6. Sur ce point, on peut lire avec intérêt le portrait que Deledalle trace de Peirce dans **La philosophie américaine**, p.133.
7. Cf. Th. Sebeok et J. Umiker-Sebeok, **You Know My Method**.
8. Cf. L'article de Don D. Roberts dans **Proceedings of the C.S. Peirce Bicentennial International Congress**, p.305.
9. Lettre du 14 mars 1909, p.118. Après la parution de son livre **What Is Meaning**, Victoria Lady Welby correspondit avec Peirce pendant huit ans, de 1903 à 1911. Leur correspondance a été publiée sous le titre de **Semiotics and Significs**.
10. Rappelons que Benveniste lui-même écrivait: «En ce qui concerne la langue, Peirce ne formule rien de précis ni de spécifique. Pour lui la langue est partout et nulle part. Il ne s'est jamais intéressé au fonctionnement de la langue, ni même il y a prêté attention». **Problèmes de linguistique générale** 2, p.44.
11. R. Jakobson, op. cit., p.32.
12. **Essais de linguistique générale**, p. 27-28.
13. La grammaire spéculative, l'une des trois parties de la sémiotique de Peirce, est la science des signes en tant que tels (2.229), les deux autres parties étant la logique critique et la rhétorique spéculative.
14. **Language and Responsibility**, p.71.
15. Lettre à Lady Welby du 31 janvier 1909, **Semiotics and Significs**, p.95.
16. André Lalande, 1867-1963, a été le directeur et le principal rédacteur du **Vocabulaire technique et critique de la philosophie**.

Théodule Ribot, 1839-1916, a été le directeur de la Revue philosophique.

17. «Comment se fixe la croyance» (1877) et «Comment rendre nos idées claires» (1878), **Writings...** vol.3, p.339-374.
18. Cf. Lettre à Lady Welby du 31 janvier 1909, op. cit. p.95.
19. **The Framework...**, p.31.
20. Sauf indication contraire, la traduction est de nous.
21. Selon qu'un signe est relié à son objet par une ressemblance, une contiguïté ou une association régulière, il est icône, indice ou symbole.
22. Les traductions de G. Deledalle reproduites dans cet article proviennent de son ouvrage **Écrits sur le signe**.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, É. (1974): **Problèmes de linguistique générale**, tome 1, 356 p., tome 2, 286 p., Paris, Gallimard.
- CALVET DE MAGALHAES, T. (1981): **Signe ou symbole**, Louvain-la-Neuve et Madrid, Presses universitaires de Louvain-la-Neuve, 213 p.
- CHOMSKY, N. (1979): **Language and Responsibility**, traduit par J. Viertel, New-York, Pantheon, 212 p.
- DELEDALLE, G. (1971): **Le Pragmatisme**, Paris-Montréal, Bordas, 159 p.
- _____ (1983): **Histoire de la philosophie américaine**, Lausanne, Éditions l'Age d'Homme, 206 p.
- JAKOBSON, R. (1980): **The Framework of Language**, Michigan Studies in the Humanities, 132 p.
- _____ (1963): **Essais de linguistique générale**, Paris, Édition de Minuit, 260 p.
- Langages** (juin 1980): n° 58, Paris, Larousse.
- PEIRCE, C. S. (1931-1935): **Collected Papers**, Cambridge, Harvard University Press, vol. 1-6, ed by C. Hartshorne and P. Weiss; (1958): vol. 7-8, ed. by Arthur W. Burks.
- _____ (1976): **The New Elements of Mathematics**, ed. by Carolyn Eisele, The Hague, Mouton, 393 p.
- _____ (1977): **Semiotics and Significs**, The correspondance between Charles S. Peirce and Victoria Lady Welby, ed. by C.S. Hardwick, Bloomington, Indiana University Press, 201 p.
- _____ (1978): **Écrits sur le signe**, traduits et commentés par G. Deledalle, Paris, Éditions du Seuil, 262 p.
- _____ (1982-1986): **Writings of Charles S. Peirce**, vol. 1. ed. by M.H. Fisch; vol. 2. ed. by E.C. Moore; vol. 3-4, ed. by C.J.W. Kloesel, Bloomington, Indiana University Press.
- _____ (1984): **Textes anticartésiens**, présentation et traduction de J. Chenu, Paris, Aubier, 315 p.
- _____ (1987): **Textes fondamentaux de sémiotique**, traduit par B. Fouchier-Axelsen et C. Foz, Paris, Klincksieck, 124 p.
- Proceedings of the C. S. Peirce Bicentennial International Congress**, (1981): Lubbock, Texas Tech Press, 399 p.
- SEBEOK, T. et UMIKER-SEBEOK, J. (1980): **You Know My Method**, Bloomington, Gaslight Publications, 84 p.

NOTE DE RECHERCHE

POUR UNE MODALITÉ SUBJONCTIVE?

Sylvie GAGNON
étudiante de 3^e cycle

Les recherches récentes portant sur le mode subjonctif ou la variation modale entre l'indicatif et le subjonctif dans les subordonnées du français sont surtout orientées vers la description de l'environnement linguistique (grammatical, syntaxique) favorisant ou non l'emploi de l'un ou l'autre mode (Eriksson 1979, Poplack 1990, entre autres). Nous avons pour notre part entrepris une recherche sur ce sujet, en français, dans un corpus de presse québécoise¹. Sans négliger la description de l'environnement linguistique conditionnant la variation modale, nous avons voulu en intégrer l'étude à un cadre d'analyse plus vaste, tenant compte des types de texte (selon la terminologie de Adam 1987), des rubriques (caractérisées de l'extérieur par les professionnels du journalisme) ou genre de discours et de certains paramètres sociaux (dont Bronckart et al. (1985a) tiennent compte). Dans une perspective où les paramètres linguistiques, textuels, discursifs et sociaux sont considérés, il importe de les situer les uns par rapport aux autres et de proposer une hypothèse de travail sur la place de la variation modale ou du mode subjonctif.

Bronckart et al. (1985a) proposent à cet égard, de manière générale, que l'unité linguistique repérable en surface de texte (la variation modale ou le mode subjonctif, en l'occurrence) est la trace d'une opération langagière. L'auteur et ses collaborateurs définissent plusieurs de ces opérations (les opérations de structuration, les opérations de textualisation, etc.), dont l'opération de modalisation, la plus apte à répondre de la variation modale, car elle rejoint la définition traditionnelle du mode subjonctif (les définitions qu'on en donne seront présentées plus loin). Bronckart et ses collaborateurs ne croient toutefois pas utile de mentionner le mode parmi les unités linguistiques de leur étude et l'examen de quelques articles ou volumes traitant la modalité ou la modalisation réserve la surprise d'y constater que la plupart du temps le mode verbal est à peine évoqué quand il n'est pas tout à fait ignoré.

L'absence de prise en compte du mode subjonctif ou de la variation modale dans plusieurs recherches portant sur la modalité nous a incitée à nous interroger sur la place qu'occupent mode, variation modale et

modalité dans les grammaires d'usage et dans les recherches linguistiques. L'examen de ces concepts à la lumière des développements récents des théories de l'énonciation et de l'examen des grammaires d'usage fait voir que le mode, comme la catégorie de la modalité, sont souvent considérés ou définis sous l'angle du «modus» du discours. Cette considération, banale, en apparence, nous porte à croire que l'hypothèse d'une modalité subjonctive devrait être retenue parmi d'autres hypothèses pouvant expliquer la variation².

On ne peut sans doute étudier cet aspect de la langue sans évoquer d'abord «la redoutable polysémie de la modalité» (Darrault 1976: 4), le terme de loin le plus usité de préférence à «modalisation», et souligner que

[p]arler de modalités, sans plus de précision, c'est s'exposer à de graves malentendus. Le terme est, en effet, saturé d'interprétations qui ressortissent explicitement ou non, selon les linguistes qui l'utilisent, à la logique, à la sémantique, à la psychologie, à la syntaxe, à la pragmatique ou à la théorie de l'énonciation.

(Meunier 1974: 8)

En effet, les concepts sous-tendant la modalité ne font pas l'unanimité des chercheurs. La définition qu'en présente Bronckart (1977), qui s'inspire de Culioli, recouvre néanmoins la plupart des aspects de la modalité généralement présentés, totalement ou partiellement, par différents chercheurs:

La première confère à l'énoncé un statut assertif [...], interrogatif [...], ou injonctif [...]; la seconde rassemble les valeurs modales de probable, vraisemblable, possible et éventuel (Il a dû faire cela); la troisième est constituée des formes appréciatives, ou factitives (Il est malheureux qu'il ait mangé). Enfin, la dernière catégorie regroupe le déontique, le vouloir et la permission, c'est-à-dire les modalités intersubjectives ou pragmatiques.

(Ibid.: 330)

La modalisation est, quant à elle, selon Maingueneau, «un terme très général, qui exprime la marque donnée par le sujet à son énoncé, [...] l'adhésion du locuteur à son propre discours [peut-être, évidemment]» (1976: 119). Pour Culioli, dont Bronckart résume l'approche, «la modalisation est une opération par laquelle on affecte à la lexis une modalité» (Bronckart 1977: 330). Bronckart développe à son tour l'idée de la modalisation, dont il dit qu'elle est

la plus spécifiquement liée au «modus» du discours, ou encore la moins directement articulée à l'organisation du «dictum»; elle opère donc sur la chaîne discursive avec un degré d'indépendance important par rapport à ce qui la constitue, c'est-à-dire par rapport au plan et à la structure de repérage. [...] Elle constitue une

manière d'ancrage communicatif [...] particulièrement «libre», au travers duquel s'exprime le contrôle proximal ultime du couple énonciateur-destinataire sur sa propre activité discursive. Nous distinguerons deux formes de modalisation: a) la modalisation introjetée dans les structures propositionnelles, qui est traduite en surface du français par un sous-ensemble des auxiliaires métaverbaux [*pouvoir, vouloir, etc.*], parfois qualifiés d'auxiliaires de mode, d'auxiliaires de modalisation, ou encore de «modalités pragmatiques». b) la modalisation projetée sur la chaîne textuelle, qui spécifie le taux de crédibilité à accorder aux éléments référentiels évoqués (modalités du possible, du probable, du nécessaire), ou qui spécifie le type d'effets que produisent ces éléments référentiels sur le couple énonciateur-destinataire (modalités appréciatives) [c'est nous qui soulignons]. Cette seconde forme de modalisation est traduite en français par des unités adverbiales et des adverbes transphrastiques, expliquant par là même la relative liberté de distribution de ces unités [...].

(1985a: 58)

Ainsi, pour Bronckart, à l'instar de Maingueneau, la modalisation désigne l'opération dont la modalité est le résultat. Bronckart et al. ne croient par ailleurs pas utile de mentionner le mode verbal lorsqu'ils traitent la modalité. Il en est de même de Maingueneau, qui préfère le situer sous la *tension*, «qui regarde la relation qui s'établit entre le locuteur et l'allocutaire» (1976: 120), une définition qui n'est pas sans rappeler le contrôle proximal ultime du couple énonciateur-destinataire (cité précédemment), que mentionnent Bronckart et al. (1985a).

Cinq ans plus tard, Maingueneau évite toujours la question du mode: «pour le moment nous n'avons pas pris en compte une autre information, celle du mode.» (1981: 39), ce qui ne l'empêche pas, du reste, de définir la fonction du subjonctif, qu'il oppose à celle de l'indicatif, qui peut marquer l'assertion de l'énoncé par le locuteur, ce que ne peut faire le subjonctif (Ibid.: 41).

Maingueneau et Bronckart ne sont pas les seuls à ignorer la question du mode, lorsqu'ils abordent la modalité. Une parution de *Langages* (1976, no 43), portant sur les *Modalités logique, linguistique, sémiotique*, garde un silence quasi complet sur la question du mode, tandis qu'un seul des douze auteurs participant à la revue évoque rapidement le subjonctif comme un aspect de la modalité sans aller plus loin. De même, en 1983, *La notion sémantico-logique de modalité* voit un seul de ses douze articles (celui de Martin: 117-127) consacré au mode subjonctif. Weinrich (1989) définit pour sa part le subjonctif et certaines modalités

(*vouloir* et *devoir*) par le trait pertinent «engagement», sans qu'il les traite sous les mêmes catégories.

Ainsi, si l'on n'ignore pas toujours complètement le mode, on évite généralement de l'associer trop étroitement à la modalité dans les recherches récentes, une attitude qu'adoptent également les grammairiens de l'usage, du moins à un certain égard, car ils traitent ces notions à des chapitres différents. Non sans raison, car d'une part le mode est une flexion verbale, tandis que la modalité est généralement associée à une expression lexicale. D'autre part, plusieurs recherches mettent particulièrement en relief le problème déjà évoqué en 1950 par Bally, qui croit que

[s]i le subjonctif a encore une certaine vitalité dans les propositions relatives [...] dans bien des cas, [il représente] une simple servitude grammaticale, héritée de la parataxe originelle [...]. C'est la raison pour laquelle nous n'en avons pas parlé dans notre exposé.

(Bally 1942: 9)

Mais si ces particularités du mode subjonctif semblent suffisantes pour justifier chez les linguistes et les grammairiens de l'usage que le mode soit, à toutes fins utiles, exclu du traitement de la modalité, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de le définir, car il est alors à remarquer que les théoriciens de l'énonciation (Maingueneau et Weinrich, cités précédemment, entre autres) et la plupart des grammairiens de l'usage, continuent de proposer des définitions du mode inspirées de celles de la modalité. On lira en effet dans les grammaires traditionnelles que l'on emploie le subjonctif lorsque «l'on ne s'engage pas sur la réalité du fait visé» (Hanse 1987: 900), qu'il indique que «le locuteur (ou le scripteur) ne s'engage pas sur la réalité du fait» (Grevisse 1986: 1304), qu'il traduit un événement «dont [le parleur] apprécie la réalisation ou les possibilités de réalisations» (Chevalier et al. 1964: 335), qu'on l'emploie lorsque le «locuteur exprime un fait sans en préciser le degré de réalisation;» (Gobbe et Tordoir 1986: 351) ou qu'on se sert du subjonctif «toutes les fois que dans un énoncé la prise en considération d'un fait, l'interprétation d'un fait l'emportent sur l'actualisation de ce fait» (Wagner et Pinchon 1962: 317). Dans tous les cas, l'intervention du locuteur et de son jugement sont en cause, une caractéristique essentielle de la modalité, dont Palmer dit que «[it] could, that is to say, be defined as the grammaticalization of speakers' (subjective) attitudes and opinions.» (1986: 16 [c'est nous qui soulignons]).

Cette attitude ambiguë des grammairiens et des linguistes peut engager les études sur l'emploi du subjonctif dans différentes directions. Les chercheurs peuvent s'astreindre à rendre compte de tous les cas d'emploi du mode subjonctif, qu'il s'agisse de servitude grammaticale ou de variation. Ils doivent alors établir des classes de verbes regroupés selon

des critères sémantiques correspondant à la définition modale du subjonctif. Le recours à ces critères suscite évidemment de nombreuses controverses, notamment parce que les catégories proposées sont discutables et difficiles à cerner. De plus, ces regroupements, s'ils ne sont pas faits à partir de l'usage réel, ne supportent pas toujours la confrontation aux faits (Poplack: 1990: 7-8, 25).

D'autres chercheurs renoncent à expliquer les emplois du mode subjonctif découlant d'une servitude grammaticale et la variation entre les deux modes par la voie de la modalité et préfèrent réserver cette notion au lexique ou à l'énoncé (la phrase affirmative, négative, etc.); la question du mode subjonctif est ainsi évitée (Maingueneau, entre autres). D'autres encore s'intéressent surtout à la variation; ils se préoccupent alors, la plupart du temps, de la description des contraintes linguistiques.

Ces chercheurs abandonnent l'hypothèse d'une modalité subjonctive comme explication à la variation modale en raison, notamment, de la difficulté à saisir des critères cernables de cette modalité, car, ainsi que le souligne Palmer, «[w]here a choice of mode is possible [...] to say that one is non-assertive and the other assertive at best is an oversimplification, at worst involves circularity» (1986: 4). Et les critères dénotant la présence d'une modalité subjonctive observés jusqu'à maintenant semblent impuissants à confirmer que le subjonctif relève de la modalité.

Poplack (1990) a tenté de cerner la subjectivité du locuteur par le biais d'adverbes exprimant la non-affirmation (*peut-être, possiblement*) dans la phrase, mais elle n'a obtenu aucun résultat significatif (il faut toutefois souligner la difficulté d'associer ce genre d'adverbes au subjonctif). Elle souligne encore qu'interroger les locuteurs, après coup, sur le sens qu'ils attribuent au subjonctif ou à l'indicatif constitue une démarche manquant de rigueur. Elle en arrive ainsi à la conclusion que la variation est issue d'un processus de changement linguistique qui veut que

le mouvement de verbes d'une classe qui entraîne le subjonctif à une autre qui ne l'accepte pas ne peut se produire sans une période de variabilité préalable. Puisque le changement linguistique s'effectue souvent très lentement, il n'est pas surprenant que cette instabilité persiste dans la langue d'aujourd'hui. (Ibid.: 30)

Il est également possible d'avoir recours aux tests, ainsi que l'a fait Menanteau (1986), dans le but de vérifier si des locuteurs francophones pouvaient déceler un sens au subjonctif lorsqu'il y a variation. Il a découvert que dans 75 % des cas les répondants ne voient aucune différence entre l'indicatif et le subjonctif. Il n'y a par conséquent pas lieu de s'étonner que la plupart des chercheurs s'en tiennent à la description de l'environnement linguistique pour expliquer la variation et qu'ils se rangent à l'avis de Ducrot, qui propose «de ne maintenir dans la catégorie de la modalité que les indications impossibles à intégrer au prédicat» (Ducrot et Todorov 1972: 393, cités par Lewicka 1973: 382).

Néanmoins, même chez les chercheurs qui tentent d'expliquer la variation modale par le biais d'une description des contraintes syntaxiques ou grammaticales, l'idée d'une modalité subjonctive continue sporadiquement de refaire surface (Eriksson 1979: 98, pour ce qui est de la relative; Nordahl 1969: 251, pour ce qui est de la complétive en variation). Ainsi, l'idée d'une modalité subjonctive n'est pas tout à fait disparue de l'esprit de certains linguistes et des grammairiens (qui continuent pour leur part à proposer une définition modale du mode subjonctif) et, à ce titre, elle demeure une hypothèse à explorer. Le défi réside dès lors dans la recherche de critères pertinents, cernables, expliquant la modalité subjonctive.

À bien examiner la notion de modalité, la tâche n'apparaît pas impossible à accomplir puisqu'un aspect important de la modalité, permettant d'en voir l'étude sous un jour nouveau, semble avoir été négligé jusqu'à présent. Il faut tenir compte en effet non seulement de la signification de la modalité, mais aussi de la situation délicate de cette catégorie (ou de l'opération de modalisation) dans les théories de l'énonciation (Maingueneau: 1976) ou dans la grammaire. Elle reflète une relation interpersonnelle, sociale, (Ibid.: 111), elle a un statut linguistique beaucoup moins évident (Ibid.: 112), elle est liée au «*modus*» du discours, [...] la moins directement articulée à l'organisation du «*dictum*» (Bronckart et al. 1985a: 58). Or, le «*modus*» du discours, se rapporte «*au procès de la communication, c'est-à-dire aux aspects proprement discursifs [les plans argumentatif et rhétorique]*» (Bronckart 1985b); il semble donc nécessaire que le cadre d'analyse, généralement limité à l'examen de la phrase, soit élargi et qu'il intègre le texte et le genre discursif pour que la modalité subjonctive, s'il en est une, puisse être dégagée.

C'est dans cette perspective que l'étude de l'écrit de presse prend toute sa signification. Ainsi, les types de textes à caractère argumentatif, par exemple, ou les genres discursifs reconnus pour la subjectivité de l'auteur s'y exprimant (une abondante documentation sur ce sujet nous est fournie par les professionnels du journalisme) pourraient être plus en mesure de révéler la modalité subjonctive que ne le sont les éléments de la phrase ou le recours à des tests.

Pour rendre compte de manière objective de ces facteurs, Engel (1990), dans une étude sur la variation entre le passé composé et le passé simple dans les quotidiens français, a mesuré quantitativement la pertinence des types de textes dans une sélection d'articles faite au hasard. L'auteure distingue, à partir des concepts proposés par Benvéniste, le type de texte *discours*, qui comprend le discours direct, indirect ou la citation écrite, du type de texte *histoire*, constitué de tout le reste du texte. Elle en arrive ainsi à la conclusion que ce facteur a une influence sur l'utilisation de l'un ou l'autre temps (Ibid.: 94). Cette classification n'est cependant pas appropriée à une étude portant sur la modalité, qui dénote la subjectivité du locuteur. Mais deux autres modes de regroupement des types de textes

semblent déjà possibles: la classification tirée de Adam (1987: 53-55) distinguerait la description, l'argumentation, l'explication, le discours indirect, etc. et la classification venant des professionnels du journalisme, qui sont unanimes à cet égard, distinguerait le journalisme de commentaire du journalisme à tendance objective.

Il est également possible de quantifier les types effectifs de discours (selon la terminologie propre à Bronckart et à ses collaborateurs [1985a]), ou les genres de discours (selon la terminologie de Adam [1987]), ou encore ce que Engel (1990) nomme «Subject matter», un terme sous lequel elle range l'information financière, les faits divers, les arts, les sports, les nouvelles, le divertissement, le divertissement/information, etc., qui correspondent de manière générale aux différentes rubriques des quotidiens. Elle considère que ce facteur relève de la sémantique et souligne à son sujet qu'il est moins important, moins facilement quantifiable que le type de texte, par exemple (1990: 4). Cependant si la classification externe des rubriques faite par les professionnels du journalisme est conservée et associée, à la suite de Bronckart et de Adam, aux types ou genres de discours, la quantification du critère ne soulève pas de difficultés a priori.

Quant à savoir si ce facteur est de moindre importance, comme le souligne Engel, l'hypothèse reste à confirmer. À en croire Adam cependant, le genre discursif (éditorial, faits divers, etc.) «ne touche guère au linguistique qu'à travers les plans du texte», (1987: 54). Selon l'affirmation de cet auteur, donc, il est probable que, si la variation modale exprime la modalité, le rapport s'établisse plus directement avec le type de texte, en rapport plus étroit avec l'utilisation du subjonctif, qu'avec le genre de discours.

Il ne faudrait pas oublier cependant que les rubriques sont en quelque sorte graduées sur le plan du degré de subjectivité, d'engagement de l'auteur. Cette particularité de la caractérisation des rubriques reflète ainsi fidèlement le problème de la variation modale, dont nous avons déjà dit qu'elle met en cause la subjectivité du locuteur. Par conséquent, il est prévisible qu'une corrélation s'établisse sur le plan des quantités entre les types de textes et les genres de discours, si la modalité est en cause dans l'emploi du subjonctif.

Par ailleurs, il faut également souligner que les opérations de modalisation «sous-tendent des procédures de renvoi direct aux paramètres de l'interaction sociale, c'est-à-dire aux paramètres généraux de l'action langagière. Elles constituent une manière d'ancrage communicatif» (Bronckart et al. 1985a: 58). La modalité exprime l'adhésion du locuteur à son énoncé, le contrôle proximal ultime du couple énonciateur-destinataire sur sa propre activité discursive. Ces attitudes, à n'en pas douter, sont intimement liées à la situation de communication à l'intérieur de laquelle le locuteur se trouve. Par conséquent, une recherche qui veut vérifier la présence de la modalité subjonctive doit également s'intéresser à certains

facteurs sociaux. Dans le cas de l'écriture journalistique l'attitude du scripteur à l'égard du texte est particulièrement importante, ainsi que le soulignent Mouillaud et Têtu, qui estiment que la modalité permet de «nuancer à souhait le contenu communiqué en fonction de trois positions essentielles de l'agence par rapport à la source: la distance, l'accord, la neutralité.» (1989: 47) Il faut également souligner que le journaliste est plus ou moins lié au quotidien qui l'emploie, ce qui peut l'amener à adopter une attitude particulière à l'égard du texte ainsi qu'à l'égard du public visé. Ainsi, dans l'hypothèse où la variation modale relèverait de la modalité, les résultats de l'examen de l'écrit de presse pourraient dégager une fréquence de modalisation différente selon les quotidiens, qui pourrait être mise en rapport avec la situation sociale du quotidien et du public visé; les résultats obtenus pourraient également contribuer à caractériser l'écrit journalistique en général, au regard d'autres types d'écriture.

Mais il faut également souligner que la variation modale, si elle relève de la modalité, subit la concurrence d'autres procédés de modalisation exploités par les professionnels du journalisme, qui ont notamment recours au lexique (*affirmer, prétendre*, marquent la mise à distance; *souligner, faire ressortir que*, marquent l'accord; ce genre de verbes se retrouvent à profusion dans l'écrit journalistique). Il est ainsi fort probable que même si le subjonctif exprime la modalité il soit d'une fréquence moins élevée que les modalités lexicales, abondamment employées dans l'écriture de presse.

Ainsi, en cherchant à caractériser l'écriture de presse de quatre quotidiens québécois francophones dans un cadre particulier d'analyse, nous avons été conduits à nous interroger sur les notions de modalité et de mode. D'une part, le rapport entre la modalité et le «modus» du discours (l'argumentation, la rhétorique) suggère que le chercheur, s'il veut cerner entièrement l'expression de la modalité, adopte une méthodologie tenant compte de la catégorie de la modalité, ce qui le conduit à s'intéresser aux types de textes et aux genres discursifs. La définition généralement donnée de la catégorie de la modalité suggère d'autre part que la subjectivité du locuteur risque d'être conditionnée par la situation de communication dans laquelle il se trouve, d'où la nécessité d'examiner certains paramètres sociaux.

Cette démarche nous apparaît plus appropriée au dégagement de la modalité subjonctive. Mais elle ne constitue pas pour autant la seule hypothèse devant être examinée. La recherche doit aussi comporter une description rigoureuse des contraintes linguistiques conditionnant la variation ainsi qu'une étude quantitative sur la fréquence d'apparition de la variation modale dans différents quotidiens, qui pourra éventuellement déterminer si le recours au subjonctif est associé à l'emploi d'un code langagier plus châtié, ainsi qu'on le suggère parfois (Foulet et Imbs, cités par Borjeson 1966: 6), puisque l'étude porte sur des quotidiens qui visent des publics différents (*Le Devoir* et *le Journal de Québec*, entre autres).

L'absence de résultats significatifs renforcerait par ailleurs l'hypothèse d'un changement linguistique en cours. Il s'agirait alors de caractériser l'état de ce changement dans un type d'écriture particulier. Mais l'intérêt premier de la méthodologie adoptée nous semble résider principalement dans la prise en compte, à l'intérieur d'un même corpus, d'hypothèses ayant trait à la modalité, aux contraintes linguistiques (grammaticales et syntaxiques) et aux facteurs sociaux. La vérification de leur validité permettra, nous l'espérons, de cerner plus justement la variation modale dans un type d'écriture.

NOTES

1. Cette recherche bénéficie de l'appui financier du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.
2. Nous tenons à remercier notre directeur de recherche, M. René Lesagé, des commentaires qu'il a bien voulu apporter à une version précédente de cette note.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM, J.-M. (1987): «Textualité et séquentialité. L'exemple de la description», *Langue française*, 74, pp. 73-96.
- BALLY, Ch. (1942): «Syntaxe de la modalité explicite», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2, pp. 3-13.
- BÖRJESON, L. (1966): «La fréquence du subjonctif dans les subordonnées complétives introduites par «que» étudiée dans des textes français contemporains», *Studia Neophilologica*, 38, 1, pp. 3-64.
- BRONCKART, J.-P. (1977): *Théories du langage. Une introduction critique*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 361p.
- BRONCKART, J.-P., D. BAIN, B. SCHNEUWLY, C. DAVAUD et A. PASQUIER (1985a): *Le fonctionnement des discours. Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 167p.
- BRONCKART, J.-P. (1985b): *Les sciences du langage: un défi pour l'enseignement?*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 119p.
- CHEVALIER, J.-C., C. BLANCHE-BENVENISTE, M. ARRIVÉ et J. PEYTARD (1964): *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse, 494p.
- DARRAULT, I (1976): «Présentation», *Langages*, 43, pp. 3-18.
- ENGEL, M.D. (1990): *Tense and Text. A study of French Past Tenses*, Londres-New York, Routledge, 147p.
- ERIKSSON, B. (1979): *L'emploi des modes dans la proposition relative en français moderne*, Uppsala, Acta Universitas Upsaliensis, 161p.
- GOBBE, R. et M. TORDOIR (1986): *Grammaire française*, Saint-Laurent, Trécaré, 440p.
- GREVISSE, M. (1986): *Le bon usage*, Paris-Gembloux, Duculot, 12^e éd., 1886p.
- HANSE, J. (1987): *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, Paris-Gembloux, Duculot, 2^e éd., 1031p.
- LEWICKA, H. (1973): «La modalité de la phrase et l'emploi des modes en français», *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg, 11, 1, pp. 381-389.
- MAINGUENEAU, D. (1976): *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette, 191p.
- MAINGUENEAU, D. (1981): *Approches de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 127p.
- MARTIN, R. (1983): «Subjonctif et vérité», *Recherches linguistiques*, 8, pp. 117-127.

- MENANTEAU, D.(1986): «Le mode verbal, classe grammaticale?», *Linguistique*, 22, 1, pp. 69-80.
- MEUNIER, A. (1974): «Modalité et communication», *Langue française*, 21, pp. 8-25.
- MOUILLAUD, M. et J.-F. TETU (1989): *Le journal quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 204p.
- NORDAHL, H. (1969): *Le système du subjonctif corrélatif. Étude sur l'emploi des modes dans la subordonnée complétive en français moderne*, Bergen-Oslo, Universitetsforlaget, 271p.
- PALMER, F.-R. (1986): *Mood and modality*, Cambridge, Cambridge University Press, 243p.
- POPLACK, S. (1990): «Prescription, intuition et usage: le subjonctif français et la variabilité inhérente», *Langage et société*, 54, pp. 5-33.
- WAGNER, R.L. et J. PINCHON (1962): *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 633p.
- WEINRICH, H. (1989): *Grammaire textuelle du français*, Paris, Didier-Hatier, 671p.

COMPTE RENDU

Pierre DESAULNIERS
étudiant de 2^e cycle

Claude Duneton (en collab. avec Sylvie Claval), **Le Bouquet des expressions imagées. Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française**, [Paris], Éditions du Seuil, 1990, XV + 1379 p.

Le volume analysé est le plus récent de divers ouvrages sur la langue faits par le linguiste Claude Duneton, dont le plus connu est *La Puce à l'oreille*, une anthologie d'expressions imagées qui est, en quelque sorte, une introduction au volume présenté ici. Duneton est aussi romancier et a entre autres écrit *Rires d'homme entre deux pluies* pour lequel il a obtenu le Prix des Libraires 1990. *Le Bouquet des expressions imagées* s'adresse à ceux qui aiment les expressions pittoresques.

La présentation de cette encyclopédie est soignée: la mise en pages est agréable à l'œil, les divisions sont nettes, les index sont faciles à consulter, et les caractères sont plus lisibles que ceux d'un dictionnaire. Le format rappelle celui du *Petit Robert*.

Ouvrage de documentation qui contient un «florilège» d'expressions, *le Bouquet* a comme objectif «d'aider les professionnels de l'écriture [...] que ce soit le traducteur en quête d'une équivalence cocasse pour une expression étrangère insolite [...] ou bien le scénariste à la recherche d'un trait piquant pour animer un dialogue, qu'il s'agisse de journalistes amateurs de proverbes ou de publicistes inventeurs de slogans» (p. 4). En outre, il peut permettre «de suivre l'évolution des perceptions, des idées» (p. IX), et de répondre ainsi aux questions des lecteurs sur «l'usage, l'ancienneté et la formation d'expressions» (p. 4).

Le Bouquet est avant tout un recueil onomasiologique, c'est-à-dire qu'il regroupe des expressions ayant une dénotation commune. Autrement dit, il part des idées pour en étudier les différentes expressions dans le langage. De plus, les locutions ainsi réunies le sont selon l'ordre chronologique. Ce double classement fait l'originalité du volume.

L'idée maîtresse du *Bouquet* est donc de rassembler les idiotismes non pas alphabétiquement, mais selon leur sens. La table des matières fournit la liste des dix-huit chapitres qui sont des «idées générales»; exemples: le CORPS, l'ESPRIT, les SENTIMENTS.

Ces notions générales de chaque chapitre sont divisées en «thèmes», tel que GAIETÉ qui fait partie du chapitre SENTIMENTS. Les thèmes peuvent avoir des sous-catégories, comme GAIETÉ qui compte quatre «sous-thèmes»: BONNE HUMEUR, CHOSSES DRÔLES, S'AMUSER et PITRERIES. Parfois, les thèmes ont des «anti-thèmes»; exemple: GAIETÉ VS TRISTESSE. La raison de ce «principe d'opposition» est qu'une idée peut être suggérée par la négation de son contraire.

En plus d'être groupées de façon thématique, les expressions imagées du *Bouquet* sont placées en ordre chronologique, ce qui est unique pour ce type d'ouvrage. Au dire des auteurs, «[c]ette présentation, ajoutée au caractère encyclopédique du contenu [...] en font un instrument de réflexion sur l'évolution du français parlé depuis plus de quatre siècles que couvre la documentation» (p. 3). Chaque expression est donc datée et peut apparaître dans plus d'un thème lorsque sa signification a évolué, par exemple, l'expression *être mal embouché* se trouve sous le thème GROSSIÈRETÉ et sous le thème INCIVILITÉ, et cela, à deux époques différentes. À propos de la désuétude des expressions, les auteurs, s'ils peuvent retracer l'apparition d'un idiotisme, se demandent comment ils pourraient confirmer sa disparition. En effet, comment affirmer qu'une locution ne fait plus partie de la langue alors qu'elle est peut-être encore utilisée «par des gens, même âgés, en certains endroits du territoire, ou par certaines classes de la société» (p. 20).

On peut accéder au contenu du volume par la liste des thèmes précédant chaque chapitre, c'est-à-dire un tableau encadré fournissant une vue d'ensemble de son contenu. Chaque chapitre a un tel «sommaire», et tous les sommaires sont regroupés au début de l'ouvrage dans un index intitulé *tableau des thèmes*. À la fin du livre, un *index des expressions*, puis un *index des thèmes, sous-thèmes et synonymes* donnent aussi accès aux expressions.

La façon de se servir du *Bouquet* est, d'une part, de regarder le *tableau des thèmes* afin d'y trouver l'idée recherchée. Si l'on cherche une expression ayant rapport à l'idée de CHERCHER, de SECRET, ou de TROUVER, on tombera, entre autres, sur l'expression *découvrir le pot aux roses*. Ou encore, à partir d'une idée plus précise, on pourra consulter l'*index des thèmes, sous-thèmes et synonymes*. D'autre part, si l'on a une expression particulière en tête, comme *découvrir le pot aux roses*, on consultera l'*index des expressions* au(x) mot(s) significatif(s), à savoir *pot* ou *roses* pour l'expression ci-mentionnée. Cela donnera le(s) thème(s) où la locution en question est classée. Les locutions sont imprimées en caractères plus gros et plus gras que le reste du texte; ce qui facilite les repérages lors d'un survol des expressions, car la locution doit être trouvée dans le thème ou sous-thème étant donné que, comme il a déjà été mentionné, la classification n'est pas alphabétique.

Malgré tous les efforts des auteurs pour faciliter les recherches du lecteur, celui-ci désapprouvera sans doute leur classement qui

manque de rigueur à l'occasion. D'abord, l'agencement des thèmes est parfois discutable; par exemple, dans le chapitre intitulé **ACTIVITÉS**, **BOIRE** est opposé à **SOIF**, alors que **MANGER** n'est pas opposé à **FAIM**. Par ailleurs, il y a un certain manque de cohésion dans la présentation des articles; par exemple, l'expression *faire des mamours* apparaît sous **FLATTERIE** et **CARESSES**, où l'on mentionne que cette locution vient de *m'amour* sans préciser sa signification exacte. La même expression se trouve aussi sous **SÉDUCTION-DRAGUE**, où on fait l'inverse: on donne la définition «cajoler pour séduire» sans indiquer l'origine de la locution. Qui plus est, on donne souvent des idiotismes sans définition ni exemple; il n'y a qu'à feuilleter le volume pour en trouver. Cela peut être assez frustrant, même si le thème sous lequel apparaît la locution donne un certain indice quant à sa signification. Finalement, on se demande parfois si certaines expressions apparaissent bien au bon endroit, comme *faire le con* et *vouloir jouer au plus fin* qui sont rangées sous le thème **HYPOCRISIE**.

Afin d'offrir un recueil le plus dépouillé possible, les auteurs ont décidé d'éliminer les renvois; ce qui peut limiter l'accès du lecteur à l'aspect évolutif des locutions. En consultant *l'index des expressions*, il est cependant possible de trouver, s'il y a lieu, les thèmes où un idiotisme particulier est rangé et ainsi constater le(s) changement(s) de sens survenu(s). Toutefois, quand l'expression a évolué dans sa forme, comme *tout battant neuf* qui devient *flambant neuf*, les auteurs devraient signaler la filiation entre les locutions dans le commentaire suivant l'expression la plus récente: cela guiderait le lecteur dans sa recherche.

Les auteurs du *Bouquet* ont en outre renoncé à la référence aux connotations que sont les niveaux de langue, ceux-ci étant une mention habituelle propre aux recueils de ce genre. Toutefois, leur position est bien justifiée puisque, écrivent-ils, «la classification selon les niveaux sociaux [...] est [...] largement subjective [...] [et] cette démarche serait ici, au plan historique, beaucoup trop aléatoire» (p. 5). Plus précisément, les indications de registre ne peuvent pas être transportées d'une époque à l'autre, car les termes employés autrefois ont changé de «couleur et d'intensité» avec le temps, comme le terme *vulgaire* qui, employé par Oudin en 1640, voulait dire «employé par le peuple», par opposition au monde «noble» (p. 5).

En ce qui a trait à la langue considérée dans *le Bouquet*, c'est essentiellement le français de la région parisienne. Une lacune importante — d'ailleurs admise par les auteurs — est donc que cet ouvrage n'inclut pas d'expressions propres au Québec. Quant aux sources principales de documentation, ce sont des poèmes, des pamphlets, des chansons, des livrets de vaudeville, des minutes de procès, des romans, des lettres... L'accent mis sur le français parlé est digne de mention, car cela fait du *Bouquet* un ouvrage qui se distingue d'autant plus des dictionnaires usuels dont les sources ne sont habituellement que littéraires.

Le principal avantage du volume de Duneton est évidemment la facilité avec laquelle chacun peut aller, grâce aux index, y cueillir sa propre gerbe d'expressions. Somme toute, le *Bouquet* s'avère être un ouvrage riche par son contenu et par les divers chemins y donnant accès. On peut cependant souhaiter que, lors de la prochaine édition, les insuffisances relevées seront corrigées.

COMPTE RENDU

Mireille MARTIN
chargée de cours

Henriette et Gérard Walter, **Dictionnaire des mots d'origine étrangère**, Paris, Larousse, collection «références», 1991, 413 p.

On a souvent tendance à oublier que le français a puisé à d'autres sources que le latin et le grec et que les mots comme les marchandises se sont échangés au gré des voisinages, des guerres, du commerce et des découvertes. L'ouvrage de Henriette et Gérard Walter, publié chez Larousse dans la collection «références», nous plonge de plain-pied dans la fabuleuse aventure des mots.

Cet ouvrage est né d'une double préoccupation: faire l'histoire des emprunts mais aussi fournir au lecteur un outil de travail facile à consulter. Il arrive parfois aux auteurs de dictionnaires de sacrifier l'un de ces deux objectifs. Tantôt les ouvrages se contentent de répertorier les emprunts, tantôt ils se perdent en de longues considérations historiques. Ce dictionnaire a su éviter cet écueil. En effet, la chronologie et la partie lexicographique font l'objet de deux parties bien distinctes.

La première partie du livre qui s'étend sur une centaine de pages relate l'histoire des emprunts. On y dresse leur chronologie en partant des substrats les plus anciens pour arriver aux temps modernes. Elle est jalonnée d'événements significatifs qui ont marqué le français. On y souligne le rôle joué par les langues intermédiaires, l'arabe par exemple, qui ont fait office de «convoyeurs» à des mots venus de très loin. De nombreux tableaux récapitulatifs contribuent à la richesse de cette première partie. Les auteurs terminent sur un bilan quantitatif des emprunts. Toutefois, ils nous mettent en garde contre la tentation d'interpréter ces chiffres d'une façon absolue. S'il y a une composante de la langue qui évolue plus rapidement que le reste, c'est le lexique. Par conséquent, ces chiffres ne sauraient être perçus que dans une perspective synchronique.

La deuxième partie est constituée du dictionnaire proprement dit. Les termes sont classés par ordre alphabétique et chaque entrée identifie la langue d'origine, la forme et le sens originel du mot au moment de son entrée en français.

Dans la troisième partie, on trouve les mots (archaïsmes, régionalismes et mots techniques peu usuels) qui n'ont pas fait l'objet d'un commentaire dans la deuxième partie. On signale toutefois la langue d'origine de chacun des termes.

Suit un index de toutes les langues citées avec le nombre total de mots empruntés à ces langues. L'annexe comporte aussi une bibliographie qui recense les principaux titres sur le sujet.

Pour établir le corpus définitif, la cueillette des données s'est faite en plusieurs étapes. Un premier dépouillement a été opéré à partir des listes informatisées du *Petit Larousse*, édition 1989. Les auteurs ont ensuite dressé la liste des parlers pouvant avoir été source d'emprunts. Ce travail a été complété par des données recueillies dans les principaux dictionnaires étymologiques, dans des ouvrages sur les mots étrangers, les mots exotiques, les patois et dans des dictionnaires d'anglicismes. Ils ont également fait appel à des spécialistes, notamment pour le persan et les langues slaves.

Il a fallu ensuite réduire les proportions démesurées de cet inventaire. Il fut convenu de ne retenir que le vocabulaire figurant dans deux dictionnaires de taille plus modeste: *Le Petit Dictionnaire de la langue française*, publié chez Larousse en 1987 et qui compte 35 000 entrées et le *Micro-Robert Plus*, publié aux Éditions du Robert, en 1988 et qui contient également 35 000 entrées. On a ensuite laissé de côté tous les mots ne figurant pas au moins dans l'un de ces deux dictionnaires. Finalement, on a décidé d'écarter de l'étude le trop grand nombre d'archaïsmes, de régionalismes et de mots techniques. Ce «ménage» a permis de réduire l'inventaire de moitié. Quelque 4 000 mots sont donc étudiés et commentés. Ces mots proviennent du vocabulaire général ou de certains vocabulaires plus spécialisés mais d'usage courant. Quant aux archaïsmes, régionalismes et mots techniques écartés auparavant, ils se retrouvent dans le «complément au trésor» avec en italique la mention de leur langue d'origine.

Ce livre s'adresse à tous ceux qui se passionnent pour le lexique, que ce soit pour des raisons professionnelles (linguistes, traducteurs, rédacteurs, journalistes, écrivains, étudiants) ou simplement pour s'enrichir.

Au-delà de la richesse du contenu, l'originalité de l'ouvrage réside surtout dans la façon de présenter la matière. Il faut souligner le talent des auteurs pour rendre le sujet accessible au lecteur.

Le souci de «vulgarisation» au sens noble du terme est fait sans complaisance aucune. On ressent le plaisir de raconter derrière les mots. Le texte est émaillé d'explications qui se lisent comme autant d'anecdotes. L'ouvrage n'est donc jamais austère pourtant cela n'enlève rien à son sérieux. C'est un outil de travail indispensable qui ralliera les lecteurs toutes classes confondues.

COMPTE RENDU

Jacques OUELLET
professeur agrégé

Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1944-1945, publiées sous la direction de Roch Valin, Walter Hirtle et André Joly; **Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (III) suivi de: Sémantèmes, morphèmes et systèmes**, Les Presses de l'Université Laval, Québec, et Presses Universitaires de Lille, Lille, 1991.

Ce onzième tome de l'intégrale des **Leçons de linguistique de Gustave Guillaume** comporte deux séries de conférences hebdomadaires prononcées par l'auteur du 15 mars au 21 juin 1945. Le lecteur y trouvera un état antérieur du traitement de thèmes qui ont tous été repris et élaborés dans les leçons ultérieures. Ces conférences lui permettront cependant, à près de cinquante ans de distance, d'observer les essais, les tâtonnements et les approximations qu'a impliqués la recherche d'une méthode d'analyse sémantique visant à élaborer une grammaire descriptive du français et à fonder la théorie du langage sur l'analyse des systèmes de représentation: leur auteur entendait ainsi prendre dans ce plan la relève de la grammaire comparée dans la foulée de Humboldt et de Saussure. Il s'agissait alors de faire oeuvre de pionnier dans un domaine où la méthode et la théorie restaient à inventer. La publication de ces conférences est l'occasion d'une appréciation critique susceptible d'éclairer un cheminement scientifique dont on peut considérer que l'essentiel reste encore à faire.

La série A de ces conférences (pp. 4-110) présente une analyse des conditions d'emploi du subjonctif en français moderne: on y fait une revue détaillée des différents facteurs sémantiques qui en motivent l'usage. Cette revue où le phénomène de la subordination est traité en termes d'«idée regardante» et d'«idée regardée» se réclame de l'un des premiers systèmes dont l'auteur ait proposé une description, la «chronogénèse». D'une part, ce modèle de représentation de la morphologie verbale est profondément marqué par l'héritage traditionnel en ce qu'il assimile l'aspect au temps et traite comme un mode particulier des formes dont la morphologie ne semble présenter ni alternances de temps, ni alternances de mode: l'une de ces formes a même la distinction de

comporter une morphologie nominale de genre et de nombre et de ne manifester aucune des aptitudes syntaxiques du verbe. Par ailleurs, ce premier modèle de description marque une nette rupture avec la tradition, du fait qu'on y postule que ces trois paradigmes verbaux ne représentent pas des choses différentes mais correspondent à différents moments de la représentation du temps dans la pensée linguistique. C'est le mode qui «date» (p. 8) les trois étapes de cette opération de «chronogenèse» qui, de son point de départ au mode «quasi-nominal» à son point d'arrivée au mode indicatif en passant par le mode subjonctif, présenterait une image de plus en plus achevée du temps. En regard de ce modèle de «chronogenèse», le lecteur non averti pourra être surpris de ne voir apparaître aucune considération d'ordre temporel dans la discussion des valeurs d'emploi du subjonctif et il lui apparaîtra difficile de lier cette analyse au modèle de représentation proposé; il pourra également s'étonner de voir les emplois du subjonctif systématiquement comparés à ceux de l'indicatif, mais jamais opposés à ceux du quasi-nominal. Il est d'ailleurs symptomatique que l'étude des valeurs d'emploi de ce mode dit «quasi-nominal» n'ait pratiquement jamais été faite en regard du subjonctif et de l'indicatif malgré ce qu'impliquerait le modèle élaboré. Il s'agit d'ailleurs du seul modèle proposé par l'auteur qui intègre trois paradigmes à un même système: tous les autres paradigmes dont il a proposé une description sont traités individuellement en tant que systèmes particuliers ainsi qu'en atteste, par exemple, les «psychomécanismes» de l'article et du nombre grammatical dans la seconde série de conférences (pp. 208-209). Ces interrogations, si elles mettent en cause l'adéquation du modèle proposé, n'atténuent cependant pas l'intérêt de cette analyse des emplois du subjonctif qui est fonction essentiellement de la comparaison des faits de sémantique observés.

La série B (pp. 113-221) qui, contrairement à la première, porte essentiellement sur des problèmes d'ordre théorique et méthodologique, présente une exploitation tout azimut du «psychomécanisme» de représentation qui figure les opérations de particularisation et de généralisation de la pensée; ce modèle de formalisation de la représentation sémantique est proposé non seulement pour rendre compte de relations paradigmatiques impliquant une variation quantitative comme l'extension nominale ou le nombre grammatical, mais aussi pour expliquer la genèse des sémantèmes (lexèmes) et celle des morphèmes de même que la structuration du mot: «...toute notion de langue (...) incline son développement soit du côté du singulier, devenant du même coup un sémantème, soit du côté de l'universel devenant du même coup un morphème» (p. 194). Il s'agit d'une tentative pour ramener toutes les opérations de représentation sémantique à un processus de particularisation et de généralisation dans l'ordre de l'extension. Mais l'auteur ne semble pas tenir compte du fait que particularisation et généralisation doivent s'entendre de deux manières différentes selon qu'on

opère en extension ou en compréhension: ce qui semble avoir posé un sérieux obstacle à l'analyse des relations qui mettent en cause la compréhension. Si le modèle semble approprié pour expliquer les relations paradigmatiques impliquant une variation quantitative, il apparaît cependant absolument inadéquat lorsqu'il s'agit des rapports syntagmatiques qu'implique la structuration du mot et des rapports syntaxiques qu'implique la structuration de la phrase: la mise en relation de composantes qualitativement distinctes ne peut être traitée comme un phénomène de caractère extensif. Ces rapports ne peuvent se concevoir que comme des opérations particularisantes puisqu'ils ajoutent nécessairement à la compréhension. L'analyse en termes de particularisation et de généralisation n'explique ni comment s'instituent ces rapports ni en quoi ils contribuent à la valeur de la séquence constituée. Ce sont essentiellement des problèmes de compréhension qui se posent dans le plan de la syntagmatique et de la syntaxe, et le mode d'analyse proposé ne se révèle guère approprié en ce domaine. L'auteur en est à une considération des rapports syntaxiques qui ne va guère au-delà de l'analyse traditionnelle et qui pose les mêmes problèmes: l'on y traite, par exemple, la fonction épithète du substantif nominal dans «pâté maison» comme une «adjectivation» du substantif (p. 116), comme si cette fonction particulière affectait la nature du mot. N'est à proprement parler défini ni la nature de l'adjectif, ni celle du substantif, sinon par «l'incidence interne» et «l'incidence externe», des relations dont la description est plutôt vague et dont les termes ne sont pas clairement identifiés. De même, l'explication du phénomène de l'auxiliarité par «dématérialisation» du signifié lexical du verbe tend à s'aligner sur l'héritage traditionnel et à se résumer à un traitement d'ordre purement quantitatif de ce qu'on appelle la «matière» de cette partie du discours par opposition à sa forme grammaticale.

Ces tentatives de traitement des problèmes de sémantique abordés visent aussi bien à éclairer le mode de représentation du français moderne qu'à rendre compte de l'évolution historique des systèmes. On procède en outre, sur la base du psychomécanisme de particularisation et de généralisation qui tient lieu de modèle de structuration du mot, à l'esquisse d'une typologie qui rendrait compte de l'évolution des langues. En regard du problème de méthode que pose l'analyse du mot, cette tentative de l'auteur pour fonder une typologie systématique par comparaison de la structure du mot des langues indo-européennes, sémitiques et chinoise, apparaît comme très hautement spéculative bien qu'elle soit fondée sur une large culture linguistique. L'auteur est conscient de ce fait et tente de justifier en ce cas le passage à une méthode intuitive et purement déductive «dont pas mal de linguistes s'accommodent difficilement» en avançant que c'est alors «un état systématique de langue» qui «devient l'exemple dont on fait usage» (p. 192). Mais les considérations avancées à ce chapitre demeurent de pures hypothèses dans la mesure où on ne peut en aucune façon admettre à ce moment-là, non plus qu'aujourd'hui, que la description de ces

états systématiques de langue soit suffisamment développée pour fonder une comparaison adéquate. Malgré l'intérêt du problème posé, l'auteur n'apporte donc aucune justification d'ordre scientifique à ce qui deviendra par la suite *la théorie des aires glossogéniques*. Ces hypothèses de recherche ne présentent donc qu'un état préscientifique de ce qui pourrait devenir, lorsque la description de la systématique de représentation des langues aura fait suffisamment de progrès, une typologie des systèmes linguistiques de conceptualisation et une théorie de l'évolution du langage.

ABSTRACTS

Gerardo ALVAREZ
France H.-LEMONNIER
Lionel GUIMONT

COHÉRENCE TEXTUELLE ET DIDACTIQUE DES LANGUES

In this paper the authors examine the fundamental notions of text linguistics, in particular those relating to textualization rules: recurrence, progression, and relation. Text coherence is seen here as a conceptual and mental phenomenon, carried out at the level of "shared knowledge" by both the communicating subject and the interpreting subject. Throughout the paper, the various pedagogical implications for text didactics are discussed.

**POUR UNE MÉTHODOLOGIE DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE
ET SÉMIOLOGIQUE DU JEU VERBAL (AVEC UNE
APPLICATION À L'OEUVRE DE MARC FAVREAU/SOL)**

Conrad BUREAU

This article tries to identify the linguistic and/or semiological mechanisms of the play on words. Starting with a definition of the play on words, the author suggests a typology based on the following aspects: phonic, lexical, semantic, graphemic, grammatical, syntactical, typographical, pictorial. Other elements of the presented methodology are: inventory and description, classification and proportion in each category, type of linguistic units. Finally, the analysis of a monolog by Marc Favreau (Sol), "Couchemar sur une psychatalogne", leads to the notion of "thematic motivation".

LA DISPONIBILITÉ SUFFIXALE

Silvia FAITELSON-WEISER
René GINGRAS

Some studies on suffixation deal with the frequency and the productivity of suffixes, but the authors of these studies do not always agree on the meaning of these words. In our research project on adjective-forming suffixes in modern Spanish, we think that three concepts must be distinguished: **frequency, productivity and availability**. In this article, we will define these three terms and present the criteria retained to evaluate the availability of a given suffix. We will apply these criteria to the adjective-forming suffixes identified as "identification" suffixes.

CONDITIONS MÉCANIQUES DE LA RÉALISATION DES PREMIERS MOTS CHEZ L'ENFANT FRANCOPHONE

Philippe GENESTE

Construction of the first word is the preferred area for a study of articulation between its cognitive and linguistic stages. How is representation built? How can we get from cognitive representation to verbal expression, a process in which tongue demonstrates its first and primitive power of language? How can we characterise mechanisms of thought on the basis of words, and thus of language? Cognitive conditions of semantic and verbal representation are recalled, and a critical study of the functions of "holophrases" is presented. Then the genesis of the word is examined in order to throw light on the possible mirror image of cognitive development with, as a corrolary, the definition of an epistemological field which warrants coherence between the articulatory stages mentioned above.

**ÉTUDE D'UN SUFFIXE RÉGULIER
DE L'ESPAGNOL MODERNE**

René GINGRAS

Few studies have tried to describe systematically the behavior of the Spanish adjective-forming suffix *-/os/-* and most of the time, authors disagree on the semantic values conferred to the adjectives that it forms. In this article, we present the results of our MA thesis, which is a synchronic study of the semantic and formal behavior of the suffix *-/os/-* in modern Spanish.

INTÉRACTION ET STRUCTURE DANS LA COMMUNICATION

Mortéza MAHMOUDIAN

In the first part of this paper, the role played by interactive relationships in the success or failure of communication acts is illustrated by means of examples. Historically speaking, the notion of interaction appeared when inadequacies of the concept of linguistic structure and the concept of communication processes became evident. In the second part, the crucial problem of the relationship between interaction and linguistic structure is considered. At present, since interaction is the object of research going numerous ways, its scope and limits are not yet precisely described. Nevertheless, interaction and structure appear to be far from irreducibly incompatible concepts; they are in fact complementary constituents of a global concept of communication.